

Lettres du Père Jean-Emile ANIZAN

Fondateur des Fils de la Charité

Tome 1 : Les premières années

Septembre 1871 - Septembre 1894

FORMATION : 1871 - 1877

PRETRE DU DIOCESE D'ORLEANS : 1878 - Juin 1886

CHEZ LES FSVP (Noviciat et Charonne) : Août 1886 - Septembre
1894

Introduction : Pierre Le Clerc

Composition : D et J Kientzel

TABLE DES MATIERES

Avant-propos.....	5
Quelques précisions sur la présentation des lettres (Danielle et Jacques Kientzel).....	7
Esquisse de portrait de Jean-Emile Anizan.....	9
Environnement de J E Anizan quelques repères.....	23
Les Lettres : quelques indications chronologiques.....	26
Tome 1 : 1871 - Septembre 1894.....	26
Tome 2 : Octobre 1894 - Décembre 1900.....	28
Tome 3 : Janvier 1901 - Septembre 1907.....	29
Tome 4 : Octobre 1907 - Mai 1913.....	30
Tome 5 : 1 Mai 1913 - 5 Août 1914.....	31
Tome 6 : 6 Août 1914 - 3 Février 1916.....	32
Tome 7 : Février 1916 - Décembre 1920.....	33
Tome 8 : Janvier 1921 - Décembre 1924.....	34
Tome 9 : 1925 - 1 ^{er} Mai 1928.....	35
Les Années d'attente 2 Août 1871 - 15 Août 1886: Formation et Ministère à Orléans.....	36
Chez les Frères de St Vincent de Paul 16 Août 1886 - 24 Septembre 1894 Noviciat et Charonne.....	37
Les Années d'attente : 2 Août 1871 - 15 Août 1886 Formation et Ministère à Orléans.....	38
1871.....	39
1872.....	40
1874.....	42
1875.....	48
1876.....	53
1877.....	59
1878.....	61
1879.....	64
1880.....	69
1882.....	71
1883.....	83

1886.....	86
Chez les Frères de St Vincent de Paul 16 Août 1886 - 24 Septembre	
1894 Noviciat et Charonne.....	91
1886.....	92
1887.....	95
1888.....	99
1889.....	103
1890.....	117
1891.....	136
1892.....	165
1893.....	191
1894.....	205
 Les Abréviations les plus courantes.....	 223

Avant-propos

Devant le nombre de lettres du Père Anizan présentées dans cette édition, une question peut venir à l'esprit : comment se fait-il qu'une telle quantité nous en soit parvenue ? Sans que cela soit indiqué nulle part, nous pouvons supposer que la plupart de ces lettres a été rassemblée au moment où s'ouvrait le procès diocésain pour la béatification.

En effet, une ordonnance de Monseigneur Feltin, archevêque de Paris, en date du 24 septembre 1952, prescrit : « *Toutes les personnes qui ont en leur possession des écrits du Serviteur de Dieu devront les remettre avant le 31 janvier 1953, qu'il s'agisse d'ouvrages imprimés ou de notes manuscrites, de lettres¹, de billets de mémoire, d'autobiographies ou de tout autre texte que ce soit, même d'instructions ou d'avis non écrits de sa main, mais dictés par lui.* »

La réponse à cette prescription fut ample et variée, nous pouvons en juger par la diversité des destinataires qui ont reçu, conservé et transmis des lettres du Père. Mais il y a aussi des lettres qui ne nous sont pas parvenues. Par exemple, nous avons beaucoup de lettres de Jean Emile Anizan adressées à sa sœur Marie, à sa fille Marguerite, à son mari et à ses enfants, mais nous n'avons aucune lettre à sa mère ou à son frère Jules et très peu à sa sœur Léonide ainsi qu'à ses enfants. Or, dans le courrier reçu par Anizan, que celui-ci conservait et dont une bonne partie se trouve dans les archives, il y a de nombreuses lettres de ces derniers.

¹ souligné par nous

Chez les Frères de Saint Vincent de Paul, le Supérieur Général, le Père Houdiard, envoie une circulaire à ses Religieux pour leur demander de se conformer à l'ordonnance, ce qui fut fait. En particulier, les archives de la Congrégation communiquèrent les lettres et autres documents, sous forme de photocopies ou de dactylographies, comme l'ordonnance le leur permettait. De toute façon, un fond d'archives n'a pas le droit de se séparer de ses originaux. Il n'est pas rare, encore aujourd'hui, que les archives des Religieux de Saint Vincent de Paul communiquent à celles des Fils de la Charité des lettres ou documents susceptibles de les intéresser.

C'est donc ce trésor rassemblé que nous vous livrons maintenant. Si toutes les lettres n'ont pas été retrouvées, leur nombre et la diversité des destinataires nous donnent un aperçu de l'activité débordante du P. Anizan et de son attention aux autres. Elles nous révèlent également l'importance qu'avaient ces lettres aux yeux de ses correspondants, puisqu'ils les avaient gardées précieusement.

Pour nous aussi elles sont précieuses car elles nous mènent à une connaissance plus intime des diverses facettes qui font l'homme Jean Emile Anizan.

Quelques précisions sur la présentation des lettres

(Danielle et Jacques Kientzel)

En 1999, Pierre Le Clerc et nous-mêmes avons commencé à informatiser les archives. Lors de l'inventaire des lettres du Père Anizan, le désir nous est venu à tous trois de profiter de l'outil pour enregistrer le texte de toutes ces lettres.

Notre but était :

- ⇒ de compiler l'intégralité des lettres actuellement disponibles dans les Archives des Fils de la Charité
- ⇒ de retranscrire le plus fidèlement possible les originaux
- ⇒ de les rendre plus facilement accessibles à tout un chacun, car seule une petite partie d'entre elles avait été éditées, et souvent sous forme d'extraits.

Dans ce travail, nous avons cherché à conserver les abréviations, la ponctuation ou plutôt les oublis de ponctuation, si caractéristiques de "l'homme pressé", l'évolution de la signature. Mais ce ne sont pas des photocopies, rien que le format des pages, la typographie... modifient profondément l'apparence du texte !

Quelques petites modifications nous ont paru utiles. Nous avons :

- ◇ standardisé le format et l'emplacement de la date ;

- ◇ estimé par recoupement la date et/ou le lieu lorsqu'ils manquaient. Un ? signale nos doutes ;
- ◇ ajouté des mots manquants indiqués par [] ;
- ◇ rétabli l'orthographe actuelle ;
- ◇ rectifié l'orthographe des noms propres dans la mesure où nous pouvions la certifier. En effet le Père Anizan écrit souvent les noms phonétiquement et il nous est arrivé de trouver plusieurs orthographes d'un même nom dans une même lettre.

Nous avons beaucoup lu, relu, re-relu...

Un grand merci à Joseph Chauvin qui a passé de longues heures à nous aider dans cette rude tâche qu'est le décryptage des originaux du Père Anizan, et à Pierre Chamousset qui nous a apporté son aide dans la saisie des extraits de lettres copiées par le Père Vaugeois.

Malgré leur aide, vous retrouverez encore, sans aucun doute, des erreurs. Nous vous demandons votre indulgence.

Esquisse de portrait de Jean-Emile Anizan

En janvier 1914, le Père Anizan fut déposé par Rome de sa charge de Supérieur Général des Frères de Saint de Paul, et près de la moitié des religieux quittèrent la congrégation dans les mois qui suivirent.

Il y avait à cela plusieurs raisons : la modification des Constitutions, avec la suppression d'un conseiller laïc et son remplacement par un prêtre, la perspective de voir la congrégation gouvernée par ceux qui voulaient la détourner du but apostolique fixé par le Fondateur... Mais une raison dominait également chez beaucoup, l'attachement très fort à la personne du P. Anizan.

Qui était cet homme pour avoir suscité un tel attachement ? Était-il celui dont l'image nous est parvenue par la tradition orale, ou bien faut-il admettre que cette tradition nous a fourvoyés sur des sentiers incertains qui ont masqué le véritable visage de notre Fondateur ?

Selon cette tradition, Anizan est un homme sévère (pour ne pas dire rébarbatif), un religieux austère, un pasteur qui, à Clichy, a perdu son audace apostolique de Charonne et même de Verdun. Cette image, les Fils de la Charité de France l'ont portée en eux longtemps, avec quelques variantes. D'où le besoin qu'ils ont eu, à un certain moment, de magnifier Charonne qui est certainement le temps où Anizan apparaît en pleine possession de ses moyens.

On comprend alors que, pendant plusieurs décennies, dans la marche de l'Institut, le rôle du Fondateur ait été un rôle secondaire : il ne servait ni de modèle ni d'inspirateur. Il était quelqu'un

de vénérable et de respecté, la statue du Commandeur, un ancêtre d'un autre âge, dont le présent n'attendait rien ou presque.

J'ai partagé ce sentiment commun, jusqu'au jour où j'ai entrepris la lecture de la totalité des lettres du P. Anizan. Alors m'est apparu un homme que je ne connaissais pas, que je découvrais avec passion, et je comprenais la séduction qu'il avait exercée, peut-être inconsciemment, sur les religieux FSVP. D'ailleurs beaucoup des 140 partants jugent que sans lui la congrégation n'a plus de sens, et une soixantaine de ceux-ci le suivent sans hésiter, inconditionnellement, quand il fonde les Fils de la Charité. Il est, selon l'expression de Donatien Clavier, "le Père aimé". Il y a de beaux témoignages dans la correspondance de religieux canadiens, après 1914, sur "le bon Père Anizan", dont le départ a plongé certains dans le désarroi et qui cherchent à comprendre : « Il répondait à chacune de nos lettres », écrit au P. Desrousseaux un religieux qui attend en vain une réponse du nouveau Supérieur Général.

Qui est donc Jean-Emile Anizan, tel qu'il se révèle à travers les milliers de lettres et autres documents conservés aux archives ?

Je ne m'attarderai pas sur ce qui fait l'essentiel de sa personnalité : sa double passion de Dieu et du peuple, qui s'exprime à travers sa vie spirituelle intense et son ardeur apostolique. On a écrit beaucoup de pages sur ce thème, en particulier J. Y. Moy, mais aussi le P. Bard et le P. Meurice. Je voudrais plutôt approcher "Jean-Emile" au quotidien.

L'homme pressé

Un proverbe, que certains disent africain, d'autres irlandais, mais qui de toute façon est un merveilleux proverbe, déclare : « Quand Dieu créa le temps, il en créa suffisamment. » Ce pro-

verbe, le P. Anizan ne l'a certainement jamais connu car il a toujours vécu sous pression, au moins à partir du moment où il a été prêtre.

Dans nombre de ses lettres il commence par s'excuser du retard à répondre par manque de temps, et ce n'est pas une figure de style. Son temps est si occupé que c'est miracle qu'il en trouve pour écrire d'une façon très personnalisée, attentif et chaleureux qu'il est envers chacun de ses correspondants.

Quand il est curé de Clichy presque toutes ses lettres parlent de surmenage, et il dit pourquoi : « *Le temps ? Je n'en ai guère en effet, partagé que je suis entre ma paroisse, ma fondation, l'Union des Œuvres et plusieurs réunions périodiques de comités.* » (à sa nièce Marguerite, Clichy 20/07/1919)

Déjà le rythme de vie du Premier Assistant donne le vertige. Ainsi il écrit au P. Bellanger en juillet 1902 : « *Je suis allé à Bruxelles, à Nantes et à Rennes, en Lozère, en Normandie, à Lyon, et cela depuis 15 jours* ». Quand on songe à la longueur et à l'inconfort des voyages en chemin de fer de l'époque, on est abasourdi. D'autant que ce n'est pas une quinzaine exceptionnelle, les lieux d'où sont datées ses lettres nous le montrent souvent par monts et par vaux.

Son emploi du temps est donc excessivement chargé, la tension est grande entre ses différentes responsabilités. Premier Assistant, puis Supérieur Général, il imprime son dynamisme à la Congrégation. Dans le même temps il entraîne dans le même dynamisme l'Union des Œuvres et son Bureau Central, il écrit dans la revue, il prépare les congrès, ce qui l'oblige à de fréquents voyages.

Néanmoins je pense que, si le P. Anizan en l'occurrence est admirable, il n'est pas imitable. D'autres que lui n'auraient pas tenu le rythme qui était le sien. D'ailleurs il demande à certains, Charles Devuyt en particulier, de prendre du repos, de ralentir le rythme. Il conseille, mais ne donne pas l'exemple...

S'il est vrai qu'Anizan, surtout à partir du moment où il accède à une responsabilité d'ensemble, est surchargé de tâches multiples, il y a aussi dans son tempérament une tendance à en faire beaucoup, sinon trop. A Charonne déjà il ne se contente pas de la maison d'œuvres de Sainte Anne, il arpente le quartier à la rencontre des pauvres gens, il pousse plus loin, au delà des limites de ce quartier, en fondant la maison de la rue des Boulets, en regroupant les cheminots de la gare de Lyon... Zèle apostolique ? C'est évident, mais qui correspond si bien à son caractère porté à l'action. Il y a une sorte d'engrenage : le Père ira toujours plus loin que sa responsabilité première, prenant des initiatives qui viennent alourdir le fardeau du travail déjà existant.

Je ne veux pas diminuer l'ardeur apostolique de notre Fondateur, en montrant qu'elle est sous-tendue par un tempérament d'homme d'action. Je pense, au contraire, qu'il a su mettre en plénitude, au service de Dieu et du peuple, la richesse de sa personnalité, même si son entourage, parfois, aurait souhaité qu'il ralentisse le rythme. Personnellement je me pose une question : n'est-ce pas en partie la suractivité de son Premier Assistant qui conduit le P. Lecercler à prendre ses distances ? Les hommes comme le P. Anizan sont difficiles à vivre pour un entourage immédiat plus tranquille. Charles Maignen a pu jouer sur ce sentiment pour séparer le Supérieur de son Conseil.

Cette course continuelle après le temps aurait pu détruire J.E Anizan en le transformant en activiste, il est sauvé par une vie spirituelle intense et une vie religieuse exigeante et fidèle. Il n'en reste pas moins que cette qualité d'homme d'action est ambivalente : Anizan la met au service de la Charité. Jean Yves Moy, dans sa thèse "Le Père Anizan, Prêtre du Peuple", note quelquefois certaines réactions incompréhensibles du Père : avec ses adversaires il ne voit pas toujours le danger ou il ne sait pas quelles attitudes prendre ; peut-être s'il avait été moins sous pression l'aurait-il su.

En tout cas ses adversaires ont interprété de façon négative sa propension à l'action : il était pour eux un dominateur.

Mais cette capacité d'action l'a aidé à repartir au plus noir de l'épreuve : à Pleterje il fait sienne la parole de Saint Paul, un autre super-actif : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Le sens de l'humour

L'homme pressé est humanisé par son humour. Voilà bien une qualité totalement ignorée de la tradition orale, et cependant l'humour est là : Danielle et Jacques, qui ont lu les lettres pour en faire la saisie, l'ont très vite décelé. Un humour léger, non dépourvu parfois d'une certaine ironie, qui est en filigrane de certaines lettres ou qui s'exprime plus ouvertement en d'autres.

Avec Lucas-Championnière, qui n'est pas non plus dépourvu d'humour, Anizan adopte un ton semblable, se moquant volontiers de lui-même. Il lui écrit par exemple en 1890 : « *Nous sommes à 5h du soir, jeudi 1^o mai, et je ne suis pas encore martyr, ni même en voie de le devenir* ». Les 1^{er} mai souvent violents de cette époque auraient été une bonne occasion. Il ironise sur son « *vœu le plus ancien et le plus ardent... : mourir pour Dieu après m'être usé pour Lui* ». (08/05/1890)

Dans certaines lettres à des amis, il appelle Charles Maignen, Charles le Chauve, et prend volontiers le ton de la taquinerie.

Autre lettre, et dont certains m'ont dit avoir goûté l'humour, celle adressée à un scolastique découragé, « *mon cher Pessimiste* », Lucien Chevalier, « *vrai moulin à charbon, une sorte de croque-mort qui est toujours occupé à conduire le deuil de lui-même* » (19/02/1910). Il y a plusieurs lettres de ce genre, souvent adressées à des jeunes, qui compliquent leur vie à plaisir et qu'il se-

coue gentiment : « *Je ne vous souhaite pas d'être un jour supérieur général, vous ne couleriez pas des jours ensoleillés, avec vos inquiétudes et vos noirs perpétuels* » (29/07/1925). Marcel Bach ne fut pas supérieur général mais maître des novices, fonction qui n'est pas non plus une sinécure ; il semblait alors avoir surmonté ses inhibitions de 1925.

En 1892, le religieux de Charonne donne des inquiétudes sur le plan pulmonaire, le P. Leclerc l'envoie en Allemagne, auprès du Père Kneipp, un prêtre allemand plus ou moins guérisseur. Anizan va suivre pendant plusieurs semaines le traitement que ce dernier préconise. Dans une lettre au P. Leclerc il décrit sa première entrevue avec le P. Kneipp et le traitement journalier qu'il lui prescrit. On sent qu'il garde une certaine distance, qu'il ne croit que modérément à la cure qu'il suit. Le récit qu'il fait à Alfred Leclerc témoigne d'un don d'observation teinté d'une ironie légère et d'humour.

Voici un extrait assez long de cette lettre qui donne du P. Anizan une image inhabituelle :

Mercredi matin, nous allons voir un médecin selon l'usage. Nous avons attendu une heure et demie (je n'exagère pas comme M. Cambier quand il parle de nos sermons). Le dit médecin, selon l'usage dans une 1^{ère} consultation, nous examine, branle la tête et me trouve une maladie que nul autre n'avait trouvée avant lui. « Tout vient du cœur, Monsieur l'abbé, me dit-il, en horrible français, vos maux d'estomac, votre toux, la bronchite que vous avez eue etc, etc...Vous n'avez plus rien à la poitrine pas même de catarrhe, l'estomac irait bien sans le cœur. Comment ? les médecins ne vous ont pas dit ce que vous avez ? » - « Ils ne m'ont pas dit cela. » Un haussement d'épaules, comme les médecins savent seuls en envoyer à l'adresse de leurs confrères, fut la réponse. Il coucha sur le carnet dont tout client du Père Kneipp doit être muni. Nous donnons 2 marks, et bonsoir !

Je me présente devant le tribunal de M. Kneipp à 2h. après avoir bousculé un gardien bavarois, un cerbère qui me criait : « Nix, nix ! » et puis un charabia auquel je ne comprenais ni ne voulais rien comprendre.

Je parle du tribunal de M. Kneipp, c'est tout à fait cela.

Une longue table... Au milieu le gros Père Kneipp, la petite calotte sur la tête et la pipe à la main. A gauche un prêtre secrétaire, à droite autour, derrière, des prêtres, laïcs allemands qui vous dévorent des yeux. En face le patient qui est debout comme un coupable ne sachant s'exprimer dans la seule langue admise. Heureusement le médecin est là, vous serrant la main, de laquelle il a reçu les deux marks du matin, il explique au président ce qu'il croit. Pendant ce temps le bon Père Kneipp vous regarde avec ses yeux intelligents, enfoncés loin sous ses sourcils touffus.

Il a une bonne figure, toute pleine de commisération. Il écoute en tirant quelques bouffées de sa pipe. Quand le médecin a fini, on entend une voix de basse-taille qui dicte lentement l'ordonnance, en aspirant de nouveau la fumée de la pipe, en vous regardant un peu furtivement. »(19/02/1892)

J.-E. Anizan était exigeant mais il n'était ni triste ni sévère. Certains l'ont vu ainsi, mais c'était à une période de sa vie marquée par la maladie et par l'épreuve dont il ne s'était jamais totalement remis. Par contre, pendant la plus grande partie de sa vie , il a dû être un compagnon agréable, aurait-il séduit autrement ?

Cet aspect d'Anizan n'est pas mineur, comme dit le proverbe : « Un saint triste est un triste saint ». Notre Fondateur n'était pas triste.

Un homme de cœur

Au long des lettres une vérité s'impose : cet homme est un homme de cœur. Cette propension affectueuse s'exprime de multiples façons, suivant ses interlocuteurs, que ce soit la famille, les amis les plus proches ou les simples relations religieuses ou laïques.

1 - La famille

Anizan aime sa famille : sa mère bien sûr, mais aussi son frère, ses sœurs, ses neveux et ses nièces. Il entretient avec eux des rapports constants où nous sentons que le religieux n'est pas quelqu'un de lointain, mais un proche qui se soucie de chacun.

Pourtant la famille n'est jamais première, la vie religieuse, les responsabilités qui lui incombent, les urgences apostoliques passent avant tout. Souvent ses pérégrinations l'entraînent à proximité de Marie, sa sœur, et de Marguerite, sa nièce, qui habitent la province, rarement il a le temps de les visiter, même pour célébrer un baptême familial auquel il renonce pour cause de calendrier. Cependant la préoccupation de sa famille ne le quitte jamais, il use même des relations qu'il a pour favoriser la carrière universitaire du mari de sa nièce Marguerite, Stéphane Huriez (avant 1905). Et quand il décide, en août 1914, de partir comme aumônier militaire, il choisit Verdun, à cause de l'évêque qui est un ami, mais aussi de sa nièce, Sœur Hélène qui est au service des blessés.

En s'engageant dans la vie religieuse, Anizan choisit de mettre sa famille au second plan, mais il ne la sacrifie pas, il reste humain, il ne tombe pas dans le travers, si fréquent à cette époque, d'un renoncement radical, coupant toute attache familiale, au risque d'un dessèchement du cœur ; ce n'est pas le cas de J. E. Anizan.

2- Ses amis les plus proches

Le cœur du Père s'exprime avec force auprès de ses enfants les plus chers. Les plus connus, et sans doute les plus proches, sont les premiers dont le Premier Assistant a suscité la vocation lors de ses passages dans les séminaires bretons, Alexandre Josse, « le fils premier-né », et Yves Allès. La tradition tient Josse comme le préféré, « le cher Alexandre », et elle a raison. Mais ce sont les lettres à Yves Allès qui sont les plus affectueuses, avec un vocabulaire étonnant, qu'à notre époque on trouverait ambigu.

On peut trouver une explication à cette différence : Josse, malgré son apparence timide, sa difficulté de parole, est un caractère fort, il le montre en février 1914 quand il tient tête au cardinal Billot, son ancien professeur, pour défendre le P. Anizan. De plus ce dernier a une très grande confiance en son discernement, Alexandre est son fils spirituel, mais aussi son confident, celui qui est associé le plus étroitement au projet de fondation. Les lettres du Père sont très affectueuses, mais elles sont également pratiques, parlant du projet, des démarches à faire, etc...

Yves est une personnalité plus faible, et cette faiblesse appelle un ton plus tendre, souvent plus réconfortant ; Anizan est sans illusion sur ses capacités réelles, mais dans son cœur, il lui donne une place privilégiée.

Bien que les traces écrites manquent, il faut citer aussi Charles Devuyt qui est indissociable d'Alexandre et d'Yves dans le cœur du Père. Les 1^{ers} projets de Verdun en fin 1915 le montrent bien.

Toute cette tendresse, tous ces trésors de tendresse, Jean-Emile les partage avec d'autres encore dans son entourage.

Des religieux, bien sûr, mais aussi des laïcs. Citons en particulier le cas de Jean Derdinger qui lui a été confié par son père

mourant et qu'il considère comme son fils adoptif. D'ailleurs, comme sa famille, il devra accepter de passer en second : blessé sérieusement à la guerre, en convalescence chez lui à Paris, dans le 11^o, il attend longtemps la visite du nouveau curé de Clichy qui s'inquiète pourtant de la lenteur de sa convalescence.

3- L'attention aux personnes

J.-E. Anizan est un homme de cœur, profondément humain : qu'aurait été son amour du peuple, sans ce cœur donné ? Sa passion du peuple n'a rien d'idéologique, elle est aussi pleinement humaine que pleinement spirituelle. On le découvre dans les notes qu'il a laissées sur son apostolat à Charonne.

" Le cahier noir " n'a rien d'une étude sociologique, il est le journal d'un homme dont le cœur saigne au contact de la misère, et qui fait tout son possible pour y remédier. Cet aspect du Père est l'un des plus connus et les nombreuses lettres de remerciements qui sont aux archives nous le confirment. C'est aussi un éclairage sur sa personnalité profonde.

Cette attention aux personnes se révèle également dans sa correspondance, la phrase du Canadien que j'ai citée plus haut, « il répondait à chacune de nos lettres », se vérifie à la lecture de lettres qui sont souvent des réponses à l'un ou l'autre de ses religieux. A un jeune scolastique il donne des informations que d'autres réserveraient à des religieux plus importants, il s'inquiète des santés, donne des conseils, taquine parfois... Rien de compassé dans le style : un ton très humain, très spirituel aussi. Cette correspondance aide à mieux percevoir l'attachement que le Père suscite parmi ses religieux.

4 - La relation féminine

Tout ce que j'ai écrit jusqu'ici concerne ses relations masculines, en dehors de sa famille, le P. Anizan écrit à peu de femmes : quelques religieuses, bienfaitrices, et, surtout après 1916, quelques rares "dirigées" ; je ne crois pas qu'il ait été misogyne, simplement il avait été formé à une époque où la femme, entre autres pour un religieux, était vue comme un danger.

La sexualité a toujours été pour lui un sujet tabou. Dans le " Commentaire des Constitutions " quand il aborde le vœu de chasteté, on discerne nettement ses inhibitions : *« Cette matière est très délicate et un peu pénible à traiter, parce qu'on est obligé de parler du péché opposé, qu'on ne devrait pas nommer dans le lieu saint et qui répugne particulièrement à des âmes consacrées à Dieu. »*

Son commentaire du vœu et de la vertu de chasteté est entièrement négatif, lui qui sait si bien parler de la charité ne place à aucun moment le vœu de chasteté dans la perspective d'un don plus total ; il n'est question que de danger et de péché à éviter, la " sainte vertu " est constamment en péril.

Dans ce domaine, Anizan est un religieux de son époque, et si la nôtre exagère peut-être dans l'autre sens, la théologie des vœux et des vertus est plus saine, la relation homme-femme est vue chrétiennement dans une perspective plus équilibrée.

La question de la promotion de la femme, qui commençait à s'exprimer fin XIX^e siècle, n'a pas l'air d'avoir effleuré l'esprit d'Anizan, entre autres raisons parce qu'il répugnait à aborder un domaine qui n'était pour lui que danger.

En tout cas il ne s'autorisa jamais une amitié féminine : François d'Assise fut l'ami de Claire, Anizan fut un homme seul. Dans ce domaine il nous semble lointain.

Le polémiste

C'est un aspect de la personnalité d'Anizan qui est inconnu à celui qui n'a pas lu les articles de la revue " L'Union " ou de " L'Echo Syndical ". Dans ces écrits, il lui arrive de croiser le fer avec qui il est en désaccord, par exemple Marc Sangnier, ou d'attaquer ses adversaires sociaux, syndicaux, politiques... avec une virulence étonnante.

Néanmoins, il ne débat pas pour le plaisir de débattre, il y est toujours conduit par ses convictions. Il défend les œuvres, attaquées croit-il par Marc Sangnier. Il en résulte ce qu'il faut bien appeler un dialogue de sourds, car à mon avis, le P. Anizan n'a pas entièrement raison. Marc Sangnier, qui a porté un jugement sévère sur le théâtre de patronage, n'a voulu en rien contester l'utilité des œuvres.

Les péripéties qui accompagnent la séparation de l'Eglise et de l'Etat lui fournissent des sujets sur lesquels exercer sa verve. Car de verve il n'en manque pas, le style est alerte, incisif, cet homme aurait été un bon débattre en politique. Peut-être sa méfiance à l'égard de cette dernière vient-elle en partie d'une méfiance envers lui-même, d'une peur de se laisser entraîner sur un terrain où il aurait pu briller. De plus, il avait en face de lui l'exemple de Charles Maignen qui était un redoutable débattre et n'avait pas d'inhibition sur le plan politique, au risque de mettre en péril sa Congrégation.

Ailleurs, dans un très bel article, " La Persécution et le Peuple ", en août 1912, le vice-président de l'Union des Œuvres laisse percer sa passion du peuple. A propos des Religieuses chassées des écoles, c'est au peuple, le grand perdant, que le Père pense :

« Certes, la situation est douloureuse pour ces pauvres religieuses, filles du peuple elles-mêmes pour la plupart, et qui, ayant

renoncé volontairement à toute situation dans le monde et dépensé gratuitement leur dévouement et leur force, se retrouvent tout à coup en face du vide et de la misère... Nous l'avouons, notre pitié se porte plus douloureuse encore vers notre peuple que ces mesures iniques dépouillent incomparablement plus que les lois annoncées sur le revenu ne dépouilleront les propriétaires et les riches... »

D'autres articles montrent l'idéologie de l'auteur, qui est celle du catholicisme social du temps. Il n'est pas tendre pour les socialistes, les francs-maçons, les syndicats de la mouvance socialiste, il écrit même un article à la gloire des jaunes. Quelques années plus tard, son pragmatisme l'amènera à admettre la nécessité de s'allier, en dernier recours, à la C.G.T. (lettre à J. Rouillaud, 11/07/1912)

Le P. Anizan est-il antisémite ? Rien ne permet de l'affirmer, on trouve les juifs dans une trilogie qui lui est peu sympathique : « les francs-maçons, les protestants et les juifs », c'est-à-dire des catégories d'adversaires plus ou moins hostiles, qui ne partagent pas en tout cas les idées catholiques. Il ne remet pas en cause la façon de penser de son milieu.

Aucun texte d'Anizan sur l'Affaire Dreyfus, il semble être resté en dehors du conflit. L'amalgame politico-religieux de celui-ci n'a pas dû l'inciter à y participer. On peut y voir également l'indifférence que le P. Anizan manifeste à l'égard de certaines questions importantes, sinon essentielles, qui semblent étrangères à sa vision du monde : il y a là une étrange lacune.

On trouve trace d'une explication dans une lettre adressée par J. E. Anizan Supérieur Général à Joseph Rouillaud Supérieur du Scolasticat à Rome :

« Je conjure tous de laisser de côté les questions de politique et surtout de formes de gouvernement. [...]

Je respecte, pour ce qui me concerne, toutes les manières

de voir au point de vue forme de gouvernement, je ne repousse que ceux dont les vues sont assez étroites pour ne savoir pas respecter le sentiment des autres.

Plus tard, tous nos enfants sont appelés à traiter avec des personnes ayant les opinions les plus diverses. S'ils s'habituent à ne pouvoir supporter les divergences de vue ils ne sont pas aptes. »(01/06/1908)

En résumé, à travers ses articles, Anizan apparaît comme un conservateur bon teint, dans la ligne des catholiques sociaux, se méfiant des chrétiens démocrates comme Sangnier.

Nous apprécions souvent le lancement des syndicats catholiques comme une audace. Il faut tempérer notre appréciation : Anizan lance un syndicat ouvrier catholique pour empêcher les ouvriers des œuvres d'aller à la CGT. C'est sur le terrain apostolique que le P. Anizan a eu des audaces que son pragmatisme lui dictait mais que son idéologie ne cautionnait pas : il s'aventure, par exemple, sur le terrain miné du syndicat par amour du peuple, conscient du danger qu'il court, parce qu'il sait que là est le bien du peuple.

De ses qualités de polémiste on peut déduire aussi que le P. Anizan est un homme courageux. Il l'est en défendant les positions qui sont celles de son milieu, souvent à contre courant, il l'est en s'engageant sur des terrains qui ne sont pas naturellement les siens. Dans les deux cas son critère d'action est le même : le service de Dieu et du peuple.

Tout ceci n'est qu'esquisse. La lecture des lettres va permettre à tout un chacun, par ses propres analyses, d'affiner le portrait du Père.

Pierre Le Clerc

Environnement de J E Anizan quelques repères

LA FAMILLE ANIZAN

27 Juillet 1843

Mariage de Jean Anizan , médecin (1813.-.†.1880)
et de Eulalie Barrault (1814. .† 1903)

1846

Naissance de Marie († 1908)
épouse Ernest Durouzeau, percepteur
1 fille Marguerite épouse Stéphane Huriez
4 enfants : Marie-Louise, Marguerite, Louis et Henri

1850

Naissance de Léonide († 1943)
épouse M. Prunier
14 enfants dont :
Ernestine, Sœur Hélène chez les Filles de la Charité
Marie épouse Edouard Leblanc

6 Janvier 1853

Naissance de Jean-Emile

1855

Naissance de Jules
† 1893 à la Trappe d'Aiguebelle

LES FRERES DE SAINT VINCENT DE PAUL AVANT 1886

1845

3 Mars : Fondation

fondateurs laïques issus de la Société St Vincent de Paul

Jean-Léon Le Prevost (SG)

Clément Myionnet

Maurice Maignen

1846

16 Juin : élection de Pie IX

1850

Octobre : la Congrégation s'ouvre aux ecclésiastiques

Henri Planchat parmi les tout premiers

1852

2 Décembre : rétablissement de l'Empire (Napoléon III)

1856

1^{ère} réflexion sur les liens hiérarchiques entre Prêtres et Frères dans la
Congrégation

1859

Décembre : Ordination de JL Le Prevost (veuf)

1869

Dépôt des Constitutions à Rome

10 Mai : décret de Louange

8 Décembre 1869 - 20 Octobre 1870 : Concile Vatican I

1870

19 Juillet : la France déclare la guerre à la Prusse

1 Septembre : défaite de Sedan ; Napoléon III prisonnier

*4 Septembre : soulèvement de Paris ; formation d'un Gouvernement
Républicain provisoire*

1871

28 Janvier : Armistice

puis élection de l'Assemblée Nationale

*18 Mars - 28 Mai : révolte des Parisiens ("Commune de Paris")
Le gouvernement se replie à Versailles, puis assiège Paris
"Semaine Sanglante" :*

*répression par les Versaillais (environ 20 000 morts)
exécution d'otages par les Communards (70 fusillés dont
Henri Planchat FSVP)*

1874

30 Octobre : † JL Le Prevost
Election de Louis Lantiez (Supérieur Général)

1884

Août - Septembre
Démission de Louis Lantiez
Election d'Alfred Leclerc (SG)

1886

François Richard est nommé Archevêque de Paris
16 Août : entrée de JE Anizan chez les FSVP

Les Lettres : **quelques indications chronologiques**

Tome 1 : 1871 - Septembre 1894

FORMATION

1862 - 1872¹ :

Orléans

Petit Séminaire de Sainte Croix puis de la Chapelle Saint Mesmin

Guerre de 1870 : Jean Emile accompagne son père, médecin

1872

Septembre : philosophie au Séminaire St Sulpice d'Issy les Moulineaux

Découverte de l'apostolat populaire (Conférence des Œuvres)

Rencontre des FSVP

1874

Août : décision de devenir FSVP

Septembre : refus de Monseigneur Dupanloup (Ev. d'Orléans)

Octobre : théologie au Séminaire St Sulpice de Paris

Membre puis président de la Conférence des Œuvres

1877

22 Décembre : Ordination

Demande d'Exeat refusée

PRETRE DU DIOCESE D'ORLEANS

1878

1^{er} Janvier : vicaire à Olivet

20 Février : élection de Léon XIII

11 Octobre : décès de Mgr Dupanloup

1880

Demande d'Exeat ; refus de Mgr Coullié

¹ environnement historique page précédente

1885

Demande d'Exeat ; refus de Mgr Coullié

Vicaire à Saint Laurent (Orléans)

19 Novembre : *Encyclique "Immortale Dei" distingue pouvoirs civils et religieux*

1886

Juin : Exeat accordé par Mgr Coullié

FRERE DE SAINT VINCENT DE PAUL NOVICIAT ET CHARONNE

1886

17 Août : grande retraite à Chaville

18 Septembre : postulat à Vaugirard

29 Novembre : noviciat

Octobre 1887 - Septembre 1894 : aumônier de l'Œuvre de Sainte Anne, rue Planchat (Charonne) avec son ami Henri Lucas-Championnière (Sup Local)

1887

31 Octobre : nomination à Ste Anne de Charonne

1888

Septembre : création d'une Sainte Famille

8 Décembre: Vœux temporaires

1889

1^{er} Mai : *fondation de la 2^{ème} Internationale socialiste à Paris*

1890

Création de Comités du Bien

12 Novembre : *discours, dit du Ralliement, sur "l'adhésion des catholiques aux nouvelles formes de gouvernement"*
(Cal Lavigerie)

1891

16 Mai : *encyclique "Rerum Novarum"*

1893

Fondation de la Maison de la Rue des Boulets (Chapelle de la Ste Famille)

1894

10 Janvier : *Fondation du Sillon par Paul Renaudin, ami de Marc Sangnier*

Août : création de consultations médicales gratuites

20 - 29 Septembre : Chapitre Général

JE Anizan élu 1^{er} Assistant ecclésiastique

Lecture du texte qu'il a rédigé : "Etendue de notre Vocation au point de vue de l'Action et des Œuvres"

Tome 2 : Octobre 1894 - Décembre 1900

LE 1^{ER} ASSISTANT (1^{ERE} PARTIE)

1894

Octobre : installation à la Maison Mère rue Dantzig

Octobre - Décembre : procès Dreyfus

1895

12 Avril : *loi d'abonnement (taxes sur les biens des Congrégations)*

Septembre : naissance de la CGT (Congrès de Limoges)

1896

31 Mars : réunion du Conseil sur le généralat à vie

18 Août : le chapitre réélit Alfred Leclerc Supérieur Général

1897

Juillet - Août : réunion d'une commission pour la modification des Constitutions (commission Saint Jean)

23 Novembre : † de Henri Lucas-Championnière

1898

Janvier : JE Anizan remplace Lucas-Championnière au Bureau Central de l'Union des Associations Ouvrières Catholiques (Union des Œuvres) comme Secrétaire Général

Mars : le diocèse de Paris confie aux FSVP la direction du Bureau Central de l'Union des Œuvres dont JE Anizan deviendra Vice-Président

Avril : constitution du 1^{er} comité d'Action Française

21 Juin : rupture officielle avec la Société St Vincent de Paul

1899

Juillet - Septembre : reprise des travaux de la Commission Saint Jean dont Anizan est écarté

1900

Janvier : Anizan directeur de la revue de l'Union des Œuvres

Tome 3 : Janvier 1901 - Septembre 1907

LE 1^{ER} ASSISTANT (2^{EME} PARTIE)

1901

Février : retraite à la Trappe de Montreuil sur Mer sous la direction de Dom Pollien (François de Salles Pollien)

1^{er} Juillet : loi sur les associations (les congrégations doivent demander l'autorisation du Parlement)

27 Août : réunion extraordinaire des FSVP, refus de solliciter la reconnaissance de la Congrégation par l'Etat

Septembre : décision de transfert de la Maison Mère et du noviciat en Belgique ; début du processus d'auto-dissolution simulée

Novembre : Anizan s'installe au Bureau Central de l'Union des Œuvres

1903

4 Août : élection de Pie X

1904

*7 Juillet : loi interdisant l'enseignement aux Congrégations religieuses
Rupture des relations diplomatiques entre la France et le Vatican*

1905

9 Décembre : loi de Séparation des Eglises et de l'Etat

Troubles pendant les inventaires des biens ecclésiastiques dont la propriété doit passer à l'Etat

LA CRISE

1906

Charles Gibier est nommé Evêque de Versailles

11 Février : encyclique "Vehementer nos" condamne la loi de Séparation

Désaccord grandissant entre le P. Leclerc et ses Assistants

30 Novembre : réquisitoire du Supérieur contre ces derniers

8 Décembre : supplique des Assistants adressée à Rome

1907

11 Janvier : le Vatican ordonne une Visite Apostolique au Cardinal Richard, archevêque de Paris

7 Mars - 20 Avril : Visite effectuée par Mgr Amette (coadjuteur du diocèse)

16 Août : Rome ordonne la Convocation d'un Chapitre Extraordinaire pour de nouvelles élections

21 Août : le Père Leclerc décède à Magliano (Italie)

29 - 30 Septembre : réunion du Chapitre
JE Anizan est élu Supérieur Général

Tome 4 : Octobre 1907 - Mai 1913

SUPERIEUR GENERAL DES FSVP (JUSQU'A LA VISITE APOSTOLIQUE)

1908

28 Janvier : Léon-Adolphe Amette est nommé Archevêque de Paris

fin Janvier - début Février : retraite sous la direction de Dom Pollien à la Chartreuse de Farneta (Italie)

Février :

partage des visites canoniques entre le Supérieur et ses assistants
fondation de l'Œuvre Saint Joseph à Rome

Juillet : prise en charge de la paroisse St Georges à Montréal (à la demande de Mgr Bruchesi)

Octobre : 2 paroisses à Tilly (à la demande de Mgr Gibier)

1909

Charles Maignen refuse sa nomination comme Supérieur de la maison de Poitiers

8 Décembre : lettre circulaire "Charité pour les Pauvres"

1910

Pie X condamne le Sillon de Marc Sangnier

Juin : création du bulletin "l'Echo Syndical"

1911

Janvier : début d'une réflexion sur la refonte des Constitutions

Avril : à la demande du Cal Amette, JE Anizan, secondé par G. Vaugeois, s'occupe en personne de l'Œuvre des forains

1912

Mars : fondation d'un centre permanent à la chapelle N.D. d'Espérance

Juin : affaire de l'Echo Syndical : possibilité d'actions communes avec les autres syndicats (y compris la CGT)

Tome 5 : 1 Mai 1913 - 5 Août 1914

LA GRANDE EPREUVE

(DE LA VISITE APOSTOLIQUE AU DEPART POUR VERDUN)

1913

30 Avril : le Vatican ordonne une Visite Apostolique par Jules Saubat chez les Frères de Saint Vincent de Paul

24 Mai : lettre du P. Saubat au P. Anizan annonçant sa venue

8 Juin : début de la Visite au Scolasticat à Rome

18 Juillet - fin Septembre : Visite des communautés de France et de Belgique

30 Septembre - 9 Octobre : Visite au Canada

1^{er} Novembre : JE Anizan se rend à St Félicien (Ardèche) ; il y rencontre Mgr Battandier qui lui propose son aide

18 Novembre : lettre du Cal Amette à Pie X demandant qu'Anizan soit reçu pour s'expliquer de vive voix. - Refus

1^{er} - 3 Décembre : à la demande de la Sacrée Congrégation des Réguliers, le Père Anizan rédige avec Mgr Battandier un rapport adressé au Pape

1914

- 14 Janvier : le Vatican promulgue un décret par lequel il dépose le P. Anizan et son Conseil ; il nomme leurs remplaçants
- 4 Février : le Cal Amette se rend à Rome et tente sans succès d'infléchir la décision de Pie X
- Février : au cours du mois, une centaine de FSVP demandent à être relevés de leurs vœux
- 7 Mars : arrivée à la Chartreuse St Barthélémy à Pleterje(Slovénie) pour une retraite d'environ 1 semaine avec Dom Pollien
- Avril - Mai : premières dispenses accordées par Rome - sur 254 religieux, 101 départs jusqu'au 3 Mai (60 Frères, 41 Prêtres)
- 9 - 10 Juillet : JE Anizan demande à être relevé de ses vœux
- 2 Août : lettre au P. Desrousseaux (Sup G) demandant l'autorisation de partir comme Aumônier militaire volontaire.
- 3 Août : *déclaration de guerre de l'Allemagne à la France*

Tome 6 : 6 Août 1914 - 3 Février 1916

VERDUN

1914

- 6 Août : départ pour Verdun
- 7 Août : JE Anizan prend son poste à Damloup
- 3 Septembre : *élection de Benoît XV*
- 18 Septembre : le Cal Cagiano se prononce en faveur de la sécularisation du P. Anizan
- fin Octobre : Mgr Battandier reçoit la dispense
- 30 Novembre : JE Anizan reçoit le document
- Noël : formalisation de l'union de JE Anizan avec Y. Allès, Ch. Devuyet et A. Josse pour un projet d'avenir commun

1915

- 28 Janvier : rédaction d'un Testament Spirituel confié à A. Josse
- 11 Juin : pour la fête du Sacré Cœur, 1^{ère} "Réunion d'amis"

1916

- Janvier : avec Clavier et Josse, établissement d'une liste préliminaire de « *ceux qui nous resteront vraisemblablement* »

1^{er} Février : décision de prendre une permission
3 Février : départ de Verdun

Tome 7 : Février 1916 - Décembre 1920

VERS LA FONDATION

1916

21 Février - 3 Septembre : "Bataille de Verdun"

Février : affiliation du groupe en formation aux Tertiaires de Saint François

Mars - Mai : JE Anizan est atteint d'une pneumonie qui l'oblige à garder le lit pendant près d'un mois ; très longue convalescence

22 Avril : Anizan est décoré de la Croix de Guerre

2 Juin : rescrit de Benoît XV autorisant le Cal Amette à nommer le P. Anizan curé de Clichy avec Y. Allès comme socius

1^{er} Octobre : installation à N.D. Auxiliatrice de Clichy

Rédaction du "Misereor Super Turbam"

21 Novembre : 26 Tertiaires prononcent leurs vœux

Fin 1916 - début 1917 :

 rédaction de "La Grande Œuvre"

1918

Octobre : démarches à Rome pour obtenir la "Reconstitution" de la Congrégation

Novembre : Benoît XV autorise la constitution d'une "Congrégation nouvelle"

11 Novembre : Armistice

25 Décembre : ordonnance du Cal Amette instituant la Congrégation des Fils de la Charité avec JE Anizan comme Supérieur

LE FONDATEUR

1919

4 Mars : début de la 3^{ème} Internationale (Komintern)

1^{er} Juin : commencement du Noviciat

Novembre : création de la CFTC

1920

début Mai : reprise de sa maladie

11 Juin : Profession des 20 premiers Fils de la Charité

13 Juillet - 3 Août : repos à Lourdes accompagné par Jules Forget

5 Août -30 Septembre : repos à Bonneville (Savoie) chez Madame Bard

24 Novembre : départ pour une cure de 3 mois à Amélie - les - Bains
(Pyrénées Orientales)

Décembre : Congrès de Tours (éclatement de la SFIO)

Tome 8 : Janvier 1921 - Décembre 1924

LE FONDATEUR (SUITE)

1921

Circulaire "Amour de Dieu, Amour du prochain"

Naissance du Parti Communiste Français

17 Mars : fin de la cure à Amélie - les - Bains

3 Août : opuscule "Vie Religieuse et Apostolique"

4 Août - 12 Septembre : repos à Salvan (Suisse) puis Bonneville

7 - 9 Novembre : 1^{er} Chapitre des Fils de la Charité

1^{er} - 20 Décembre : JE Anizan et G. Vaugeois à Rome

Audiences de Benoît XV (14 et 17 Décembre)

1922

6 Février : élection de Pie XI

1^{er} - 31 Août : repos à Bonneville

1923

1^{er} Avril (Pâques) : circulaire "Notre Apostolat"

6 Août - 3 Septembre : cure à Bagnières de Luchon (Hte Garonne) puis
repos à Bonneville

1924

2 Mars : décret de Louange et approbation des Constitutions par Pie XI

5 - 29 Août : cure à Argelès-Gazost (Htes Pyrénées)

Octobre : Anizan quitte Clichy et s'installe rue de l'Université

LE FONDATEUR
LES DERNIERES ANNEES

1925

17 Février - 8 Mars : le P. Anizan et G. Vaugeois à Rome
Audience de Pie XI (28 Février)

12 Avril (Pâques) : circulaire "Ce que Dieu a fait pour nous"
fin Juillet - 20 Août : cure à Argelès-Gazost

fin Novembre : 2^{ème} Chapitre

Le P. Anizan est élu Supérieur Général des F.C.
Lecture de son rapport "Notre Triple Idéal"

1926

27 Juillet - 25 Août : repos à Bonneville

Septembre : début de la maladie qui l'emportera

4 Octobre : le Cal Dubois offre aux Fils de reprendre, rue de Charonne, la
Chapelle des Flamands érigée en paroisse. Elle est placée sous le
patronage du Bon Pasteur et devient la Maison-Mère des Fils de la
Charité

15 Octobre : fondation, avec Thérèse Joly comme Supérieure, des
Auxiliatrices de la Charité

5 Décembre : installation de G. Vaugeois comme curé du Bon Pasteur

8 Décembre : inauguration de la Maison-Mère

29 Décembre : Pie XI condamne l'Action Française

1927

11 Février : circulaire "Notre Mère"

23 Juin - 25 Juillet : cure à Luchon

Août - Septembre : repos à Draveil

26 Septembre : le Père Anizan, toujours malade, est conduit au Bon
Pasteur

1928

1^{er} Mai : dans la nuit, décès de Jean Emile Anizan

Les Années d'attente

2 Août 1871 - 15 Août 1886: Formation et Ministère à Orléans

De cette période, peu de lettres de J. E. Anizan nous sont parvenues.

La majorité d'entre elles sont adressées à sa famille, spécialement à sa sœur Marie et à sa nièce Marguerite.

Les quelques autres ont de l'importance pour l'histoire du jeune Anizan et de son appel à entrer dans la famille religieuse du P. Le Prevost qu'il rencontre à Chaville, pendant l'été 1874. C'est d'abord une correspondance avec le P. de Varax au sujet de son désir d'entrer chez les Frères de Saint Vincent de Paul et du refus de son évêque, Mgr Dupanloup, de le laisser partir. Le P. de Varax est le vicaire général de la Congrégation, un jeune Religieux en qui le P. Le Prevost met beaucoup d'espoir, mais qui ne restera pas dans l'Institut.

En conclusion de cette série de lettres, nous trouvons celle de juin 1886, au P. Leclerc, Supérieur Général des FSVP, annonçant qu'il peut enfin entrer au Noviciat et se donner tout entier à Dieu et aux pauvres :

« J'ai le mal du ministère du peuple [...] Je sens le besoin de chercher toujours dans les Constitutions, si je serai bien à eux, à eux surtout. Aux hommes, aux femmes, aux enfants pauvres et surtout dont personne ne s'occupe.

Je suis jaloux de moi pour eux.»

Dans ces lignes, nous découvrons l'intensité de la vocation d'Anizan, mais aussi une certaine crainte que la Congrégation ne soit pas totalement engagée au service de tous les pauvres, comme les Constitutions l'y invitent.

Chez les Frères de St Vincent de Paul 16 Août 1886 - 24 Septembre 1894 Noviciat et Charonne

Il y a relativement peu de lettres couvrant cette période importante de la vie du P. Anizan. Il est occupé et polarisé par son ministère et il n'a pas encore le réseau de relations qu'il aura par la suite. Pour nous documenter sur Charonne ses notes personnelles (cahier noir) sont plus importantes que ses lettres, mais celles-ci disent quel homme il est durant cette période.

Les lettres de Charonne nous montrent Anizan attentif à sa famille, malgré ses activités débordantes. Il perd, en 1893, son frère Jules qui meurt à la Trappe d'Aiguebelle et son beau-frère François Durouzeau, l'époux de sa sœur Marie. Les détails sur la vie de Charonne, nous les devons à l'éloignement de son confrère et ami Lucas-Championnière pour raison de santé, plus rarement aux lettres au P. Leclerc, le supérieur général. Lui-même est obligé de prendre un assez long temps de repos à Nevers d'abord, chez sa sœur Marie, puis à Angers (1891). En février 1892, il est en Allemagne, pour suivre une cure chez un prêtre plus ou moins guérisseur, ce qui nous vaut une lettre au P. Leclerc, qui est un petit chef-d'œuvre d'humour.

Nous nous sommes habitués à considérer le temps de Charonne, comme un temps ininterrompu d'activités apostoliques qui polarisent totalement le P. Anizan, faisant de lui un apôtre admirable mais difficile à imiter. La correspondance humanise le portrait, elle nous montre un homme dans ses relations familiales, sa mère en particulier, sachant se soumettre aux impératifs de sa santé en prenant des temps de repos importants et faisant preuve d'humour. Anizan est sans cesse sous pression, heureusement que de temps à autre, il sait regarder ailleurs, ce qui ne le rends pas infidèle à sa vocation première, au contraire.

Les Années d'attente :
2 Août 1871 - 15 Août 1886
Formation et Ministère à Orléans

1871

- A Marie Anizan Durouzeau

Artenay, 2 Août 1871

Chère Marie

Me voilà en vacance depuis deux jours. Je pense aller bientôt à la Ferté avec Léonide et je m'en réjouis beaucoup.

Je pense que tous vous vous portez bien.

J'espère que Marguerite fera de nouveau connaissance avec son oncle, car je crois qu'elle m'a bien oublié.

En attendant le plaisir de te voir je t'embrasse de tout cœur. Embrasse bien ma petite nièce pour moi.

Bien des choses à Ernest.

Ton frère.

Emile Anizan

- A Marie Anizan Durouzeau

Le 15 Octobre 1872

Ma chère Marie

Ta lettre m'a fait grand plaisir car il y avait bien longtemps que je n'avais reçu de tes nouvelles.

J'espère que tu te portes bien ainsi que Marguerite et M. Durouzeau. Pour moi, je vais bien et je me plais très bien ici.

Je me réjouis beaucoup de te voir au premier de l'an avec Léonide. Nous passerons j'espère une bonne journée ensemble.

Je regrette bien de ne pas avoir plus d'une journée, mais ici, ce n'est pas comme au petit séminaire. Le règlement est sévère, et il n'y a pas moyen de prétexter une raison quelconque.

Nous avons eu mardi une très belle fête en l'honneur de la restauration d'une chapelle faite sur le modèle de la maison de la Ste Vierge à Nazareth. Les communaux l'avaient brûlée. Elle a été relevée et l'archevêque de Paris est venu la bénir mardi.

Est-on bien content de M. Fleury à la Ferté ?

Je te remercie d'avoir fait remettre ce petit papier à G. Fromont. Marguerite va-t-elle à l'asile ? Recommande lui de ma part d'être sage et de ne plus crier.

Je suis bien privé de ne voir personne. Mais je comprends que c'est toute une affaire pour venir à Paris.

Notre vie n'est pas bien variée ici. Nous nous levons à 5h. du matin et nous nous couchons à 9h. Le matin, nous avons une oraison, la messe, une classe de science, des études. Voilà l'ordre : à 5h. lever. Puis il faut faire sa chambre, son lit, balayer etc... jusqu'à 5h.½. Il me semble te voir rire en pensant à la manière dont doit être faite une chambre par un garçon. Mais, si tu voyais tous les matins ma chambre à 5h.½, tu croirais qu'une femme de chambre y a passé.

On fait ensuite la prière puis l'oraison. A 6h. messe. A 6h.½ étude. On y fait de l'Ecriture Sainte pendant ½ h. puis on travaille à autre chose.

A 8h. déjeuner. A 8h.¼ temps libre, récréation ou on monte chez soi à volonté. A 8h.½ Etude de sciences, à 9h.½ classe de science. A 10h.½ Etude. A 11h.¾ Examen particulier. Midi dîner. Midi ½ Récréation.

A 1h.¾ Chapelet puis Etude de plain-chant. 2h.½ Etude. 3h.½ classe de philosophie. 4h.½ Goûter. 4h.¾ visite au St Sacrement. 5h. étude. Presque tous les jours à 5h.½ nous avons une conférence scientifique ou philosophique. A 6h.½ Lecture Spirituelle. 7h. souper. 7h.½ récréation. 8h.½ Prière. 8h.¾ coucher.

Voilà notre vie de chaque jour. Tu vois que les exercices sont variés. Cependant cette vie est assez fatigante sans le paraître. Pour moi je ne m'en sens pas.

Mais le papier me manque, aussi je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que Marguerite. Bien des choses à ton mari.

Ton frère affectionné.

E. Anizan

- A Bernard de Varax

Artenay, le 20 Août 1874

Mon très Révérend Père

La décision est prise par mon directeur. Je l'attendais pour vous l'écrire. Monsieur Lafuye croit donc aussi que je dois agir et me donner complètement à l'œuvre en question. Aussi je me considère presque comme vôtre... Cependant il s'en faut que tous les obstacles soient levés. Il s'agit de déterminer Mgr Dupanloup à me laisser partir, ce qui je le crains, souffrira plus d'un obstacle. En second lieu, il faudra obtenir le consentement de ma famille. Pour ces derniers j'y compte. Quant au premier, voici le plan que me conseille de suivre M. Lafuye. Je m'y conformerai. C'est d'aller voir le Supérieur du grand séminaire d'Orléans, M. Branchereau, homme de grande prudence et de grandes lumières, paraît-il. Je lui exposerai ma position, et je lui demanderai conseil sur les démarches à faire auprès de Mgr, et sur la manière de les faire. Je ferai ce qu'il me dira. Et si votre intervention devenait nécessaire, mon très Révérend Père, je vous la demanderai puisque vous le voulez bien.

Je ferai cette première démarche mardi prochain. Quand je verrai les choses en bonne voie, je déclarerai le tout à ma famille.

En attendant, mon très Révérend Père, veuillez me faire l'aumône de vos prières, veuillez aussi me recommander à celles du R.P. Baumert auquel j'ai l'intention d'écrire bientôt, et de votre communauté.

Vous ferez plus par vos prières que moi par mes démarches, c'est ce qui me remplit de confiance.

J'irai peut-être vous faire une petite visite au commencement de septembre. Je m'en réjouis beaucoup.

Votre lettre du commencement de ce mois m'a fait beaucoup de plaisir et de bien, je vous en remercie.

Je prie pour le Révérend Père Général qui selon votre lettre s'affaïsse de plus en plus.

Adieu mon très Révérend Père.

Agréez, je vous prie, mes sentiments les plus dévoués avec lesquels je suis dans le sacré Cœur de Jésus votre très obéissant serviteur.

E. Anizan

- A Bernard de Varax

Artenay, le 18 Septembre 1874

Mon très Révérend Père

La réponse de Mgr Dupanloup à la demande que je lui avais faite, me parvient ce matin. Je vous l'adresse immédiatement. Je ne crois pas pouvoir y répondre. D'ailleurs vous avez autorité pour représenter à Mgr. tous les avantages de l'entrée immédiate au noviciat et les désavantages de trois années de retard ; car je ne pourrai être ordonné sous-diacre à Orléans que dans trois ans. D'ailleurs, le noviciat n'est-il pas fait pour les vocations ?

Je m'en remets donc à vous, mon très Révérend Père, de répondre à la lettre de Monseigneur.

Je vous en remercie mille fois en Notre Seigneur.

Mon désir que cette lettre vous parvienne de suite me force à l'abréger.

Agréez, mon très Révérend Père, les sentiments avec lesquels je suis votre humble serviteur.

E. Anizan

- De Monseigneur Félix Dupanloup, évêque d'Orléans
A Bernard de Varax

Lacombe, le 24 Septembre 1874

Monsieur et bien cher Confrère,

Votre œuvre est tout-à-fait selon mon cœur et depuis longtemps déjà. Je suis donc très porté à faire pour elle, tout ce qui dépendra de moi ; mais je connais bien ce jeune homme, je ne doute pas que ce que je lui demande ne soit le plus favorable à sa vocation présente et future.

Veillez donc agréer tous mes regrets avec l'hommage de mon profond et religieux dévouement.

F. Evêque d'Orléans

- A Monseigneur Félix Dupanloup
(brouillon)

[Artenay, Septembre 1874]

Monseigneur

Avant d'entrer au Séminaire, vous avez bien voulu, vous-même, m'aider par vos conseils et vos encouragements à suivre la volonté de Dieu.

J'ai passé à Issy deux années de prières et de réflexions. Grâce à Dieu j'y ai trouvé bien des lumières, et la route s'éclaircit de plus en plus. Peu à peu mes préventions sont tombées et le peu de goût que je vous avais manifesté il y a deux ans, pour la vocation sacerdotale que j'avais jusqu'alors envisagée seulement dans le ministère ordinaire, s'est changé, par la grâce de Dieu, en ardeur quand s'est élargi devant moi le champ de cette admirable vocation.

Dieu m'a inspiré le désir de la vie religieuse, d'une vie plus pauvre et plus mortifiée. Il m'a en outre accordé une passion pour les pauvres et les ouvriers. Mon plus grand désir est de sacrifier à l'évangélisation de ces infortunés méprisés si longtemps, toute mon activité et toute ma vie.

En ce moment, le cri unanime des catholiques les plus éclairés et des impies prouve que là est la plaie de la France. Les prières de l'Eglise et de la France seront exaucées, Monseigneur, vous l'avez dit. Aussi n'est-il pas étonnant que Notre Seigneur inspire à un grand nombre d'âmes le désir de disputer aux suppôts de l'Enfer ce pauvre peuple qui ne demanderait qu'à être tiré de la fange.

Dieu m'a donc inspiré d'entrer chez les FF. de St Vincent de Paul.

Mon directeur n'a pas voulu que je prenne une telle résolution sans réflexion, et surtout sans prières. Il a donc bien voulu prier avec moi et faire prier. Il a voulu que cette idée mûrisse. Après un certain temps, il m'a envoyé chez les FF. de St Vincent de Paul; j'y ai étudié les Constitutions. Ils ont examiné ma vocation. Les RP. de Varax et Baumert y ont vu le doigt de Dieu.

Mon ancien directeur qui me connaît à fond, m'a conseillé dans le même sens. Enfin, mon Directeur du Séminaire Monsieur Lafuye qui est plus immédiatement pour moi le représentant de Dieu, est d'avis que je suive jusqu'au bout cette inspiration.

Voici, Monseigneur, les raisons qui me déterminent et me font même un devoir de venir à vous.

Les bontés que vous avez eues pour moi me rendent facile cette démarche.

Quant au moment de la mettre à exécution, tous ces Messieurs dont je vous parle, sont d'avis que j'entre cette année même au noviciat.

Voici les principales raisons : d'abord la formation à la vie religieuse, à la pauvreté, à l'obéissance, à la mortification est certainement plus complète dans une maison où on fait profession d'y exercer spécialement les novices. Pendant ce noviciat que l'on fait à la Maison Mère, aussi bien que les études théologiques, les rapports avec les ou-

vriers que l'on doit fréquenter toute sa vie sont fréquents ; chaque Dimanche on est occupé aux œuvres, aux visites, et par là on acquiert une expérience inappréciable, paraît-il. La formation par les Supérieurs, par les conversations des confrères, la vie même et le genre d'études prépare la vie que l'on doit mener. Et puis, le noviciat est de deux ans, et il serait difficile de couper les études théologiques

Voilà, Monseigneur, les lumières que Notre Seigneur a bien voulu me communiquer pendant ces deux années de Séminaire. Pour les obstacles, j'ai bien confiance que Dieu me donnera d'en triompher comme de ceux qui se sont présentés au commencement de mon Séminaire.

En vous demandant, Monseigneur, de prier Notre Seigneur que je triomphe de tout pour suivre sa volonté, je vous prie d'agréer le plus respectueux dévouement d'un de vos enfants.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, le 11 Octobre 1874

Ma chère Marie

Ne te formalise pas de mon retard. Depuis huit jours je désire t'écrire sans le pouvoir. Tu sais la promptitude de mon départ d'Artenay. En arrivant à St Sulpice la retraite était déjà commencée, et toute correspondance étant interdite jusqu'à sa clôture, force me fut d'attendre.

Comment vous portez-vous depuis mon séjour, trop court il est vrai, à la Ferté ?

Tu sais qu'à ce moment, j'étais encore dans l'indécision si je rentrerais au Séminaire de St Sulpice ou d'Orléans. Je désirais aller à St Sulpice, car y ayant commencé mon séminaire, il m'eût été pénible et pernicieux de continuer dans un nouveau milieu. Et puis mes deux années d'Issy ne m'auraient valu qu'un an à Orléans.

Grâce à Dieu, Monseigneur Dupanloup m'a permis de revenir à Paris où je vais faire ma Théologie.

Un chagrin véritable pour moi en venant ici, est que je ne pourrai vous voir que peu souvent. Cependant, j'espère que vous viendrez de temps en temps. Vous m'avez fait espérer de venir dans le courant de l'hiver. Je m'en réjouis beaucoup à l'avance

Nous sommes ici environ deux cents, tous élèves de Théologie. Je retrouve tous mes confrères du même cours que je connus à Issy. En sorte que je suis en pays connu. Si ce n'était l'éloignement je serais très heureux.

Mais l'ouvrage ne manque pas, je t'assure. Théologie, Ecriture Sainte, Histoire Ecclésiastique, Hébreu, Liturgie, toutes ces études ne laissent pas une minute à soi.

J'espère cependant que je pourrai suffir à tout sans trop de fatigues.

Adieu, chère Marie, présente je te prie toutes mes amitiés à Ernest et embrasse bien Marguerite pour moi.

Ton frère bien affectionné

E. Anizan

P.S. j'attends une longue lettre de toi. Parle moi de vos santés.

M. Emile Anizan
au Séminaire de St Sulpice
Paris.

Quand vous viendrez, vous pourrez me voir tous les jours sauf le mercredi de midi à 1h.³/₄.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, le 26 Mai 1875

Ma chère Marie

Tes lettres sont bien rares. J'attendais de tes nouvelles ces derniers temps, mais tu es probablement plus occupée que de coutume.

J'ai reçu samedi dernier les Ordres Mineurs. Je suis Portier, Lecteur, Exorciste et Acolyte.

Inutile de te dire que j'ai pris part avec bonheur à l'Ordination. Ce sont autant de degrés qui me rapprochent du Sacerdoce. Dans un an, je serai sous Diacre et par conséquent irrévocablement engagé au service de Dieu.

Cela ne m'effraye nullement. Plus je vais et plus j'apprécie la vie de dévouement qui s'ouvre devant moi, plus je la désire.

Ma santé est toujours bonne, j'arriverai, j'espère, aux vacances sans encombre. Je me réjouis bien de vous y aller voir. Voilà bientôt neuf mois que nous ne nous sommes vus.

Nous sortirons dans les premiers jours de Juillet après la fête de St Pierre et de St Paul.

Comment vous portez-vous depuis ta dernière lettre ? Vous devez jouir du printemps. A Paris, on ne s'aperçoit guère des saisons que par l'ardeur plus ou moins grande du soleil, surtout quand on ne peut profiter des jardins publics comme nous.

Nous avons interrompu nos travaux habituels pendant huit jours qui ont été passés en retraite préparatoire de l'Ordination.

Nous avons repris lundi la Théologie et nos autres études. Chacun commence à préparer les examens de fin d'année.

Jules vient de temps en temps à Paris. Il est toujours de même, son changement n'a pas fait autant de bien à sa santé que j'es-

pérais ; il est toujours pâle et il saigne souvent. Je crois qu'il ne prend pas assez de mouvement.

Que devient donc Marguerite ? Pensez-vous à la mettre bientôt en pension ?

Adieu ma chère Marie, j'ai bien peu de choses à te dire, notre vie étant si retirée. Chez nous, les événements sont bien différents de ceux du monde. Tout est intérieur et invisible.

Nos plus grand moments sont ceux des Ordinations qui extérieurement sont toujours les mêmes, mais qui sont nouveaux et décisifs pour ceux qui y prennent part.

Le monde ne se doute guère de l'immense intérêt qu'il y a pour lui dans ces grandes cérémonies.

Prie toujours pour moi, et sois assurée que je pense bien souvent à toi devant Dieu.

Le mois de Marie doit se faire solennellement à la Ferté.

Présente, je te prie, mes amitiés à Ernest.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

Ton frère tout dévoué.

E. Anizan om

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, le 13 Octobre 1875

Chère Marie

Je suis de retour au séminaire depuis dix jours. A notre arrivée nous avons commencé la retraite habituelle de huit jours. Quoique peu fatigante pour le corps, elle est fort utile à l'âme. Après les vacances qui dissipent toujours un peu, on se remet difficilement à la vie austère

et réglée du Séminaire. La retraite qui repasse devant les yeux toutes les grandes vérités de la religion et les fins dernières de l'homme est un puissant auxiliaire.

Comment vous portez-vous ? Pour moi je vais bien. Jules est venu me voir dimanche dernier il se porte aussi très bien. Il fait un bien vilain temps à Paris, la pluie, le froid font qu'on se croirait déjà en hiver.

Tu sais, ma chère Marie, que cette année est décisive pour moi. Très probablement je recevrai à la Trinité prochaine le sous-diaconat. J'en suis très heureux, mais la gravité de cette démarche irrévocable me fait un peu trembler. Prie pour moi, que je ne m'engage que si je suis bien dans ma vocation.

J'ai appris que vous n'aviez plus de vicaire à la Ferté, il est vrai que l'ancien curé malgré son âge est resté longtemps seul...

Je commence ma seconde année de Théologie, elle sera encore très laborieuse. Mais jusqu'ici ma santé s'est si bien soutenue que je ne doute pas d'arriver jusqu'au bout. D'ailleurs cette année on a un peu adouci le régime. Malheureusement, par le temps qui court les santés ne sont plus solides comme autrefois.

Que devient Marguerite ? Continue-t-elle à aller à l'école à la Ferté ? Comme elle doit être grande et raisonnable maintenant. Elle aura bientôt atteint l'âge de raison. Vous ne tarderez probablement pas beaucoup à la mettre en pension.

La dernière fois que j'ai reçu des nouvelles d'Artenay, tout le monde allait bien. Je suis bien peiné à la pensée que j'ai laissé nos parents seuls, le pays est si triste, et puis ils ne voient personne. Prions Dieu de les soutenir.

Adieu, ma chère Marie. Je voudrais te dire à bientôt, mais Paris est loin de la Ferté. Crois que je ne t'oublie pas dans mes prières.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

Bien des choses à Ernest.

Ton frère bien affectionné

E. Anizan om

- A Marie Anizan Durouzeau

St Sulpice, 2 Décembre 1875

Ma chère Marie

Tu me trouve sans doute bien lent à t'écrire, et j'avoue que toutes les apparences sont contre moi. Je puis cependant t'assurer qu'il n'y a pas de ma faute. Très souvent je pense à toi et je prie pour toi, mais mon temps est tellement employé que je n'ai presque pas une minute à moi. Les études de Théologie, d'Histoire Ecclésiastique, d'Hébreu me prennent la principale partie de mon temps, le catéchisme de Persévérance des filles me prend le reste. Cependant, je serai moins occupé à l'avenir, car l'organisation du catéchisme demande du temps surtout au commencement. Maintenant qu'il est lancé, il n'y aura plus que le petit courant d'instructions et d'homélies que nous faisons à tour de rôle, cinq de mes confrères et moi.

Comment te portes-tu, ma chère Marie ?

L'hiver fait sentir à Paris ses rigueurs. Nous sommes déjà dans la neige. Aujourd'hui le temps était si sombre qu'à deux heures il nous fallait de la lumière. Mais ici cela passe presque inaperçu, nous sommes absorbés par nos occupations. Et puis, je ne suis pas trop à plaindre, j'ai un bon manteau pour sortir, dans ma chambre je fais un bon feu suivant l'ordre de mon directeur qui veut que je me ménage. Aussi je ne souffre guère du froid. Avez-vous mauvais temps à la Ferté ? Je crois que votre maison est bien chaude, c'est important en hiver. Comment se portent Ernest et la petite Marguerite ? Que je voudrais bien la voir. Elle doit être grande raisonnable maintenant.

Léonide et Jules se portent bien. J'ai reçu des nouvelles de ce dernier hier. Quant à Léonide, je l'ai vue Lundi.

Il y a environ dix ou douze jours, figure-toi qu'on me demande au parloir. Je trouve... devine qui ?... M. de Bizemon ancien vicaire d'Artenay, actuellement à Chateauneuf. Il m'a demandé avec l'amabilité et l'intérêt que tu lui connais, des nouvelles de tout le monde, des tiennes, de celles d'Ernest et même de Marguerite.

Nous allons avoir une Ordination le 18 de ce mois. Je n'y prendrai pas part, car j'ai reçu les Ordres Mineurs à la Trinité dernière et je ne puis être sous Diacre que dans six mois. L'un de mes collaborateur de Catéchisme va recevoir la prêtrise et il dira sa première Messe dans notre chapelle souterraine du Catéchisme au milieu de nos 160 jeunes filles qui feront la communion. L'une d'elle, en retard, y fera sa première Communion. C'est bien dommage que tu ne sois pas à Paris, je t'aurais invitée à cette petite fête de famille, car c'en est une pour nous.

Adieu, ma chère Marie. Encore un fois, ne m'en veuille pas de mon retard, il n'y avais pas de ma faute. D'ailleurs dorénavant je serai plus exact.

Je t'embrasse de tout cœur, ainsi que ma petite Marguerite.

Bien des choses de ma part à Ernest.

Ton frère tout dévoué

E. Anizan om

1876

- A Marie Anizan Durouzeau

[Issy-les-Moulineaux],

11 Avril 1876

Chère Marie

Depuis plus d'un mois je me propose de t'écrire. J'y pense presque tous les jours, et je n'en puis venir à bout. Une semaine, je devais employer les moindres moments libres à faire une Instruction, une autre semaine c'était une soixantaine d'analyses à corriger pour en rendre compte, une autre c'était une homélie, une conférence spirituelle. En un mot c'est à n'en plus finir. Cette semaine qui est la semaine sainte nous avons à traiter deux questions de Théologie par écrit, mais les classes sont beaucoup moins nombreuses, ce qui permet de respirer un peu. J'en profite pour t'écrire un peu longuement.

Tu sais que j'ai été très fatigué après les examens. Le repos que j'ai pris m'a fait beaucoup de bien. Maintenant je mène tout doucement la vie du séminaire, avec quelques petits adoucissements cependant. Ainsi je ne me lève qu'à 5h. et demie, je déjeune avec du chocolat etc... Aussi, maintenant je me sens bien mieux. Et puis, le soleil d'été contribue aussi pour sa bonne part à faire du bien. Et toi, comment vas-tu ma chère Marie ? Tu aurais dû me donner de tes nouvelles depuis si longtemps. Tu sais bien que je ne puis disposer de mon temps, mais toi tu es libre. Ecris moi donc, le plus tôt possible comment tu vas, comment vont ton mari et ma chère petite Marguerite que je serais si heureux de revoir. Va-t-elle toujours à l'école ? devient-elle bien sage ? Léonide se porte très bien en ce moment. Je la vois à peu près tous les quinze jours.

Je suis toujours heureux au séminaire. J'espère recevoir le sous diaconat dans deux mois. Les appels ne seront faits que la semaine prochaine, mais je suis à peu près sûr d'être appelé. C'est une grande peine pour moi que tu ne puisses assister à cette ordination. A ces heures solennelles on aime à se voir entouré des siens. Mais nous sommes habitués à de semblables sacrifices ; ils n'ont pas manqué

dans notre vie si peu avancée qu'elle soit encore. Que la volonté de Dieu se fasse, certainement il nous en tiendra compte.

Et puis, le jour du sous diaconat est un jour de sacrifice. On y renonce à tout pour s'attacher à Dieu seul. Je vois avec bonheur venir ce jour qui est l'avant coureur du sacerdoce. Prie pour moi, ma chère Marie, car le but vers lequel je marche n'est pas un but ordinaire, et par le temps qui court ce n'est pas une petite tâche d'entreprendre [de] convertir les âmes. J'espère que le bon Dieu me fera la grâce de n'être pas inutile et je produirai d'autant plus de fruit que j'aurai plus de vertus. C'est pour cela que je te demande de prier pour moi.

Y a-t-il quelque chose de nouveau qui puisse intéresser à la Ferté ?

Aperçois-tu quelquefois le fils Fromont ? Je n'ai pas conservé de relations avec lui. Je crois d'ailleurs qu'il est toujours à Vierzon.

Je ne vois rien à St Sulpice qui puisse t'intéresser. Nous menons toujours notre vie d'étude et de prière. Chaque Dimanche le catéchisme met un peu de variété dans la vie ordinaire.

A Dieu, ma chère Marie. J'attends avec impatience une lettre de toi. Si je suis longtemps à t'écrire, ce n'est pas ma faute, je t'assure ; ne me prive pas pour cela de tes nouvelles.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite. Bien des choses à Ernest.

Ton frère tout dévoué

E. Anizan om

- A Marie Anizan Durouzeau

Saint Sulpice, le 2 Juin 1876

Ma chère Marie

Nous sommes presque à la veille d'entrer en retraite, car dans dix jours je recevrai le sous-diaconat.

Avant hier nous avons passé l'examen d'Ordination, et je suis un peu plus libre jusqu'à Samedi soir. Que te dire ? je ne puis guère te parler que de cet événement qui en est un grand pour moi, et qui en ce moment occupe toutes mes pensées. Tu te demandes peut être si je n'ai pas quelque effroi, quelque hésitation au moment de m'engager pour jamais dans un état de virginité et de prière. Car dès ce jour je serai séparé pour toujours du monde, et je serai dans l'obligation de réciter tous les jours de ma vie les prières de l'Office.

Pour te parler à cœur ouvert, je te dirai que je n'éprouve pas une hésitation, et que, bien loin de redouter ces chaînes, je les reçois avec grande joie. Ne crois pas que ce soit effet d'enthousiasme. Depuis quatre ans j'y pense froidement. Au commencement j'avais plus que des hésitations, mais peu à peu je ne sais comment, ou plutôt par la grâce de Dieu, je me suis senti de plus en plus attiré vers Dieu. Depuis longtemps déjà, je ne veux plus que lui ; je ne désire que travailler ici-bas à sa gloire, au salut de ses âmes et pour cela souffrir tout ce qui lui plaira.

Il me faudra du courage, sans doute, aussi, ma chère Marie, je compte sur tes prières. Oui, prie beaucoup pour moi, car je ne vaudrais pas cher, je t'assure, et c'est cela qui me fait peur quelquefois. Au jour de l'ordination, quand nous serons étendus devant l'autel, et qu'on invoquera sur nous tous les saints du ciel, je te promets de prier beaucoup pour toi, afin que Dieu soit avec toi tous les jours de ta vie dans toutes les peines que tu as ou que tu auras à supporter. Je ne t'oublierai pas non plus dans mes premiers bréviaires.

Demande à Dieu pour moi qu'il me détache de plus en plus de moi-même et de cette terre misérable qui passe : qu'il fasse de moi un prêtre saint prêt à tout pour sa gloire.

L'Ordination aura lieu Samedi 10 Juin, le matin. Elle commencera vers 7h.3/4. Je serai ordonné vers 8h.1/2 ou 9h.

Adieu, ma chère Marie. Tu peux m'écrire, ta lettre me parviendra même pendant la retraite qui commence demain soir. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

Ton frère dévoué.

Bien des choses à Ernest.

E. Anizan

P.S. Je suis bien désolé que tu ne puisses pas venir assister à cette ordination. C'eût été une consolation pour moi. Léonide ne pourra pas venir non plus.

Que la volonté de Dieu se fasse !

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris, Novembre 1876]

Ma chère Marie

Il y a bien longtemps que je veux t'écrire.

Une foule d'occupations ont pu seules me faire tant tarder. Nous n'avons guère de temps à nous, mais juge de ce que ce doit être quand il faut y loger deux heures de bréviaire par jour, de temps en temps une instruction ou une homélie à faire pour le catéchisme, une certaine d'analyses à corriger. De plus au commencement de l'année tous les écrits matériels d'un catéchisme qui sont considérables dans les catéchismes de St Sulpice. Je suis obligé souvent au commencement de l'année de prendre sur mes récréations parce que mes études ne suffisent pas.

Et puis, il m'a fallu prêcher mon Sermon car il faut que tu saches que chacun est tenu d'en prêcher un chaque année au Sémi-

naire. Remarque que tout cela est en sus de nos études Théologiques qui marchent leur train. Tu peux juger par là s'il est facile d'écrire.

Je ne suis pas fâché d'être aussi occupé, car j'aime beaucoup le travail, je n'en suis ennuyé que parce que je ne puis vous écrire à tous comme je voudrais.

Ma santé est bonne en ce moment. J'ai eu en Octobre un rhume qui m'avait fatigué. Il est heureusement passé et je vais bien maintenant. J'espère que vous allez tous bien vous aussi. Jusqu'ici l'hiver n'est pas très rigoureux.

Je pense souvent à toi, ma chère Marie, malgré toutes mes occupations, surtout quand je dis mon bréviaire. Je le dis souvent à ton intention. Je pense aussi souvent à ma chère petite Marguerite, en particulier le Dimanche quand nous faisons le catéchisme. Les jeunes filles de notre catéchisme sont plus âgées qu'elle car elles ont fait leur première communion, il y en a pourtant quelques unes qui sont plus petites que Marguerite, je crois, et qui lui ressemblent. C'est un ministère bien intéressant je t'assure. Ces chères enfants sont si pieuses, si bonnes, si attachées à leur catéchisme. Tu ne peux te figurer comme elles nous donnent de beaux exemples de vertu. Chaque Dimanche nous avons une séance de deux heures pendant laquelle personne ne s'ennuie je t'assure. Chaque mois il y a une messe de communion pour tous les enfants. Rien n'est plus touchant, on y chante des cantiques, l'un de nous fait une méditation. Avant et après la Communion on parle quelques instants. De temps en temps il y a des fêtes. Alors c'est une joie un entrain indescriptible. C'est à qui apportera des fleurs pour orner la chapelle. Et remarque que notre chapelle est souterraine, en sorte qu'il faut toujours de la lumière. Mais pardonne moi de te parler de toutes ces choses que tu ne connais pas. Nous autres séminaristes nous sommes aussi attachés à ces catéchismes que les enfants qui y prennent part. Car c'est là que nous donnons notre premier feu, c'est là que sont les prémices de notre ministère.

Dans un mois, ma chère Marie, je serai ordonné Diacre. C'est là encore un pas bien grave, car nous y recevons quelque chose du Sacrement de l'Ordre. Prie bien pour que je le reçoive dignement. Car vois-tu, plus je vais, plus je sens que pour être Prêtre il faut être Saint ou ne pas s'en mêler.

Je regrette souvent ton éloignement, je serais si heureux de te voir. Au moins prions bien l'un pour l'autre. Pour moi je prie bien pour vous tous et surtout pour toi. Fais quelquefois prier ma petite Marguerite pour son oncle. Il me semble que les prières des enfants doivent être agréables à Dieu.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

Bien des choses à Ernest

E. Anizan s.d.

- A Marie Anizan Durouzeau

St Sulpice, le 27 Janvier 1877

Ma chère Marie

Tu attends sans doute de mes nouvelles depuis quelque temps. Mais je suis toujours aussi occupé, je l'ai même été plus au commencement du mois. J'ai reçu de vos nouvelles à tous par Maman qui m'apprenait l'heureuse surprise que tu leur a faite. Je ne puis te dire combien j'ai été heureux de cette nouvelle qui a dû vous faire tant de plaisirs à l'une et à l'autre. Espérons que c'est l'aurore d'une joie plus complète et plus pleine.

Ma santé est toujours bonne. Nous travaillons toujours beaucoup. L'examen approche et il faut le préparer. Je suis Diacre comme tu sais. C'est avec grande joie que j'ai reçu cette grande dignité ; maintenant je n'ai plus devant moi que le Sacerdoce. Avant que cette année finisse je serai prêtre ! cette pensée me confond et me fait trembler. Y songes-tu ? moi, Prêtre ! Et pourtant c'est vrai. Ceux qui regardent cela de loin ne sont guère frappés que des pouvoirs qu'on y reçoit. Mais quand on est soi-même choisi de Dieu, quand on sent les grâces pleuvoir sur soi depuis des années et qu'on est sur le point de s'en voir inondé pour les répandre dans les autres, oh ! qu'on se sent petit, faible pour soutenir dignement un si grand ministère. Pour faire un prêtre vulgaire qui mène tranquillement son chemin, on peut encore facilement s'en tirer, mais vois-tu, j'ai cette persuasion que pour remplir vraiment son ministère et pour sauver les âmes que Dieu confie, il faut être un Saint. Surtout en ce moment où la foi baisse partout. C'est ainsi que j'entends ma vocation et c'est cela qui m'effraye un peu : malheureusement je ne suis pas un Saint, et pourtant il faudrait que je le devienne. Prie pour moi, ma chère Marie. Ne demande qu'une chose pour moi, que je devienne un Prêtre Saint. Tout le reste n'est rien.

Je demande à Dieu qu'il permette que tu assistes à mon Ordination et à ma première Messe, j'espère qu'il me l'accordera.

Maman me dit que vous allez tous bien, j'en suis très heureux.
Léonide va bien aussi ainsi que ses petits enfants.

Il paraît que vous avez encore un nouveau vicaire.

Adieu, ma chère Marie. Je voudrais t'écrire plus longuement
mais cela m'est impossible. Je suis même obligé de t'écrire ces
quelques mots à la hâte.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que ma petite Marguerite.
Bien des choses à Ernest.

Ton frère bien affectionné

E. Anizan d.

- A Marie Anizan Durouzeau

Olivet, le 22 Juin 1878

Ma chère Marie

Voilà bien longtemps sans doute que tu attends de mes nouvelles, mais je ne sais quand je puis t'écrire et c'est la raison qui m'a fait toujours remettre.

Comment vas-tu, ma chère Marie ? Es-tu contente de votre nouveau séjour. Je ne connais pas du tout cette contrée, mais j'ai entendu dire que c'était très joli. Ton mari va-t-il bien aussi ? Et Marguerite, est-elle contente de la pension, et à la pension est-on content d'elle ? Cette séparation a dû t'être bien pénible, mais c'était nécessaire, elle était en âge de commencer sérieusement l'étude. Tu as été à Paris dernièrement. Moi aussi, comme tu le sais sans doute. Que j'ai regretté de ne m'y être pas trouvé avec toi ! Mais il m'était impossible de venir plus tard. Nous sommes tous bien heureux de voir Jules à Paris ; pourvu que ce séjour ne lui fasse aucun mal à l'âme, c'est toujours un peu dangereux pour un jeune homme.

Que te dire de moi ? Ma santé est bonne, meilleure qu'en arrivant. J'ai pourtant été bien chargé d'ouvrage, mais la vie active répond à un de mes besoins. Le ministère est donc très actif et pas désagréable. Les courses de malades sont longues, il est vrai, et les prédications fréquentes. Bientôt nous pourrions nous reposer un peu des prédications. La première Communion a lieu le 30 Juin. Et pour la retraite des 80 enfants qui se préparent, il me faut préparer trois sermons sans parler d'une conférence pour mercredi et d'une exhortation comme Consécration au Sacré Cœur, à la Sainte Vierge et à St Joseph pour le jour de la 1^{ère} Communion après Vêpres. Tu vois que j'ai de l'ouvrage sur le métier en ce moment. Après la première Communion nous n'aurons plus que les prônes pendant quelque temps.

Je vais de temps [en temps] à Artenay, je tâche que ce soit tous les quinze jours à peu près. Artenay est toujours aussi triste. Je

t'avoue que je ne serais pas fâché d'en voir nos parents sortis car c'est un triste pays.

Es-tu allée à l'Exposition ? Je n'y suis pas allé pour ma part, outre que je n'en ai pas eu le temps cela ne me fait aucune envie.

Je ne sais pas quand je retournerai à Paris, ce ne sera pas tout de suite en tous cas.

Adieu, ma chère Marie. Je te quitte pour écrire à Papa au sujet de sa fête. Pardonne moi cette lettre écrite à la hâte le temps me manque pour aller lentement.

Je t'embrasse de tout cœur, ma chère Marie. Embrasse pour moi Marguerite quand tu la verras. Bien des choses à Ernest.

Ton frère bien affectionné

E. Anizan Pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Olivet, 31 Décembre 1878

Ma chère Marie

Il n'y a pas moyen de te souhaiter bonne année de vive voix, il faut donc le faire par écrit. Mais ces souhaits n'en sont pas moins sincères et ardents.

Bonne année ! bonne santé ! et le paradis à la fin de tes jours ! c'est la formule vulgaire, mais qui dit bien ce que je te souhaite.

Que nous réserve cette année ? Dieu le sait ; mais en somme elle ne réserve que ce que Dieu veut, et à tout ce qu'il nous enverra, répondront les grâces nécessaires ici-bas, et la récompense au ciel si nous acceptons bien tout.

Offre, je te prie, à ton mari mes meilleurs souhaits à tous les points de vue.

Comment te portes tu, chère Marie ? Ma santé à moi est toujours bonne malgré les occupations et les fatigues qui ne sont pas minces ici. Mais que veux tu ? on est sur la terre pour travailler et souffrir, au ciel on se reposera.

Comment va Marguerite ? Je ne te charge pas de mes souhaits pour elle car j'attends une lettre d'elle et je lui répondrai de suite.

Monsieur Fleury a donné sa démission de la Ferté Saint Aubin. C'est Monsieur Loiseau curé de Saint Jean de Braye et ancien curé de Sougy qui le remplace. Monsieur Masson est nommé, paraît-il, vicaire de Montargis.

Ici, rien de nouveau. Nous luttons tant que nous pouvons contre le mal, et grâce à Dieu, je crois que le bien augmente quoique lentement.

Adieu, ma chère Marie, je suis toujours pressé ! mais je tâcherai bien de ne pas rester si longtemps sans t'écrire.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ton frère bien affectionné

Em. Anizan pr.

1879

- A Marie Anizan Durouzeau

Olivet, le 1^{er} Mars 1879

Ma chère Marie

Depuis longtemps déjà je désire t'écrire, l'occupation m'en a empêché. Comment te portes - tu ? Comment vont Ernest et Marguerite ? Etes vous toujours contents et votre nouveau logement vous convient il ? Car je crois que vous deviez changer.

Ma santé à moi est toujours très bonne grâce à Dieu.

Je ne sais si vous avez été aussi malheureux que nous tout cet hiver mais ici le temps n'a guère cessé d'être affreux. Neige en quantité, comme on [n']en a jamais vu. Verglas épouvantable pendant six ou sept jours. Tout en était couvert. Presque tous les arbres en étaient tellement chargés qu'ils en ont été brisés. Et puis de l'eau tant et plus sans parler du froid assez rigoureux certains jours. En ce moment, nous sommes toujours dans l'humidité. Il a fallu marcher par tous les temps, et je ne m'en suis pas mal trouvé.

Voilà le Carême qui commence, et pour nous c'est un temps de plus grande occupation, car les prédications sont très fréquentes ici pendant tout ce temps. Prie un peu, ma chère Marie, pour que je fasse du bien car tant qu'à prêcher pour ne produire pas d'effet, il vaudrait mieux se tenir tranquille.

Rien de nouveau ici. Tout va son train habituel.

Une lettre d'Artenay me disait que tu espérais venir avec Marguerite dans les temps de Pâques. J'en serais bien heureux, car ce serait une occasion de te voir. Ces occasions sont assez rares pour qu'on les apprécie davantage. Tâche donc de venir si tu peux.

J'ai écrit à Marguerite il y a quelque temps. J'étais bien en retard mais le mois de Janvier a été si occupé que j'ai encore à répondre à deux lettres de cette époque.

Nous avons à notre service une femme dont le mari était instituteur et qui m'a demandé avec grand empressement, l'autre jour, des nouvelles de M. Durouzeau qu'elle avait connu autrefois à Vitry. Elle s'appelle Jantheau.

Adieu, ma chère Marie. Je te quitte, car le sommeil me gagne. Il est dix heures du soir passées. Quand on ne trouve pas le temps le jour il faut bien en prendre le soir.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

Mille choses aimables à Ernest.

Ton frère bien affectionné

Em. Anizan pr.

M. Fleury de la Ferté a donné sa démission. Il est, je crois, remplacé par un M. Loiseau autrefois à Sougy.

- A Marguerite Durouzeau

Olivet, le 3 Décembre 1879

Ma chère petite Marguerite

Tu attends déjà depuis bien longtemps ma réponse. Mais rien n'arrivait, et tu pensais déjà que ton oncle t'avait oubliée. Non, ma chère Marguerite, je ne t'oublie pas, je t'aime même beaucoup et j'ai voulu bien souvent te répondre.

Mais pourquoi ne m'as tu pas donné ton adresse ? j'étais toujours retenu par là. Heureusement ta grand mère me l'a donnée avant hier et encore pas entière, mais j'espère que ma lettre te parviendra quand même. Tu vas bien, mignonne, tu te plais bien où tu es, tant mieux, c'est déjà beaucoup. Mais je voudrais bien savoir si tu travailles autant que tu peux, si tu es bien pieuse, en un mot si tu tâche de plaire au bon Dieu et aussi, de faire plaisir à tes parents et à tes maîtresses.

Travaille bien, Marguerite, quand même cela te coûterait. Si cela te semble trop pénible, prie le bon Dieu de venir t'aider. Si tu savais comme Il t'aime et comme il désire te secourir et te rendre heureuse, tu trouverais toujours que tu ne l'aimes pas assez, et tu tâcherais de l'aimer toujours davantage.

Tu ne m'as pas donné de nouvelles de ta mère. Quand tu la verras, dis lui que je vais lui écrire bientôt.

J'ai été sur le point de vous voir toutes deux il y a 2 mois. Comme j'ai regretté de vous avoir manquées !

Est on content de toi au catéchisme ? Je le fais ici à des enfants de ton âge dont quelques unes le savent tout entier et répondent à tout ce qu'on leur demande. Dans ta prochaine lettre tu m'en parleras, tu me diras si tu prépares ta 1^{ère} Communion. Je vais bien prier pour toi. Sois bien obéissante aussi pour tes maîtresses. Si tu fais seulement tout ce qu'elles te commandent tout sera bien.

Allons, adieu, ma petite Marguerite.

Prie quelquefois un peu pour moi.

Ecris moi de temps en temps, cela me fera bien plaisir ; mais surtout sois bien pieuse et bien laborieuse.

Je t'embrasse de tout mon cœur comme je t'aime.

Ton oncle bien affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Olivet, le 31 Décembre 1879

Ma chère Marie

Que de temps depuis que nous n'avons correspondu ! Depuis longtemps je dois toujours t'écrire, mais toujours aussi les occupations

se poussent l'une l'autre, et à force de remettre on finit par n'arriver jamais.

Je te souhaite une bonne année et toutes les satisfactions que tu peux désirer. Je te souhaite bien des consolations de la part de Marguerite, je te souhaite une année sainte et l'accroissement de ta couronne du ciel. Je souhaite aussi de te voir plus souvent pendant l'année qui commence que pendant celle qui finit, et aussi que nos lettres, de part et d'autre, soient plus fréquentes. Et ce souhait est très sincère, je tâcherai de te le prouver.

Comment allez vous tous trois ? Bien, j'espère. Ma santé à moi aussi est très bonne. J'ai un peu peiné par ces temps de neige et de froid excessif, car il fallait sortir quand même et souvent faire de longues courses. Grâce à Dieu ma santé n'en a pas été ébranlée je n'ai pas eu le moindre rhume.

Nous avons toujours beaucoup à faire ici, d'autant plus que nous ne sommes plus que deux vicaires depuis bientôt six mois. Je suis premier vicaire et chargé à ce titre de bien des choses. Les écritures de l'église et de la fabrique, un grand nombre de malades, de prédication etc, etc... Je suis en un mot toujours pressé.

Nous avons d'ailleurs ici bien des consolations. Un grand nombre d'hommes remplissent leurs devoirs et nous sommes plutôt en progrès qu'en décroissance. Par le temps qui court c'est beaucoup.

Vous ne devez pas avoir autant de bon au point de vue religieux dans vos pays, et malheureusement on peut en dire autant de la plupart des contrées. Le vent qui souffle ne pousse pas les âmes du côté du ciel. Enfin Dieu voit tout, et peut tout, quand il sera las de voir le mal lever la tête, il la relèvera à son tour et se montrera à tous.

Rien de bien nouveau à Orléans. Tu sais sans doute que l'oncle Larousse est mort. Ma tante Rousseau a failli en faire autant. Elle a été administrée le jour de Noël. Elle va mieux en ce moment.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de tout cœur comme je t'aime. Embrasse bien pour moi ma petite Marguerite. Au moment où

j'écris cette lettre je reçois la sienne. Remercie la et dis lui que je lui répondrai bientôt.

Bien des choses à Ernest. Ton frère bien affectionné

Em. Anizan pr.

- A Georges Viennot

Olivet, le 5 Février 1880

Cher Ami

Moi aussi j'ai beaucoup regretté de ne pas vous avoir retrouvé à Issy. Vous savez comment M. Biell m'a enlevé. Je suis resté avec lui un grande heure, je crois. En le quittant, je vous ai cherché et ne vous trouvant pas dans le parc, je m'en suis allé à la Solitude voir le cher M. Billecocq. Je suis resté quelque temps avec lui. En le quittant je vous ai encore un peu cherché sans espoir. Puis il m'a fallu partir sans vous revoir, car je suis rentré au Séminaire après neuf heures et je suis reparti le lendemain à huit heures.

Vous êtes nommé à Ivry. Je vous en félicite quoique vous deviez avoir à y souffrir. D'ailleurs croyez le, partout vous auriez eu à souffrir d'une manière ou de l'autre. La croix qui vous attend est celle que Dieu vous a préparée ; embrassez la cher ami, sans elle comment pourriez vous sauver des âmes ? comment pourriez vous plaire au divin Crucifié ? Qu'importe le lieu ? du moment que vous avez des âmes à sanctifier, Jésus Christ à offrir sur l'autel, et le Ciel au bout de vos peines !

Donc, courage, cher ami, vous avez tout en main pour faire du bien puisque vous êtes où Dieu veut. Nous voici à la veille du Carême, c'est-à-dire, du travail et de la moisson peut-être. Priez un peu pour moi et pour les âmes que je vais tenter de sanctifier et de ramener à Dieu. Bien entendu ce sera réciproque, je vous le promet.

Pardonnez moi si je suis court aujourd'hui, les malades abondent.

J'espère d'ailleurs recevoir aussi plus de détails sur votre nouvelle position quand vous en aurez le temps.

Adieu, cher ami.

Courage et confiance toujours !

Je vous embrasse bien affectueusement. Tout à vous en N.S.

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Olivet, Mercredi [2 Août 1882]

3h. et 1/2 du soir

Ma chère Marie

La journée d'hier et la nuit ont été bonnes. Ce matin Maman a fait la communion avec grand bonheur. Vers 9h. et ½ il lui a pris encore une forte quinte de toux dont elle était toute fatiguée quand je suis arrivé.

Cependant elle n'était pas trop mal. Dans sa quinte de toux, elle a beaucoup craché, et il est venu un peu de sang. Mais je crois que c'était la force de la toux qui l'a occasionné.

Je trouve que cela va bien lentement. Aussi j'ai pensé à faire venir un autre médecin en consultation pour voir si l'autre la soigne assez rondement. Ma tante Larousse qui est très aimable dans la circonstance comme toutes les autres tantes a prié M. Pilate de venir avec M. Deshayé. Je te dirai demain ce qu'ils penseront.

Jules ne m'a pas écrit depuis hier, je ne puis donc rien te dire encore sur le voyage. Attend sans t'inquiéter. D'ailleurs cela dépendra de la marche de l'indisposition.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite. Mille amitiés à Ernest.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

Je reçois une lettre de Jules qui pourra retarder au commencement de Septembre si on veut. Attendons encore pour nous décider.

- A Marie Anizan Durouzeau

*Olivet, Jeudi [3 Août 1882]
4h. du soir*

Ma chère Marie

Tu es sans doute inquiète depuis ce matin, et pourtant je crois que tu m'en aurais voulu de ne t'avoir pas avertie de l'indisposition de Maman. Aujourd'hui elle n'est pas plus mal qu'hier, il y aurait peut-être même une lueur de mieux.

Pour qu'elle soit tout à fait bien soignée, j'ai mis une religieuse près d'elle. D'abord elle ne s'en souciait guère maintenant elle est enchantée parce qu'elle est parfaitement soignée. Le petit de Léonide n'est plus chez elle, c'était une préoccupation pour elle.

Ne t'inquiète pas et ne viens pas. On défend à Maman de causer, et si quelqu'un de vous était là, elle voudrait causer malgré tout et elle se préoccuperait trop. Cela lui ferait du mal.

D'ailleurs je t'enverrai des nouvelles chaque jour jusqu'à ce que le mieux soit complet.

Adieu. Je t'embrasse de cœur toi et les tiens.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

*Olivet, Vendredi [4 Août 1882]
6h. du soir*

Ma chère Marie

Maman n'était pas mal ce matin. Nous avons causé un peu. J'ai reçu ta lettre ce matin et je répons à tes questions.

Elle n'a pas mangé déjà depuis une huitaine si ce n'est des petits potages. Aujourd'hui elle a mangé outre ses potages au lait et au bouillon un œuf à la coque et elle a dû sucer un bifteak. Elle mange sans grand goût.

La sœur couche chez Maman. Elle se lève deux ou trois fois la nuit selon les besoins. Léonide n'est pas venue. Maman a préféré qu'elle ne vienne pas jusqu'ici. En effet, cela serait une cause de pré-occupation et de fatigue.

Je persiste à t'engager à ne pas venir. Que ferais tu ? Tu ne pourras presque pas causer à Maman. Tu seras obligée de la laisser se reposer. Elle s'inquiétera de ce que tu deviens etc... etc... Et puis tu ne pourras revenir ce sera encore une peine pour elle. Reste chez toi. Je te tiens au courant. S'il survenait du nouveau tu seras toujours avertie.

Adieu ma chère Marie.

Je te répète que ça ne va pas pire il n'y a pas eu de nouveaux crachements avec du sang.

Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Olivet, Samedi [5 Août 1882]

3h. du soir

Ma chère Marie

Rien de nouveau encore depuis hier. Ce matin, Maman n'était pas trop mal. La journée d'hier a été bonne la nuit a été tranquille ; ce matin il y a eu une crise de toux pendant laquelle elle a rejeté des crachats qui ont toujours fort mauvais goût et mauvaise odeur. Mais pas

de sang. Quand je l'ai vue, elle était assez gaie et parlait un peu sans trop de fatigue. Elle persiste elle aussi à souhaiter que vous veniez un peu plus tard, par exemple dans les premiers jours de Septembre, dans l'espérance qu'elle sera mieux pour vous recevoir. Jules qui vient de m'écrire ne me fixe pas encore à ce sujet. Je vais lui redemander afin que vous vous trouviez ensemble.

Adieu, ma chère Marie. Ne te tourmente pas. Si ce n'était l'ennui d'être toujours au lit, Maman ne se plaint nullement et ne souffre guère.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

Si tu ne reçois pas de lettre lundi matin ne t'inquiètes pas ce serait à cause de Dimanche. Ce sera signe qu'il n'y aura pas de nouveau, car quoique je ne puisse pas aller à Orléans, j'aurai des nouvelles par la laitière.

- A Marie Anizan Durouzeau

*Orléans, Lundi [7 Août 1882]
11h. du matin*

Ma chère Marie

J'ai reçu ta lettre hier. Je n'ai pu aller à Orléans à cause du Dimanche, c'est pour cela que tu n'as pas reçu de nouvelles ce matin.

La situation n'a pas changé depuis Samedi. Maman tousse encore beaucoup, mais le médecin dit qu'il vaut mieux qu'elle tousse, afin de se débarrasser de ses crachats.

Elle a assez bien reposé ces deux dernières nuits.

Le médecin qui la soigne est M. Deshayé ; c'est un homme de 35 à 40 ans. Il semble la très bien soigner. La religieuse est pleine de dévouement. Les soins sont donc très bons.

Adieu ma chère Marie.

Je t'embrasse. Mille choses chez toi.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Olivet, Mardi 8 Août [1882]

6h. du soir

Ma chère Marie

J'arrive d'Orléans. J'ai trouvé Maman pas trop mal. Elle avait été très fatiguée hier après mon départ. Cette nuit encore elle a eu une forte crise de toux qui l'avait abattue. En ce moment, elle n'est pas mal, elle était toute gaie. Le médecin la trouve toujours faible.

Pour ton voyage, Maman ne veut pas que je vous dise de le retarder. Cependant, je te fixerai quand Jules m'aura écrit au même sujet. Je remettrai ta lettre à Maman demain matin.

Je ne t'ai pas écrit Dimanche parce que je n'avais pas pu aller à Orléans. Maman la sœur et moi avons commencé une neuvaine à Notre Dame du Perpétuel Secours. Léonide la fera aussi, je compte aussi sur toi. Maman à l'occasion de cette neuvaine s'est confessée tantôt à M. Souchon, et elle communiera demain matin.

Je te tiendrai au courant, sois tranquille.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite. Mille choses à Ernest.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

Ne t'inquiète pas, je te répète qu'aujourd'hui elle a été assez bien toute la journée. A demain !

- A Marie Anizan Durouzeau

*[Olivet] Mercredi [9 Août 1882]
6h. du soir*

Ma chère Marie

Le mieux continue, si bien que Maman m'a écrit ce matin de ne pas me déranger aujourd'hui et de n'aller la voir que Vendredi.

Il y a donc tout lieu d'espérer que c'est un mieux sérieux. D'ailleurs l'appétit ayant repris elle va recouvrer ses forces.

Adieu ma chère Marie.

Je t'embrasse de cœur ainsi que Marguerite. Bien des choses à ton mari.

Ton frère affectionné

Em. Anizan

- A Marie Anizan Durouzeau

Olivet, Jeudi [10 Août 1882]

5h. du soir

Ma chère Marie

L'état de Maman est toujours le même. Pas de changement depuis hier. Les médecins sont venus hier et l'ont examinée avec beaucoup de soins. En partant ils m'ont dit que ce serait long et qu'ils craignaient que la poitrine ne se prenne ce qui ne m'a guère rassuré. Cependant, ils espèrent la tirer de là.

Ne viens pas malgré tout, ma chère Marie. Maman est parfaitement soignée, il lui faut avant tout du calme et du repos. Ta venue ne servirait à rien et lui ferait du mal. Elle même ne vous attend qu'au moment convenu. D'ici là, je te dirai ce qu'il y a lieu de faire. Ne te déssole pas, ma chère Marie, j'espère que le mieux reviendra. Seulement usée comme elle est, notre Mère sera bien plus longtemps malade qu'elle ne devrait si elle était forte.

Elle ne se déssole nullement, elle était très calme très tranquille aujourd'hui encore.

Je t'écrirai demain.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de cœur.

Bien des choses aux tiens.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

Surtout ne viens pas. S'il y avait du nouveau je t'écrirais.

- A Marie Anizan Durouzeau

*Orléans, Vendredi [11 Août 1882]
10h. du matin*

Ma chère Marie

Maman va un peu mieux. Le médecin trouve sa bronchite mieux et sa faiblesse moins grande. Rassure toi donc. Elle a passé une assez bonne nuit. Elle même se sent mieux.

Je n'ai pas le temps de t'en mettre plus long.

Je t'embrasse de cœur. Bien des choses à Ernest et à Marguerite.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

*Olivet, Lundi [14 Août 1882]
10h. du matin*

Ma chère Marie

Je suis heureux de pouvoir te donner aujourd'hui des nouvelles un peu meilleures. Maman est mieux en ce moment. Je l'ai vue ce matin, elle parle mieux ; il ne lui a pas pris de nouvelles crises depuis trois jours. Elle tousse encore beaucoup, mais ses crachats sont bien meilleurs. Elle n'a guère d'appétit encore, mais hier elle a mangé un peu de purée de pomme de terre et sucé un bifteak. Elle a dormi les dernières nuits. En somme je crois que le mieux est sérieux et que les médecins se sont trompés.

Il ne faut pas encore crier victoire mais enfin on peut avoir bon espoir.

Demain 15 Août je ne pourrai pas aller à Orléans. Je t'écrirai maintenant Mercredi à moins qu'il ne survienne quelque chose de nouveau.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite. Bien des choses à Ernest.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Olivet], 16 Août [1882]

5h. du soir

Ma chère Marie

Maman n'est pas mal cependant la journée a été un peu moins bonne. Elle a eu une quinte de toux le matin. Aujourd'hui elle est tranquille et assez bien. Je ne m'étonne pas beaucoup de ce qu'un jour soit bon un autre moins bon. Dans toute maladie c'est la même chose. En somme elle continue à être un peu mieux.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

P.S. Décidément Jules ne viendra que vers le 7 ou 8 Septembre. Si tu peux retarder un peu aussi ce sera mieux.

- A Marie Anizan Durouzeau

Olivet, Lundi 21 [Août 1882]

Ma chère Marie

Maman est mieux depuis trois jours. Elle reprend un peu appétit et crache moins. Elle est encore faible, mais avec l'appétit, espérons que les forces reviendront. Ses nuits sont très bonnes. Rassure toi donc.

Elle sera longtemps à se refaire, je crains. Cependant elle commence à se lever. Aujourd'hui elle est restée une heure levée sans trop de fatigue. Le temps me manque pour t'en dire plus long.

Adieu. Je t'embrasse

Em. Anizan

- A Marie Anizan Durouzeau

Olivet, le 30 Août 1882

Ma chère Marie

J'ai reçu ta lettre, je l'ai communiquée à Maman et nous sommes convenus que tu viendras le 19. D'ici là Maman ira mieux encore. Je vais écrire à Léonide et à Jules de venir à la même époque s'ils peuvent. Toi, tu coucherais chez Maman Léonide et Jules chez M^{me} Panard.

C'est donc une affaire convenue.

La Religieuse est encore avec Maman. Je tiens à ce qu'elle la garde jusqu'à ce qu'elle ait pu reprendre ses habitudes. Maman qui jusqu'ici ne se levait qu'une fois le jour et 2 heures à peine commence à se lever un peu le matin et un peu le soir.

Joseph va bien, je l'ai toujours ici.

Adieu ma chère Marie. Embrasse bien pour moi ma chère Marguerite que je me réjouis beaucoup de voir. Mais recommande lui à l'avance d'être bien gentille quand elle viendra, car tu sais comme sa grand Mère a de la peine quand elle ne fait pas ce qu'on lui dit.

Je t'embrasse de cœur. Bien des choses à ton mari.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Issy, Septembre ? 1882]

Ma chère Marie

Tu as peut-être écrit à Olivet. N'attends pas de réponses à tes lettres en ce moment, car je fais ma retraite à Issy. J'ai laissé Maman allant de mieux en mieux. La sœur devait rester jusqu'à demain Jeudi. Je t'écirai à mon retour.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marguerite Durouzeau

Olivet, le 27 Novembre 1882

Ma chère Marguerite

C'est avec une véritable joie que j'ai appris tes bonnes notes et la satisfaction de tes maîtresses. Tu as eu le cordon de sagesse, ta grand'Mère m'a dit encore ces jours-ci qu'on était content de toi. Tu juges si nous en sommes heureux, car j'espère que tu persévères et qu'on nous le dira dans les prochaines nouvelles.

Continue, chère petite, c'est ton bien c'est notre joie à tous et surtout tu fais plaisir à Dieu qui t'en récompensera en l'autre vie et dès celle-ci. Surtout soit bien pieuse c'est là le plus important encore, quoique le reste le soit aussi.

Ta grand'Mère continue à mieux aller. Pendant quelque temps à la suite de sa maladie elle a eu des étouffements qui la faisaient beaucoup souffrir. Mais maintenant elle ne les ressent plus guère. Les petits de ta tante sont aussi guéris. Ce n'a pas été sans peine, car le petit dernier a eu maladie sur maladie. Dieu merci il est beaucoup mieux.

Et toi, ma chère Marguerite, comment vas-tu ? Il paraît que tu as été aussi souffrante.

Le petit Joseph est demi-pensionnaire à Orléans chez les Frères de St Euverte. Il part le matin à 8h. et ne rentre que le soir vers 6h. et ½. Il se porte très bien.

Adieu, ma chère petite. Sois studieuse soumise et surtout bien pieuse, Dieu te bénira et tu nous réjouiras tous.

Je t'embrasse de cœur.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marguerite Durouzeau

Olivet, le 28 Mai 1883

Ma chère Marguerite

Ta bonne lettre du 16 m'a fait le plus grand plaisir. J'ai appris surtout avec une vraie joie que tu avais eu toutes tes croix depuis ton voyage à Orléans. Il faut aller encore plus loin, ma chère petite, et mériter le Gd Cordon. Tu sais quelle joie ce serait pour nous tous. Profite donc bien de tes années d'étude ; tu fais tes provisions en ce moment, plus tard, tu seras bien heureuse d'avoir fait des provisions dans ton enfance. Je suis heureux que l'album de musique te soit agréable .

J'ai l'intention de t'envoyer une charmante Romance de W. Moreau intitulée « L'Encens du Ciel ». Aussitôt que je pourrai me la procurer, je te l'adresserai. Ta grand Mère qui a reçu une lettre de ta Mère m'apprend qu'elle est mieux et qu'elle doit aller à Paris avec toi comme vous l'aviez projeté.

Ta tante est venue en effet à Orléans pour le baptême de sa petite Marie. J'ai fait le baptême et les parrain et marraine étaient Joseph et Cécile tous deux fort respectables d'ailleurs. Joseph va probablement retourner à Paris parce qu'il fatigue un peu ta Grand'Mère et aussi parce qu'il a été un peu fatigué lui même.

Vous avez eu une Retraite. C'était sans doute à l'occasion de la Première Communion. J'espère que tu auras bien profité de cette grande grâce, ma chère Marguerite.

Ne néglige pas tous les bienfaits dont Dieu te comble dans la Maison si chrétienne où tu fais ton éducation. Deviens fervente chrétienne, ce sera là encore le plus grand bénéfice de cette éducation. Tout est là, d'ailleurs tu le sais.

Adieu, ma bonne petite Marguerite. Quand tu verras ta Mère, ce qui ne tardera guère assurément, embrasse la bien pour moi. Je tâcherai de lui écrire bientôt.

Je t'embrasse de cœur.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marguerite Durouzeau

Olivet, le 13 Décembre 1883

Ma chère Marguerite

Dans ta dernière lettre, tu m'annonçais de très bonnes nouvelles de ton travail et de ta conduite. Je suis tellement occupé que je ne t'ai pas encore témoigné ma joie. Mais crois bien que j'ai été on ne peut plus heureux. J'espère que depuis, cela aura continué et qu'au premier de l'an, tu vas nous arriver avec une bonne provision d'excellentes notes et de témoignages de satisfaction de tes bonnes maîtresses.

Depuis que tu nous a quittés aux vacances, je me suis remis de mon indisposition et je me porte bien.

Ta grand'Mère s'est aussi très bien portée jusqu'ici. Tu sais sans doute que le petit Emile de ta tante a encore été très malade. Je me trouvais à Paris à faire ma retraite à ce moment là. Il était très fatigué . Mais il a bien repris, paraît-il. Ta petite cousine Marie vient très bien. Je ne sais si tu la verras au premier de l'an.

Continue à bien travailler, ma petite Marguerite, sois bien soumise choisis des amies pieuses et édifiantes, deviens bien pieuse toi-même et n'oublie pas que c'est là la chose la plus importante de la vie.

Au premier de l'an, nous ferons ton examen de conscience de ces trois mois. Tâche de t'y préparer.

Adieu, ma chère petite et à bientôt grâce à Dieu.
Embrasse bien ta mère pour moi quand tu la verras.
Je t'embrasse toi même de cœur.
Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Orléans, le 6 Janvier 1886

Ma chère Marie

Pensant te voir hier ou aujourd'hui j'avais attendu pour t'offrir me vœux de bonne année. Mais ton voyage se trouvant un peu reculé je t'adresse tous mes souhaits. Que cette année soit donc bonne pour vous tous et pour le corps et pour l'âme. Je te souhaite, ma chère Marie, la santé, toutes les satisfactions que tu peux désirer, et quand il plaira à Dieu le ciel et ses joies éternelles. J'espère que ton retard n'a pas été causé par une indisposition de quelque gravité. Je compte apprendre un jour ou l'autre ton arrivée. Cependant ne t'aventure pas trop tôt ni par un mauvais temps. Il vaut mieux que nous attendions plutôt que de t'exposer à quelqu'inconvénient.

Le temps est bien malsain depuis une quinzaine. Je suis enrhumé moi même depuis quelques jours. Il n'y a rien de bien intéressant à Orléans. Vous avez sans doute su que le curé de la Ferté St Aubin est mort.

J'ai appris aussi l'autre jour par Monsieur Seurrat le maire de la Ferté la mort de Monsieur Berthier le père du notaire.

J'entre aujourd'hui dans ma 33^{ème} année. Comme la vie passe rapidement ! Qu'on fait bien de ne s'y pas attacher et de la bien employer ! C'est là l'une de mes grandes préoccupations.

Plus je vais et plus je souhaite que le reste de ma vie soit utile et fécond. A la grâce de Dieu !

Je ne t'en mets pas plus long, ma chère Marie, puisque nous nous verrons bientôt. Inutile de te dire combien je m'en réjouis.

Adieu ! Je t'embrasse de tout cœur.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Alfred Leclerc

[Orléans, Juin ? 1886]

Mon Révérend Père

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que Monseigneur vient de me rendre ma liberté. Il l'a fait bien à contre cœur, mais enfin c'est une affaire réglée. Inutile de vous dire, mon Révérend Père, combien je me réjouis de me donner tout entier à Dieu et aux déshérités du monde.

Oh oui, j'espère qu'en sacrifiant tout (ce qui en soi est bien peu assurément) je rendrai à Dieu un peu de gloire ; et puis ma vie sera, j'espère aussi, plus féconde pour le bien des âmes abandonnées. Voilà bien longtemps que j'aspire à me dévouer à ces pauvres familles trompées, corrompues, délaissées considérées par la masse (même des gens de bien) comme du gibier d'enfer.

J'espère, mon Révérend Père, ne pas me tromper en allant à vous pour devenir dans la petite mesure de mes forces, l'homme de cette pauvre classe méprisée. Depuis déjà bien des mois surtout il me semble que j'ai le mal du ministère du peuple. Mon état de santé actuel vient un peu de là. Mais à quoi bon vous parler de tout cela ici ? Je me laisse entraîner malgré moi. Cependant, mon Révérend Père, vous me permettez bien de vous le dire : je ne puis me défendre d'une petite appréhension. M. de Préville vous le disait l'autre jour en souriant, je me prends quelquefois à craindre de ne pouvoir pas me donner encore entièrement aux chères familles pauvres et déshéritées. C'est insensé puisque c'est votre unique but, vous me l'affirmiez l'autre jour. Mais je sens le besoin de chercher toujours dans les constitutions, si je serai bien à eux, à eux surtout. Aux hommes aux femmes aux enfants pauvres et surtout dont personne ne s'occupe.

Je suis jaloux de moi pour eux.

Certes, c'est bien peu que je leur apporte et tout l'honneur est pour moi. Mais puisqu'il y en a si peu qui envient cet honneur, je veux être à eux seuls après Dieu et à eux tout entier. Me sanctifier pour Dieu et pour eux, obéir, être pauvre souffrir travailler me faire tout dans ces

deux buts, voilà ma soif. Je ne sais si c'est un mauvais sentiment dans mon cœur, je ne le pense pas, mais je suis dévoré d'ambition surnaturelle. Croiriez vous, mon Révérend Père, que les larmes me viennent aux yeux en pensant à Saint Paul à St François Xavier à St François d'Assise à Sainte Thérèse et au père Claver ? Je ne désire rien moins que faire pour les délaissés actuels ce qu'ils ont fait de leur temps pour les âmes. Tout cela est folie assurément, et je rougis presque de parler ainsi, mais Dieu sait que si je désire faire tant de bien je désire encore plus Lui plaire et rester inconnu.

Pardonnez moi, mon Révérend Père, de vous avoir un peu ouvert mon cœur. Maintenant que je suis des vôtres, je crois pouvoir le faire.

Je suis retenu ici jusqu'au milieu de Juillet par la Première Communion de l'Orphelinat du Bon Pasteur dont je suis confesseur. Mais je pense aller à Paris d'ici là et vous voir. Si vous vouliez bien dans votre réponse mettre un mot consolant pour ma pauvre mère j'en serai très heureux.

Daignez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon bien filial dévouement.

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Août 1886]

Ma chère Marie

Je suis en retard pour répondre à la lettre de Marguerite et au mot que tu as ajouté. Mais les incertitudes, les changements qui se sont produits au sujet de mon départ en ont été cause.

Maintenant tout est réglé. Je reste jusqu'au 15 Août je partirai aussitôt après. Je regrette vivement que mon départ n'ait pas pu se remettre après votre séjour à Orléans, mais il faut que je commence le

17 une retraite qui ne se fait qu'une fois l'an. Je ne puis laisser passer cette occasion. Ce n'est pas sans regret non plus, ma chère Marie, que je quitte Orléans où j'avais l'occasion de vous voir tout à l'aise au moins deux fois l'an. Mais je réponds seul de ma vocation, et si Dieu m'appelle à un travail plus actif et à une vie plus parfaite je n'ai pas le droit de m'y soustraire. Il serait insensé de céder à des considérations personnelles de bien être, de douceurs et même de cœur. Je vais chez les frères de St Vincent de Paul parce que je m'y sens appelé ! Depuis onze ans, peut être aurais-je dû partir plus tôt. Enfin à la grâce de Dieu !

J'espère bien d'ailleurs vous voir de temps en temps quand vous irez à Paris. Je ne serai pas cloîtré. Peut être même pourrais-je venir passer de temps en temps quelques jours à Orléans quand vous y serez.

Inutile de te dire, ma chère Marie, que je prierai bien pour vous et que j'offrirai souvent mes travaux à votre intention.

Comment va ta santé ? Je suis bien heureux d'apprendre qu'elle se consolide, car depuis quelques années elle est souvent éprouvée. Mais je me console en pensant que c'est une des bienheureuses épines qui t'aideront à gagner le Ciel et à y entrer plus tôt. Il faut des épines et des épreuves pour payer le bonheur éternel ; plus nous paierons de cette monnaie plus nos joies seront grandes là haut. Si nous avons une foi éclairée et robuste nous ne trouverions jamais trop nombreuses et trop rudes nos croix. Nos yeux s'ouvriront un jour : alors nous remercierons Dieu de ce dont nous nous plaignons maintenant.

J'espère que ma chère nièce devient de plus en plus pieuse et sérieuse. J'espère que son esprit et son cœur ne se remplissent plus de ces rêves dorés et romanesques. Pauvre enfant elle a sur le nez de bien fortes lunettes d'illusion. C'est l'âge. Son bon fond l'emportera un jour ou l'autre, s'il ne l'emporte pas encore. Mais il faut qu'elle prie bien le Bon Dieu et la Sainte Vierge car le Ciel est aussi sa grande affaire.

Adieu, ma chère Marie.

Je compte recevoir de temps en temps de vos nouvelles ; et comme Maman n'écrira plus à ma place, je vous écrirai plus souvent.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que ma chère Marguerite.

Bien des choses à ton mari.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

Chez les Frères de St Vincent de Paul
16 Août 1886 - 24 Septembre 1894
Noviciat et Charonne

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, le 16 Octobre 1886

Ma chère Marie

Combien j'ai regretté de ne vous avoir pas vues avant mon départ, mais c'était aussi impossible à moi d'attendre qu'à toi d'avancer ton voyage. J'ai quitté Orléans le 16 Août et la retraite commençait le 17. J'ai fait une bonne et longue retraite comme tu as dû le savoir à Orléans puisque j'y ai écrit quand tu y étais. Je suis maintenant au noviciat, très heureux d'être enfin arrivé au terme de mes désirs quoique peiné d'avoir laissé notre bonne Mère seule. Mais que faire en face de la volonté apparemment bien claire de Dieu, sinon obéir ?

Je ne regrette nullement ma décision que d'ailleurs je n'ai pas prise à la légère. Dieu m'appelait certainement à la vie religieuse et au ministère des déshérités de la terre. J'y suis et j'espère que Dieu voudra bien se servir un peu de moi pour sa gloire et le salut des malheureux. Tu ne peux te figurer la misère morale de cette classe de la société. Une grande partie vivent comme s'ils n'avaient jamais entendu parler de Dieu ni de religion. Pour eux c'est l'inconnu. Heureux encore quand ils ne sont pas saturés des préjugés que leur inculquent les journaux impies. Que nous avons à remercier Dieu d'avoir grandi en pleine lumière lorsque tant d'autres sont dans les ténèbres. Si Marguerite voyait toutes ces misères elle apprécierait plus son bonheur et elle profiterait de plus grand cœur des grâces de Dieu.

J'ai appris avec grande joie, ma chère Marie, que ta santé n'était pas mauvaise ainsi que celle de Marguerite lors de votre voyage : puisse-t-elle se consolider. Ce n'est pas qu'une mauvaise santé ne puisse être fort bonne quand elle est permise et voulue de Dieu. Mais enfin c'est un bien que Dieu permet d'apprécier et qui est précieux quand on en use bien.

Malgré cela, je crois bien que tu dois avoir encore de temps en temps à souffrir d'un côté ou d'un autre dans ta santé, tâche de t'en

servir pour le ciel, il n'y a que cela d'enviable parce qu'il c'est le seul bien qui durera.

J'ai vu Léonide chez elle la semaine dernière elle va assez bien pour sa position. Son séjour à Auwilliers lui a fait beaucoup de bien ainsi qu'à ses enfants. Notre mère va bien. La présence des petits enfants lui sera bonne, je crois, car elle besoin de distractions et d'occupations.

Adieu, ma chère Marie. Quand tu m'écriras ce que tu feras à ton temps dis moi bien si tu es contente de Marguerite pour la piété le caractère et la santé. Bien des choses à ton mari.

Je t'embrasse de tout cœur comme je t'aime ainsi que Marguerite.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

Mon respect si tu le juges bon à la bonne dame de Jeanne d'Arc.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, le 31 Décembre 1886

Ma chère Marie

J'aurais voulu t'écrire un peu plus tôt pour être sûr de te prévenir, mais les occupations qui se succèdent sans cesse ici, m'en ont empêché. Si ma lettre croise la tienne, ne t'inquiète pas, je te récrierai le premier un peu plus tard. Comment va ta santé ? Ta dernière lettre assez triste m'avait inquiété. Je me demandais si tu te trouvais plus souffrante. Parle moi à ce sujet dans ta prochaine lettre. Pour moi je vais beaucoup mieux. Le médecin m'a dit que tout ce que j'éprouvais venait d'un rhumatisme porté sur l'estomac et les intestins. Il m'a soigné à l'homéopathie. Je ne sais si ces remèdes sont cause de l'amélioration

que j'éprouve mais je sens un mieux réel et considérable, Dieu merci ! car je me sentais en aller.

Je suis aussi très heureux de ma position. Dieu, je le crois, me voulait ici. Mon grand désir est de me dévouer entièrement aux déshérités et aux délaissés. Ils ne manquent pas à Paris. La saison t'a sans doute empêchée de venir à Paris depuis Septembre. J'espère qu'au printemps tu auras l'occasion de me venir voir. Pour cela il faudra que tu prennes une voiture car nous habitons loin du centre.

Quels vœux faut-il t'offrir pour cette nouvelle année, ma chère Marie ? Je les fais tous pour toi. Santé meilleure, satisfactions et joie de famille, amélioration continue de notre chère Marguerite qui n'a pas encore gravi les dernières cimes de la perfection, et surtout accomplissement en tout de la sainte et infiniment aimante Volonté de Dieu sur vous tous comme sur nous. Je prie chaque jour pour toi et les tiens à toutes ces intentions. Je souhaite aussi te voir de temps en temps.

Tu as reçu sans doute des nouvelles de notre Mère et de Léonide. Tout s'est bien passé j'ai baptisé sa petite fille lors du passage de Jules. Celui ci va sans doute se rapprocher, Dieu soit loué ! car ce sera une grande douceur pour notre Mère qui souffre tant de sa solitude.

Adieu ma chère Marie.

Je t'embrasse de cœur ainsi que Marguerite. Bonne année et bien des choses à ton mari.

Ton frère bien affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marguerite Durouzeau

Paris, le 28 Janvier 1887

Ma chère Marguerite

Je réponds un peu tardivement à tes souhaits de bonne année mais comme j'avais écrit quelques jours auparavant à ta bonne Mère, j'ai préféré espacer mes deux lettres.

J'apprends avec joie que ta santé est bonne et que tu es gentille pour ta Mère. Continue, ma petite Marguerite, mais ce à quoi je souhaite que tu te mettes résolument cette année c'est à la vie sérieuse et pieuse. Jusqu'ici tu as toujours fait l'enfant, mais à ton âge il est temps de se montrer jeune fille. Travaille à tes études, à ta musique. Occupe toi quand tu en as l'occasion à faire un peu de bien autour de toi. Tâche de garnir le trésor de ton âme de beaucoup d'actes de piété de soumission de charité afin que tu aies les mains pleines quand il plaira à Dieu de te faire quitter cette courte vie qui doit être le vestibule du bonheur que tu cherches.

Ma santé est bonne. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de ta Gd'Mère qui va bien. Je te recommande de prier pour la malheureuse dont je m'occupe et qui, hélas ! en partie court sur la mauvaise route. Si quelquefois tu pouvais recueillir parmi tes connaissances de vieux habits de toutes sortes pour hommes femmes et enfants et que tu puisse me les envoyer en un ballot ou maintenant ou un peu plus tard, tu ferais une bonne œuvre, car il y a ici dans beaucoup de familles ouvrières une misère affreuse venant du manque d'ouvrage. Les vieilles chaussures rendraient aussi grand service.

Adieu, ma chère Marguerite.

Embrasse bien pour moi ta Chère Mère, dis lui que je lui écrirai de temps en temps, le plus souvent possible, et surtout ne lui donne que de la satisfaction.

Je t'embrasse de cœur.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, le 22 Novembre 1887

Ma chère Marie

Comment vous portez vous à la Ferté ? Je reçois de temps en temps, même souvent, de vos nouvelles par notre Mère ; mais je serais bien heureux d'en recevoir directement de toi. Où en est ta santé ? C'est là ton épreuve. Supporte la courageusement, ma chère Marie, Dieu te rendra en bénédictions à toi et aux tiens, ce que tu souffres et que tu lui offres.

Je crois que Dieu veut que tu mérites ainsi le bonheur et le salut de ta fille de ton mari et le tien. Dans une famille, c'est le rôle de la Mère de souffrir pour sauver tout son monde. Notre Mère a eu de grandes épreuves, et certainement nous bénéficions dans notre âme et nous bénéficierons éternellement de la manière chrétienne dont elle les a acceptées. Tu es la victime pour le salut des tiens, ta vie ne peut pas être plus belle ni plus utile. D'ailleurs la vie d'ici bas n'est qu'une préface.

Ma santé à moi est très bonne, bien meilleure qu'il y a un an. Je ne m'en réjouis que par la pensée que je pourrai faire plus de bien. C'est mon unique préoccupation. Je suis fixé dans un quartier qui te déplairait fort mais qui me plaît parce qu'il est rempli de pauvres âmes en détresse. De tous les côtés les ouvriers pullulent. Nous ne rencontrons pas que des visages agréables. Je suis dans le quartier de Charonne entre le cimetière du Père Lachaise et la place du trône, à 6 minutes du faubourg St Antoine.

Je t'entends d'ici . « Comment peux tu te plaire dans un semblable quartier ! au milieu de gens si mauvais ! » Que veux tu , je n'y comprends rien moi-même, c'est par la grâce de Dieu. Je me trouve là comme chez moi. Enfin l'essentiel est que j'y fasse du bien. Tu prieras un peu à cette occasion, j'espère.

Léonide sa famille et Jules vont bien. J'arrive de Meaux où j'ai prêché une retraite à des ouvriers et à des Dames. J'aurais bien voulu avoir Marguerite dans mon auditoire. Il y avait là au milieu des Mères quelques jeunes filles qui m'ont fait penser à elle, une entre autre qui lui ressemblait. Comment va-t-elle cette chère Marguerite ?

Encourage la bien de ma part à ne pas perdre son temps à des frivolités.

Je comprends qu'à son âge, elle ne puisse pas s'occuper absolument que de lectures pieuses. Mais, qu'elle en fasse quelques unes ; qu'elle prie Dieu de lui donner un piété sérieuse. Je prie bien pour elle ainsi que pour toi ma chère Marie, afin que tout aille non pas selon nos goûts mais selon la volonté du bon Maître et selon notre plus grand bien.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite. Bien des choses à ton mari.

Ton frère bien affectionné

Em. Anizan

Monsieur Anizan

rue Planchat 42

Paris

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 31 Décembre 1887

Ma chère Marie

Bonne et sainte année à toi et toute ta famille.

Cette année qui finit a encore été une année d'épreuve pour ta santé. Crois bien qu'elle a été aussi une année de mérites et ne regrette pas des tristesses qui sont passées quant à la peine mais qui ne passeront jamais pour la récompense. Que sera la prochaine ? Ce que Dieu voudra, que sa sainte Volonté soit bénie !

Le froid est venu bien subitement et fort rigoureux. Comment ta santé s'en est-elle trouvée ? et Marguerite ? que devient-elle ? Bonne prévenante patiente soumise et pieuse, j'espère. C'est ce que je souhaite surtout pour elle.

La nomination du nouveau Président peut-elle avoir de l'influence sur la position de ton mari et par cela même sur sa retraite ? Tu connais je crois, la mère.

Léonide va bien ainsi que ses enfants et Jules.

Tu sais sans doute qu'elle quitte le commerce. C'est vers le 20 Janvier qu'ils s'en vont s'installer à leur maison de Vincennes. Je m'en réjouis bien pour elle, car [elle] va au moins être tranquille pour élever ses enfants.

Je n'ai pas le temps de t'écrire aujourd'hui plus longuement.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de cœur ainsi que Marguerite. Bien des chose à ton mari.

Ton frère affectionné

Em. Anizan

1888

- A Marguerite Durouzeau

Paris, 4 Janvier 1888

Ma chère Marguerite

J'ai reçu avec bonheur tes vœux de bonne année, mais j'ai appris avec grande peine la maladie de ta Mère. Cependant le mieux dont tu me parles me rassure. Dis lui qu'elle ne s'inquiète pas de me répondre jusqu'à sa guérison complète. Je te serais bien reconnaissant que tu veuilles bien m'envoyer toi même de ses nouvelles jusqu'à ce qu'elle soit complètement remise.

Tu fais bien, ma chère Marguerite, de travailler sérieusement ton piano.

Fais donc aussi quelques lectures sérieuses qui puissent te meubler l'esprit. Tu es bien en âge d'en comprendre la nécessité.

Surtout deviens de plus en plus pieuse. La piété sert à tout et toujours. C'est l'unique source du bonheur en ce monde et en l'autre.

Quand tu auras le temps de m'écrire et j'espère que ce sera bientôt, dis moi bien où en est ta mère, et donne moi quelques détails sur son indisposition. Embrasse la bien aussi de ma part et dis lui que je prie pour elle et que je fais prier à N. Dame des Victoires et ailleurs. Surtout, ma chère Marguerite, veille bien à ne lui donner aucun sujet de peine et d'inquiétude. Tu sais très bien que tout ce qui te concerne la touche, évite donc de lui faire la moindre peine et fais tout pour la satisfaire. Nous allons tous bien ici. Je te renouvelle encore la recommandation de m'envoyer bientôt des nouvelles.

Adieu, ma chère Marguerite, je t'embrasse de tout cœur ainsi que ta Mère. J'adresse également mes meilleurs souhaits à ton père.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr.

- A Henri Lucas-Championnière

*Boulogne sur Mer,
Dimanche 9 Septembre 1888*

Cher ami frère et Supérieur

Vous me trouvez sans doute bien muet ou bien manchot. De fait, moins on fait moins on veut faire : la cause de mon silence n'est pas [due] aux nombreuses occupations mais plutôt à l'inoccupation. Je sors beaucoup, je ne suis guère ici qu'aux heures de repas, aussi n'ai-je guère le temps d'écrire. D'ailleurs vous avez assez d'autres préoccupations pour le moment. Ma santé est bonne quoique je sente encore mes nerfs et un peu ma tête. Je me repose consciencieusement. Dormir boire manger me promener et me baigner, voilà la vie bête absurde idiote vide que je mène tandis que les âmes se perdent et que tant de malheureux m'attendent peut-être. Je ne prie même pas beaucoup plus que de coutume, et certes le temps ne manque pourtant pas. Oh ! si du moins je revenais un peu affranchi de ces misères du corps qui gênent tant l'action et l'élan ! Le fiat vaut mieux que ces désirs dit-on. Allons ! fiat.

Je ne vous demande pas de nouvelles de Ste Anne, 1° parce que je ne veux pas de réponse, vous devez être fort affairé en ce moment. 2° parce que rien n'a guère pu changer depuis mon départ.

D'après votre recommandation et celle de M. de Préville sans parler du Père Supérieur, je reste encore quelques jours, jusqu'à Jeudi ou Vendredi je pense, à moins d'avis contraire. Monsieur Lasfargues me remplacera avantageusement pendant ce temps.

Je préparerai activement la 1^{ère} communion à mon retour. Je me mettrai de suite aussi à organiser de petites réunions de Ste famille. Je voudrais bien, cher ami, vous voir prendre quelques jours de repos complet après le congrès, car depuis que vous ne quittez pas la Crèche, la fatigue s'est accumulée et malgré vos négations de parti pris vous ne pourrez échapper à ce besoin tôt ou tard, mieux vaut céder tôt que trop tard.

Ma grande distraction et mon repos ici c'est la mer qui me fait rêver (je ne sais pour quelle cause) à la Jérusalem nouvelle de l'Apo-calyptse.

Cependant, il me tarde de retourner à Ste Anne et dans nos quartiers malheureux. Je patiente et me console en me disant que je tâche de me fortifier pour mieux servir Dieu et le peuple.

Mais assez de bavardage. Avez-vous reçu quelques actes relatifs à des mariages ? Je vous serais bien reconnaissant d'expédier à ma Mère rue Vieille Poterie 19 à Orléans un papier d'huissier (chargé d'insanités) relatif à une vente. Ce papier marqué du sceau de l'Etat doit se trouver sur la table du bureau voisin du vôtre au 1^{er} .

Adieu, cher ami et frère, mille choses aux chers frères de la communauté et merci à mon remplaçant. Je prie pour Ste Anne pour le congrès et son préparateur. Tout à vous en N.S.

Em. Anizan pr.

- A Alfred Leclerc

Paris, le 17 Novembre 1888

Mon Révérend Père

Le temps de mon noviciat s'achève puisque le terme en a été fixé vers les premiers jours de Décembre.

Je serai très heureux de me lier de nouveau à Dieu et aux dé-laissés par les vœux qui seront l'expression de ce que j'ai dit depuis longtemps dans le cœur.

J'arrive d'Orléans où j'ai laissé encore seule ma pauvre Mère. Elle aurait été l'unique obstacle pour moi, mais l'exemple qu'elle m'a donné en favorisant une décision qui devait avoir un retentissement si douloureux pour le reste de sa vie me prouve qu'elle est digne de cette épreuve et du mérite qui en est la conséquence.

De mon côté je suis heureux de mon petit sacrifice et si vous voulez bien l'autoriser, je le scellerai le jour de l'Immaculée Conception.

Daignez agréer, mon Révérend Père l'hommage des sentiments respectueux et affectueux de celui qui aime à se dire votre Fils

Em. Anizan

- A Alfred Leclerc

*Paris Vaugirard,
le 7 Décembre 1888*

Mon Révérend Père

Aujourd'hui sept Décembre mil huit cent quatre vingt huit, veille de l'Immaculée Conception et de mes premiers vœux, je viens vous désigner l'emploi que je désire être fait des vingt cinq mille cinq cents francs que je dois toucher incessamment.

1° Pour le capital

Je consacre quinze cents francs à l'ornementation de la chapelle du patronage de Sainte Anne 42 rue Planchat. Je conserve la propriété des vingt quatre mille autres francs.

Après ma mort je désire qu'ils retournent à ma Mère, pour être ensuite après sa mort, partagés à mes frère et sœurs proportionnellement au nombre de leurs enfants survivants.

2° pour le revenu

La moitié sera à la disposition des Supérieurs de la Congrégation, l'autre moitié restera à ma Mère sa vie durant pour rejoindre la 1^{ère} moitié si elle meurt avant moi.

Em. Anizan
pr. de St V. de P.

1889

- A Marguerite Durouzeau

Paris, le 12 Janvier 1889

Ma chère Marguerite

Merci de ta bonne lettre et de tes vœux de bonne année. Je suis toujours tellement surchargé qu'il m'a été impossible de te répondre plus tôt. Et aujourd'hui c'est encore en courant que je t'écris. J'ai vivement regretté de ne pas vous voir à mon voyage à Orléans. J'espère une compensation en Février ou Mars.

Je me réjouis aussi de la perspective de vous voir ici cet été quand vous pourrez venir à Paris. Les moyens de communications avec Paris ne manquent pas d'ailleurs.

Soignez bien vos santés et surtout que ta mère ne fasse pas d'imprudence.

Tu ferais bien en effet de travailler ton piano, ma chère Marguerite. Voilà longtemps que tu dois t'y mettre, j'espère que ce sera cette fois pour tout de bon. Et puis, tâche d'employer utilement ta vie, ne la gâche pas dans mille frivolités qui ne mènent à rien.

A ton âge on peut faire tant de choses utiles et méritoires !

Je souhaite pour toi que cette année soit une année sérieuse et bien employée.

Tu peux aussi par ta position faire du bien autour de toi par une piété bien entendue et par une pratique vraiment cordiale de tes devoirs religieux. N'y manque pas. C'est un avantage que toutes les jeunes filles n'ont pas.

Ma santé est bonne.

Adieu, ma chère Marguerite.

Je t'embrasse de tout cœur comme je t'aime.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, le 12 Janvier 1889

Ma chère Marie

Je suis bien en retard pour t'offrir mes vœux de bonne année et pourtant à part notre Mère c'est à toi que j'adresse mes premiers vœux écrits. Tu en concluras que je suis fort négligent, crois plutôt que j'ai fort à faire dans notre population ouvrière. Malades, pauvres, enfants vieillards prédications, visites, courses etc... etc... cela ne cesse pas.

J'ai reçu ta réponse à ma dernière lettre qui date déjà d'assez loin. Tu me demandais dans cette lettre des renseignements précis sur la santé de Jules.

Il m'a fort inquiété.

A la suite d'un rhume pris dans les ambulants et négligé pendant plusieurs mois, il a été pris de crachements de sang très inquiétants. C'est ce qui a déterminé son départ pour l'Algérie.

Pendant quelque temps le climat n'a pas produit beaucoup de résultats sauf sur sa toux qui a diminué.

J'étais fort anxieux, je t'assure. Enfin il paraît d'après ses lettres qu'il est beaucoup mieux. Presque plus de toux plus de crachements de sang. Il lui reste très peu de choses, dit-il.

J'espère que ce mieux va continuer et s'accroître. D'ailleurs il n'y a aucun antécédent dans la famille qui puisse aggraver sa position. Il va rester là bas jusqu'à l'été, du moins jusqu'en Avril. Je lui conseille-

rai bien de ne pas revenir avant que le beau temps ait sérieusement repris.

Ma santé à moi est bonne. Léonide qui a encore perdu son dernier bébé de 8 mois va aussi assez bien ainsi que les autres enfants.

Je compte te voir quand on sera obligé de toucher le montant de la succession. Si c'est en Carême cela me gênera beaucoup.

J'espère que ta santé est bonne et que le changement ne te sera pas défavorable. Je ne connais pas Beaumont. Je ne me souviens pas y avoir passé quoique j'aie été dans le Nord.

J'espère que tu seras un peu moins sobre de visites quand tu viendras à Paris. A cette petite distance et avec tant de moyens de communications, tu serais inexcusable.

Adieu ma chère Marie.

Bonne année à vous tous, santé etc... etc... et tout ce que Dieu voudra bien y ajouter.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris], Mardi 1[2] Mars 1889

Ma chère Marie

J'avais l'intention de vous envoyer à Maman et à toi un mot dès mon arrivée à Paris. Mais à peine étais je ici que je fus ressaisi par le tourbillon des occupations et force me fut de remettre. J'ai fait un bon voyage de retour, peiné de vous avoir quittés mais cependant re-

posé et plus disposé que jamais à me donner à la grande œuvre que Dieu me confie.

La soirée du Samedi s'est passée en visites de malades en confessions et en préparation du lendemain.

Dimanche a été très rempli et consolant. La chapelle s'est remplie quatre fois. Le soir comme tous les Dimanches de Carême nous avons eu réunion avec conférence dialoguée, il y avait une très nombreuse assistance. Hier Lundi et aujourd'hui Mardi je n'ai pas chômé non plus. Les malades sont nombreux et rien que cet après midi j'ai donné les Sacrements à trois d'entre eux. Les jours passent vite.

Merci de vos bons soins et de votre si aimable réception. Si j'avais la moindre disposition à engraisser je serais revenu ici plus replet, mais je suis rebelle à cet endroit. Cependant je me trouve très bien de ce petit voyage.

Pourquoi faut il que tu ne sois pas aussi bien que moi ? Je suis fort peiné de te voir ainsi chancelante. J'ai grande hâte que le temps devienne doux. Ce serait le meilleur remède pour toi : car pouvant sortir et prendre un peu d'exercice tu aurais plus d'appétit et de force.

Maman est sans doute encore avec vous et je m'en réjouis car c'est une consolation pour l'une et pour l'autre. Je la reverrai à son passage ici.

Je ne manque pas de prier à toutes tes intentions surtout à celles auxquelles tu t'intéresses plus particulièrement. Il faut avoir des épreuves ici bas, c'est la condition du salut. Tu en as, il ne faut pas s'en plaindre car c'est là le meilleur gage du bonheur éternel.

Adieu, ma chère Marie.

Bon courage et confiance !

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Maman. Rappelle moi au bon souvenir de ton mari qui m'a reçu si cordialement et auquel j'adresse mille amitiés. Bien des choses également à Marguerite.

Ne te fatigue pas pour ton déménagement.

Ton frère affectionné

Em. Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 27 Mai 1889

Ma chère Marie

J'ai été bien peiné Samedi dernier de recevoir trop tard la dépêche de Jules. Je suis rentré de mes courses de malades à 4h.½. Il aurait fallu que je sois prévenu d'avance, j'aurais pris mes mesures.

Précisément j'avais vu la veille le Père Argant. Il m'a donné les meilleurs renseignements sur Monsieur Huriez. Voici d'ailleurs : « C'est un jeune homme d'un caractère sérieux, pas folichon. Il s'est toujours très bien tenu à l'école de la rue de Madrid. Il est intelligent, chrétien et n'a pas cessé de pratiquer ses devoirs religieux jusqu'à ces derniers temps qu'il l'a un peu perdu de vue.

Il a bon caractère et ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse.

Vous pouvez, m'a-t-il dit, dire beaucoup de bien de lui, c'est un bon sujet. »

Il a également fait l'éloge du père qui tenait une pension assez importante dans les environs de la rue de Madrid, pension très chrétienne. En somme, il ne m'a donné que de bons renseignements. Je suis très heureux de vous les transmettre.

Je n'ai pu faire cette course plus tôt parce que je suis très occupé et la rue de Madrid est fort loin d'ici. Comment vont vos santés ? Pour mon compte je me porte bien. Jules semble ne pas trop mal aller en ce moment. Il est regrettable cependant qu'il ait un emploi si assujettissant.

Avez vous occasion de revenir à Paris ? Dans ce cas préviens moi d'avance que je puisse à coup sûr vous rejoindre. J'espère d'ailleurs que nous nous reverrons à Orléans peut-être en Juin à l'occasion de cet héritage qui n'en finit pas.

Si les choses suivent leur cours, quand comptez vous faire le mariage de Marguerite ?

Ce sera assurément une grande joie pour vous de confier Marguerite à un jeune homme aussi sérieux et qui semble avoir de l'avenir. Je prie beaucoup et fait prier à cette intention.

Adieu, ma chère Marie. Ménage tes forces au milieu des pré-occupations de cet événement.

Je t'embrasse de cœur ainsi que Marguerite.

Bien des choses à ton mari.

Em. Anizan pr.

- A Alfred Leclerc

Ste Anne, le 20 Août 1889

Mon Révérend Père

Je pense à fonder une petite œuvre du vestiaire avec quelques bonnes personnes du peuple. Cette œuvre me paraît nécessaire pour plusieurs raisons. Notre linge de sacristie est aussi négligé que le linge de la communauté. De plus le vestiaire des pauvres qui fonctionne avec activité réclame quelques soins et notre chapelle propre en ce moment ne tardera pas à se ternir si quelqu'un n'en prend soin.

J'attendais une occasion favorable, quand quatre bonnes personnes m'ont proposé l'œuvre sans que j'ai fait aucune ouverture. Je ferai un petit règlement mais beaucoup plus simple que celui remis par M. Imhoff.

Je vous prie, mon Révérend Père de vouloir bien m'autoriser à commencer.

Je vous demanderai également votre approbation pour une œuvre de Mères de famille sur le modèle de celle de Sion. Ce serait une œuvre de prières pour les maris et les enfants. Les Mères elles mêmes y trouveront d'ailleurs des moyens de sanctification.

Avant de rédiger un règlement définitif pour ces deux œuvres, je désire commencer par explorer le terrain et voir ce qu'elles peuvent supporter.

Daignez agréer, mon Révérend Père l'hommage de mon filial dévouement

Em. Anizan
pr. de S. V. de P.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris], Samedi 24 Août 1889

Ma chère Marie

J'ai reçu ta dernière lettre qui me fixe définitivement sur le jour et l'heure du mariage.

Il est convenu que je marierai Marguerite et que Monsieur le Curé de Beaumont dira la messe comme tu me le marques dans ta lettre .

Je vais m'informer des heures des trains, et j'arriverai avant 11h. En arrivant je demanderai votre demeure et je m'y rendrai directement.

Je n'ai que le temps de t'envoyer ce mot pour te tranquilliser.

A bientôt, ma chère Marie. Ne te fatigue pas trop au milieu de tous ces tracasseries.

Je t'embrasse ainsi que Marguerite.

Bien des choses à ton mari.

Em. Anizan pr.

- A Henri Lucas-Championnière

[Paris], 29 Août 1889

Cher frère et ami

Vous vous ennuyez sans doute de ne recevoir ni réponse ni celebret. Impossible de trouver votre bréviaire ni ce qu'il contient.

On est allé deux fois au bureau central, deux fois la porte était fermée et les bureaux vides.

On a fini par répondre ce matin qu'il n'y avait trace de bréviaire.

Le plus simple était de demander un nouveau celebret à Vaugierard. C'est ce que j'ai fait hier.

Rien de nouveau, si ce n'est que les travaux de la nouvelle salle vont en ce moment bon train. Avez-vous fait une liste pour l'adoration de ce soir ? Je l'ignore. Je m'aperçois que M. Sautejeau m'a induit en erreur. C'est pour la semaine prochaine.

On pose nos derniers vitraux.

Je vais écrire à M. Fay de Chaville au sujet de la Messe de Dimanche.

Le mariage de ma nièce s'est bien passé j'en suis revenu le soir même.

Adieu cher ami et ne vous tuez pas on a encore besoin de vous.

Ces Messieurs vont bien. Le Bon Dieu m'a envoyé hier pour les pauvres 77^f et l'espérance d'une rente annuelle. Si vous trouvez dans les parages que vous traversez quelque mine d'or pour notre pauvre quartier exploitez la sans vergogne. Il nous faut de l'argent pour cet hiver surtout. C'est l'appât nécessaire. D'ailleurs ce n'est pas pour nous : pourquoi craindre ? Notre pauvre peuple a besoin que nous déployions toutes nos ressources pour lui. Faisons feu des quatre pieds. J'attends donc quelques centaines de francs à votre retour (pour les pauvres).

Tout à vous de cœur en N.S.

Em. Anizan pr.

Quand vous écrirez envoyez de nouveau vos adresses. M. Sautejeau ne les trouve plus.

- A Henri Lucas-Championnière

[Paris], 7 Septembre 1889

Mon très cher Frère et Ami

Votre mot m'est parvenu hier matin sans avoir eu besoin de me chercher et de me poursuivre comme le mien vous a filé.

Le Congrès est pénible ? pas autant que le ministère de Notre Seigneur à Jérusalem assurément. En tous cas, c'est une preuve qu'il était nécessaire et à propos. C'est un coup de bélier qui certainement ébranlera quelques pierres et peut être ouvrira la brèche ou du moins la préparera.

Nous ne sommes que des soldats tout au plus des lieutenants ou des capitaines. Sur ce vaste champ de bataille du monde, nous ne voyons pas toujours la portée des marches et des attaques que Dieu nous inspire. Le Général en chef seul qui dirige tout sait ce qu'il ordonne et voit l'importance de chaque effort.

Si vous ne recueillez pas les fruits comme à Rodez, vous semez du moins. Peut-être verrez vous les germes pousser. Restez là bas dans les montagnes toute la semaine prochaine sans vous inquiéter que de réparer vos forces pour cet hiver. J'espère que les occasions de donner ne manqueront pas. Ici tout va son train habituel.

Blondin a passé la semaine en retraite. M. Bernard le remplace.

Dimanche dernier M. Fay est venu dire la messe de 6h.

Ce soir nous attendons M. Myionnet qui confessera et dira la messe de 8h.½ demain.

J'espère que la Nativité sera bien célébrée ; un certain nombre m'ont promis de se confesser.

Nous aurons demain matin confession mensuelle pour la Ste Famille.

L'Adoration nocturne s'est bien passée. Il y avait trop de monde. J'ai dû en refuser. Ils ont été dix sept. Nous n'avons pas eu de messe à 5h. J'ai simplement donné la communion et fait quelques prières.

Les travaux de la grande salle vont bon train. La maçonnerie et le plâtrage sont bientôt terminés.

Albert Lefébure est tombé malade d'une fièvre, peu grave dit le médecin. Il est à l'Hôtel Dieu.

Léon Montfort a une fièvre typhoïde. Je l'ai confessé et communié hier matin. Il doit être à l'hôpital Tenon.

Je viens de recevoir une lettre de M Crété qui va dans une Chartreuse du midi. Il passera à Paris mardi et mercredi. J'irai lui faire une petite visite à l'hôtel des SS. PP. Cette visite est d'ailleurs quelque peu intéressée.

Rien autre de nouveau. Quelque nuage par ci par là dans le ciel peu constant de la communauté. Rien de grave d'ailleurs.

Tout à vous en N.S.

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 7 Septembre 1889

Ma chère Marie

J'ai reçu hier ta lettre et tes remerciements. Ces derniers n'étaient pas nécessaires. Ce que j'ai fait est tout simple et bien naturel. D'ailleurs le dérangement n'a pas été très grand. Quoi qu'il en soit j'ai été très heureux de cette occasion de faire quelque chose pour vous. Je m'inquiétais un peu de votre séparation. J'espère que ta santé n'en aura pas souffert et n'en souffrira pas. C'était une nécessité. Si par bonheur ils peuvent se rapprocher avant de s'être tant éloigné ce sera un adoucissement. J'espère que cela réussira.

Je serai bien aise de recevoir la visite de Marguerite et de son mari, mais il serait plus sûr de me prévenir. Je suis souvent absent. Il serait désagréable pour eux de faire une si longue course inutilement. J'en serais moi aussi peiné.

J'ai vu Maman à Vincennes. Elle n'est pas encore absolument fixée. Pour mon compte je désire qu'elle essaye avant de se déterminer définitivement. Je compte aller passer huit jours à Orléans à la fin du mois, je la conseillerai dans ce sens. Elle louerait un petit logement à V., y passerait un mois $\frac{1}{2}$ ou 2 mois. Elle se rendrait mieux compte. Je serais effrayé de la voir changer brusquement toutes ses habitudes.

J'espère, d'après ce que tu me marques, te voir quand tu viendras à Paris.

Je ne manque pas de prier pour vous.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de cœur. Mille choses aimables à ton mari.

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, Mercredi 27 Novembre 1889

Ma chère Marie

Depuis longtemps moi aussi je songeais à t'écrire quand j'ai reçu ta bonne lettre qui m'a fait le plus grand plaisir.

Cependant je suis bien peiné de te savoir toujours souffrante.

Assurément les émotions de ces derniers temps y ont grandement contribué. Je prie bien Dieu que tu te remettes. Fais donc une neuvaine à Notre Dame de Lourdes, je la ferai bien volontiers avec toi. Voilà précisément la fête de l'Immaculée Conception, c'est l'occasion. Nous commencerons si tu veux Samedi pour finir Dimanche 8 Décembre jour de la fête.

Nous dirons deux dizaines de chapelets et neuf invocations : O Marie conçue sans péché priez pour nous qui avons recours à vous. Tu te prépareras à communier pour le jour de la fête le 8 et ce jour là je dirai la messe pour toi.

La séparation avec Marguerite doit t'être bien pénible, ne l'ayant guère quittée. Mais c'est le moment le plus pénible actuellement car probablement ils se rapprocheront bientôt. Quand aux indispositions de santé de son mari ce ne sera rien assurément.

J'écrirai à Marguerite ces jours ci en réponse à une lettre que j'ai reçue et sur laquelle je ne puis remettre la main pour retrouver l'adresse. Je la retrouverai certainement d'un moment à l'autre.

Tu as sans doute appris que Jules est arrivé à bon port.

Il a envoyé des adieux un peu trop pathétiques à mon avis à tout le monde. Quoi qu'il en soit, nous n'avons qu'à nous réjouir de son séjour là bas. Il paraît très heureux et c'est une cause de grande sécurité après tant d'inquiétudes et d'ennuis.

J'ai passé un jour à Orléans en revenant d'un voyage près du Mans où j'étais allé pour une érection de Calvaire. Le départ de Jules avait secoué Maman, elle n'était pas mal quand je l'ai quittée. Ton mari a donc été aussi malade ? Heureusement il va mieux. Soignez vous

bien cet hiver. Moi je vais bien. Si je puis vous faire une petite visite je n'y manquerai pas. Mais il faut attendre. Léonide va bien. Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de tout cœur comme je t'aime. Mille choses aimables à ton Mari. Ton frère affectionné en N.S.

Em. Anizan pr.

Mes respects à Monsieur le Curé et au jeune Vicaire.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, le 31 Décembre 1889

Ma chère Marie

Je profite d'un moment de tranquillité pour t'envoyer, un peu à la hâte comme toujours, mes vœux de bonne année. Je te souhaite tout ce que Dieu souhaite Lui même pour toi. L'année qui se termine a été sans doute marquée par des préoccupations et par la peine. Cependant au milieu de tout cela Dieu s'est montré, il t'a protégée et bénie ainsi que les tiens. Les mérites que tu as acquis ne sont pas non plus à négliger et en somme l'année ne doit pas laisser tant de regrets.

Puisse l'année qui commence se passer selon Dieu pour vous tous et contribuer à assurer une heureuse éternité. Comment vas tu toi en particulier ? J'ai été un peu inquieté par ta lettre et par la crainte que l'ennui et les émotions de la séparation momentanée n'ajoutent à tes malaises habituels.

Moi je vais bien malgré un travail passablement lourd.

Je reste, grâce à Dieu, vaillant au milieu d'un déluge de malades.

Vous avez sans doute près de vous Marguerite et son mari. Pauvre chère Marguerite elle ne doit guère être contente de moi. Je suis tellement en retard avec elle ! Si elle connaissait ma vie elle serait indulgente.

Je te prie de présenter à ton mari mes vœux de bonne année.
J'espère que son indisposition du commencement de l'hiver a disparu.

Adieu, ma chère Marie.

Je prie Dieu pour vous tous et souvent.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, Samedi [1890 ?]

Ma chère Marie

J'ai reçu ta lettre. La personne dont je t'ai parlé étant décidée à prendre la place je l'ai pressée de s'y rendre au plus tôt. Cependant ayant à régler certaines affaires, il lui est impossible de se rendre avant mardi soir. Elle vous arrivera donc mardi soir. Je te recommande cette personne. Elle n'est pas habituée à servir. Autrefois dans son ménage elle avait un certain bien être.

Je te prierai donc de la traiter avec un peu plus d'égards qu'une domestique ordinaire. Elle a grande bonne volonté, de l'intelligence et du savoir faire. Ce sera, je crois une vraie femme de confiance et je serai très heureux de la savoir près de toi, car elle ne manque pas de tête et tu pourras te reposer sur elle.

Ne te fatigue pas trop dans ton déménagement. Montluçon est en effet bien loin de Paris et d'un accès pas très facile. Si l'administration appelle cela environs de Paris, elle pourrait y comprendre toute la France.

La personne que je t'adresse sait très bien coudre elle pourra aussi, je pense, te rendre des services en ce genre.

J'ai reçu une lettre de Maman aujourd'hui. Elle va bien.

Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné

Em. Anizan pr.

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 7 Janvier 1890

Ma chère Marguerite

Voilà longtemps que je dois t'écrire et je t'avoue que je ne puis penser à toi sans un secret remords. Ma vie est tellement remplie bousculée que je néglige tout ce qui n'est pas essentiel.

Merci de tes souhaits de bonne année, merci aussi à ton mari de son mot aimable. J'ai formé moi aussi de nombreux [souhaits] pour votre bonheur en ce monde et en l'autre.

Vos débuts ont été un peu éprouvés, mais Dieu merci tout va bien pour le moment et j'espère qu'il en sera de même toute cette année. J'ai appris en effet l'offre faite à ton père relativement à Nevers. Je les approuve d'avoir accepté puisqu'en quittant Beaumont ils se rapprochent de vous et qu'ils n'auront à regretter ni le site ni la ville. Nevers est, paraît-il, très agréable. Nous seuls aurons à y perdre à cause de l'éloignement ; mais hélas, on se voit si peu malgré la petite distance, que les visites n'en seront guère diminuées.

J'espère que ta mère va bien. J'ai reçu d'elle une lettre qui m'a fait grand plaisir en me rassurant, car la saison a été si mauvaise et les malades si nombreux, et d'autre part elle est si chancelante que j'étais un peu inquiet.

Rien ici qui puisse t'intéresser beaucoup. Des misères des malades des mourants, une lutte perpétuelle contre le mal sous toutes ses formes et par tous les moyens, toutes les péripéties possibles dans une vie de combat en pays infesté par l'ennemi, c'est là le courant quotidien et la situation de toutes les heures. Grâce à Dieu, nous portons de bons coups çà et là. Ce n'est pas sans fatigues, mais Dieu est avec nous et avec Lui rien ne manque.

Lutte de ton côté, ma chère Marguerite ; et n'oublie pas que cette année t'est donnée pour te rapprocher du ciel ; qu'elle fournira une partie des éléments de ton jugement.

Adieu, ma bonne et chère Marguerite. Donne moi de temps en temps de vos nouvelles et ne te fâche jamais de mes retards.

Mille amitiés et souhaits à ton mari que j'aime autant que je t'estime ce qui n'est pas peu ; à toi les vœux les plus affectueux de celui qui t'embrasse de cœur.

Em. Anizan prêtre

- A Henri Lucas-Championnière

Paris, Jeudi 1^{er} Mai 1890

Très cher Ami

Je reçois à l'instant votre lettre triste et j'y réponds de suite pour vous tirer d'inquiétude. Vous me voyez accablé ? Eh ! non. J'ai bien à faire mais je ne suis pas si accablé que vous le craignez. Le travail, je l'ai toujours souhaité. Je fais face à tout sauf aux quêtes que je ne puis arriver à commencer. J'en écrirai peut-être un mot au P. Supérieur pour qu'il me donne quelqu'un qqs jours à cet effet. Je me réserverais un certain nombre des plus importantes.

Je n'ai guère été tracassé depuis votre départ. La communauté ne va pas mal. Tout va mieux que je n'espérais. Le patronage ne va pas plus mal qu'auparavant. La fête du trône a certainement dérangé un certain nombre. Il y a quelques histoires de fréquentations comme partout et plus qu'aux autres moments de l'année. Du moins apparemment. Mais je ne vois pas qu'il y ait grande différence et qu'il faille se désoler tellement. Nous avons eu l'adoration des ouvriers en bois. Ils ont été treize ou quatorze. Les communions n'ont pas été très nombreuses, il est vrai (de 35 à 40). Votre absence y est certainement pour beaucoup. Je n'ai peut-être pas fait assez d'efforts. Quoiqu'il en soit la journée a été bonne.

Une cinquantaine de jeunes gens sont allés à la Cathédrale. Malheureusement ils ont été fort mal placés, n'ont guère vu et rien entendu, d'où quelques dissipations dit-on.

Nous sommes à 5h. du soir Jeudi 1^{er} Mai et je ne suis pas encore martyr ni même en voie de le devenir. La journée s'est passée le plus tranquillement du monde.

Ce matin réunion des ouvriers sans travail comme de coutume. Après-midi patronage des écoliers. Ils sont environ 150. Tout à l'heure réunion à la chapelle et salut.

Quelques grands sont venus passer la journée au patronage où ils n'ont manifesté qu'un grand désir de faire de la gymnastique. L'aspect de notre rue est à peu près celui des jeudis ordinaires. On dit qu'il y a partout des canons et de la troupe. Malheureusement il n'y a pas moyen de confesser les troupiers à cheval et en tenue de campagne. Je ne suis pas sorti aujourd'hui, mais hier Paris était à peu près comme de coutume sinon un peu inquiet. Ce soir nous devons faire l'adoration si rien d'extraordinaire ne surgit. Onze ont donné leur nom.

Laissez vous soigner. Le mauvais temps de ces derniers jours a contribué assurément à vous fatiguer. Ne vous inquiétez pas de Sainte Anne. Je vous affirme que rien d'extraordinaire ne se produit dans l'œuvre. Il y a moins d'ennuis qu'à bien d'autres moments.

L'enfant attend ma lettre.

Adieu et à bientôt une autre lettre plus détaillée sur certains points. Voulez-vous prendre une vingtaine d'intentions pour les défunts de la famille d'Inval ?

Tout à vous de cœur en N.S.

Em. Anizan
Martyr manqué

Pichard a été opéré hier, me dit Gustave Renard.

- A Henri Lucas-Championnière

8 Mai 1890 Fête de Jeanne d'Arc !

Cher Ami

Puissiez vous être bon Prophète, et puisse se réaliser le vœu le plus ancien et le plus ardent de ma vie, mourir pour Dieu après m'être usé pour Lui. Mais hélas tous les aspirants ne sont pas élus. A la grâce de Dieu !

J'ai appris avec grande joie le mieux sérieux que vous éprouvez et surtout que M. Maugis dit constater, d'après ce que racontait hier le P. Supérieur, que Dieu le confirme et le perfectionne ! Nous avons eu hier conseil de Ste Anne à Vaugirard. M. S. l'avait sans doute demandé et votre lettre au P. Supérieur l'avait aussi peut-être provoqué. Après le menu fretin du mois précédent et du mois futur, nos chers MM. en sont venus à leur clou, selon leur expression. Eternelle redite : « On gêne, on entrave l'action, on est tolérant à l'excès, l'association ne fournit aucun dévouement, on a dit en chaire qu'il n'y a pas de mal d'aller à la foire. Jamais on n'aura ici d'Œuvre sérieuse, on ne suit pas les principes adoptés dans la congrégation et appliqués si parfaitement dans les autres œuvres etc. etc... » Je vous fait grâce du reste que vous savez mieux que moi. Heureusement le P. Supérieur a rivé les clous et dit de bonnes vérités que nous n'aurions pu dire. J'ai été d'un calme presque parfait tout en répondant aux choses trop grosses, p. ex. qu'on n'a pas renvoyé presque d'enfants depuis longtemps. Par moment l'ancienne aigreur revenait. M. S. demandait les principes... Je me suis réjoui que vous ne soyez pas là. Vous étiez plus efficacement défendu. Non pas qu'on vous attaquât directement, mais le prêtre le prêtre... on... on... on. Enfin le P. Supérieur a triomphé de tout par sa douceur parfaite et son tact remarquable. Tout a bien fini. Deux victimes ont payé la paix momentanée Hartmann et Dornuf. Le premier d'ailleurs s'est rendu vraiment coupable, paraît-il, par ses relations mauvaises et persistantes, et le second par ses conversations et sa mauvaise influence et aussi qq's relations prouvées. Quand donc aurons-nous la paix l'union si nécessaires dans notre vie agitée ?

Heureusement tout cela a son bon côté.

Il n'y a que Dieu ! C'est une solitude parfaite et laborieuse. Au milieu de cette vie agitée encombrée hors de soi on a besoin d'une solitude avec Dieu seul. Elle existe, dans le cœur, c'est probablement une permission divine. Cela me ramène à l'impression maîtresse qui me dominait après avoir quitté ma mère et toutes les relations d'Orléans pour entrer en religion.

Le vide m'entourait. Le vide en arrière puisque tout était envolé, le vide autour, le vide en avant. Dieu seul ! c'était tout et ce vide rempli par ce Tout était ma consolation et mon port. J'éprouvais une crainte jalouse de rejeter quelque chose dans ce vide au dépend du Tout.

Hélas ! pour qu'il n'en soit pas ainsi, il faut que Dieu tienne le glaive à la porte, et encore !!! Enfin Il veut bien y tenir la main qu'Il daigne l'y tenir de plus en plus jusqu'à la fusillade laquelle, je le crains, ne viendra pas.

Que cette lettre ne vous attriste pas surtout, c'est plutôt un épanchement (lâche peut-être) qu'une plainte, cela n'empêche pas que les choses marchent leur train. Le mois de Marie est bien suivi. Ces MM. en vont faire un à part pour les enfants. Boivin Piron et Mich. Martin iront à la retraite de l'Ascension. J'en parlerai à Dumas et à d'autres. Il n'y a pas d'auxiliaire possible pour les quêtes, je verrai de suite après l'Ascension.

J'ai vu M. Deleuze.	1 ^{er} Dimanche	22 soldats
	2 ^{ème} Dimanche	21 id.
	3 ^{ème} id.	25

à la messe sans compter qquns venus dans la journée. Ils vous désirent

Adieu cher Ami et à vous de cœur en N.S.

E. Anizan pr

Vous souvenez vous de la somme qui vous a été remise le jour de votre fête par les jeunes gens et dans quel but ?

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, le 30 Mai 1890

Ma chère Marie

J'ai appris avec grande peine et non sans inquiétude la maladie que tu as faite en arrivant à Nevers.

Dieu merci, d'après la lettre de Marguerite tu es remise, mais tu dois avoir besoin de grandes précautions.

J'ai été bien heureux des quelques jours passés à Beaumont, cette consolation, j'en ai la certitude, se renouvellera.

Quand tu pourras sans fatigue m'envoyer un mot, dis moi comment vous vous trouvez de votre nouvelle résidence.

Marguerite a-t-elle la facilité de venir un peu fréquemment vous voir. Tout va-t-il bien pour elle ?

Notre Mère, tu le sais, est à Vincennes en ce moment. Elle a loué un appartement fort joli au premier. Elle n'est guère que campée, car son mobilier est en grande partie resté à Orléans jusqu'à nouvel ordre.

Assurément elle sera moins isolée qu'à Orléans. J'étais tourmenté de la voir ainsi seule sans secours. Ici du moins Léonide est là ; moi même je la verrai de temps en temps. Je puis être chez elle en moins d'1/2 heure.

Elle va bien ainsi que Léonide. Moi je vais bien également.

Avez vous quelqu'espérance de rapprochement pour Marguerite ? Je le souhaite fort, car outre la satisfaction de cœur, avec ta santé actuellement un peu chancelante sa présence serait fort précieuse. Je prie à cette intention. Je voudrais bien aussi vous savoir à un rez de chaussée, car monter continuellement au second doit te fatiguer.

Je travaille toujours ici à faire un peu de bien. Les occasions sont d'ailleurs nombreuses. Oh si on était un grand Saint quelle moisson on recueillerait ! Offre bien à Dieu ta santé et l'éloignement de Marguerite aussi bien que les autres ennuis. Tout cela est précieux pour

l'éternité. Si nous le comprenions bien que nous aimerions ces épreuves ! C'est aux yeux de la foi ce qu'il y a de meilleur dans la vie.

Je ne manque pas de prier chaque jour à ton intention : que Dieu daigne consolider ta santé vous bénir tous et t'aider à te servir des épreuves pour lui prouver ton amour et embellir ton ciel.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite à laquelle j'écrirai bientôt. Mille amitiés à Ernest.

Em. Anizan prêtre

- A Henri Lucas-Championnière

Paris, 28 Juin 1890

Très cher frère et Ami

Je ne commence pas le chapitre des excuses, ce serait banal et inutile.

J'ai été bien inquiet de votre silence des premiers jours. J'espère que la fatigue du voyage a disparu et que le bienfait de la montagne se fait sentir. J'ai envoyé porter une dépêche pour vous huit jours après votre départ ; le P. Supérieur devant vous en envoyer une également, j'ai craint de manquer à la pauvreté en affrontant les neuf ou dix kilomètres qu'on m'a dit séparer votre résidence de l'extrémité du télégraphe.

Que s'est il passé depuis votre départ ? peu et beaucoup. L'Œuvre va son train habituel. Nous avons beaucoup de monde le Dimanche et le Jeudi. Tout se passe comme de coutume. La 2^{ème} procession de la Fête Dieu a été faite par M. Schuh. Le Dimanche suivant : distribution des prix à la Sorbonne pour les travaux de l'exposition. Ste Anne n'a pas brillé. On s'y est pris trop tard.

Par ordre du P. Supérieur, j'ai donné une retraite de confrères dans la chapelle de Nazareth. Ils ont été de trente à quarante et j'ai été fort satisfait de leur bonne volonté et de leur attitude.

Je commence à préparer la retraite de Ste Anne et je vais faire diligence pour avancer la chose.

Vous voudrez bien récrire à Monsieur Lenfant pour lui rappeler sa promesse.

Je réunis demain soir notre association d'hommes. Je compte sur trente ou quarante. Priez pour que ce germe grandisse. Je ne puis vous dire combien je désire la réussite de cet essai. Il y a là d'excellents éléments. On ne pourra nous reprocher d'enlever les hommes à la paroisse, ils n'y vont pas. Ce serait un auxiliaire puissant pour le patronage et pour les autres œuvres ; une œuvre d'hommes vraiment chrétienne est chose rare et répond au besoin peut-être le plus pressant. Ce serait aussi d'un bon exemple pour les autres maisons.

Dans la retraite aux confrères j'ai vu M. Lerolle lequel j'ai engagé à venir à Sainte Anne à quelque jour pour parler. Ne serait-ce pas l'occasion d'organiser une réunion de familles ? Qu'en pensez vous ? Sa parole serait, je crois, fort goûtée et ferait du bien à notre population. On organiserait une soirée moitié grave moitié amusante. La parole de M. Lerolle formerait le gros morceau. Je crains bien un peu de me heurter à de mauvaises volontés intestines. Enfin je ne veux rien faire de moi même. Il me semble important de prendre notre population ouvrière par tous les bouts, ce serait une manière de plus et l'occasion de quelques rapprochements.

Vous soignez vous bien cher Ami ? Je l'espère. Il le faut afin de nous revenir mieux. Nous prions bien à cette intention et les enfants aussi. Continuellement on me demande de vos nouvelles. Quant à moi, je remue toujours sans les grands résultats que mon ambition souhaiterait. Je vois des malades et j'en expédie souvent vers l'éternité. Puisse Dieu bénir au moins les désirs fous qui me dévorent. Ce qui manque probablement c'est la puissance de la machine intérieure.

Ma santé est bonne. Ces Messieurs vont bien également.

Adieu, cher Ami. Courage et patience. Vous êtes au poste que Dieu veut actuellement. C'est un poste pénible que celui de la souff-

rance intérieure ; il est plus méritoire que le mien. Dieu donne à chacun suivant ses forces. Fiat, pourvu que Dieu soit glorifié et content.

On dit partout des merveilles de la vie du général de Sonis.

Adieu encore et à vous de cœur en N.S.

E. Anizan prêtre

Ma lettre n'étant pas partie Samedi, je puis vous dire un mot de la journée d'hier. Une trentaine de confessions 18 à 19 soldats. Ce soir à l'association des hommes 30 membres.

J'ai prié r. François 1^{er} qu'on vous adresse directement la Croix. Les soldats viennent toujours nombreux.

- A Henri Lucas-Championnière

[Paris], Vendredi 11 Juillet 1890

Cher frère et Ami

Nous avons de temps en temps quelques nouvelles de votre santé par la maison mère Nazareth etc ..., mais ces nouvelles étant souvent contradictoires, il m'est difficile de savoir où vous en êtes et de donner un bulletin bien précis de votre santé à l'Œuvre. Quant aux nouvelles de l'Œuvre elles ne sont guère nombreuses et tout va son train habituel. Nous sommes assez contents de l'esprit en ce moment. Il y a foule à la musique ; le soir on fait de la gymnastique avec frénésie. Si le démon ne parvient pas à faire des siennes pour la Sainte Anne, j'espère que la retraite trouvera des cœurs assez bien disposés et produira de bons fruits.

La distribution des prix a eu lieu Dimanche dernier. M. le Curé a présidé et prêchera très bien d'ailleurs.

Il a traité un point de la question sociale ; et appuyé sur le double trait de la pêche stérile de la nuit et de la pêche miraculeuse avec N.S., il a développé la nécessité de travailler avec Jésus. M. De-

laine a fait le rapport, et un délégué des conférences M. ? Dutey Harispe a récité une allocution fort bien écrite, d'une façon très sympathique. Naturellement il y a eu, selon l'usage, des mécontents, en particulier le Père Mayer qui a retiré du patronage son jeune Pierre mal récompensé et ses autres enfants. Le prix d'honneur a été donné à Faucheur, je crois. Celui du jeudi à Léon Renard.

J'ai conduit lundi dernier 23 enfants à l'archevêché pour la confirmation.

Je compte faire faire la 1^{ère} Communion à 25 ou 30 enfants le jour de Ste Anne.

Il serait bon que vous écriviez un mot à M. Lenfant pour lui rappeler sa promesse. Ici doivent aller à Chaville samedi soir Barberot

Judanne

Verlan

Michel Martin

Renard Gust.

Arnauld.

Cinq ou six autres le désiraient vivement, mais la place manque dit-on.

La Ste famille va bien ; la chapelle est toujours comble le Dimanche. Les malades sont toujours nombreux. Un jeune toulousain admis à la maison de famille dernièrement va être réexpédié dans son pays à cause de ses conversations et de son attitude, le jeune Gaudron va également être rendu à sa mère pour toutes sortes de raisons dont qqes graves. Nous avons eu ici il y a 10 ou 12 jours un conseil présidé par M. de Prévile. Tout s'est assez bien passé.

M. Villaume est venu souper avec nous hier. Il s'est enquis de vos nouvelles comme tous ceux que nous voyons.

Vous soignez vous bien, cher Ami ?

Si vous avez en Auvergne le temps déplorable qui ne nous quitte pas depuis longtemps, les sorties doivent être difficiles et la vie bien monotone.

M. Bruté m'adresse une carte que je vous communique avec prière d'y répondre, je ne suis pas assez au courant du congrès pour le faire.

J'ai été sur le point d'aller à Orléans en compagnie de MM. de Prévile et Ch. Maignen pour assister à un congrès diocésain. Vous jugez combien cela m'allait ! Heureusement pour moi il en a été de celui-

ci comme du congrès général, pour des raisons différentes, il est vrai. Dormez, mangez, respirez, tuez tous les microbes et revenez-nous surtout guéri, c'est le vœu de toute l'Œuvre hommes taupes enfants etc. etc...Tout le monde m'accable de questions sur votre santé.

Adieu, cher ami. Vous pouvez prier pour nous ; faites le comme nous le ferons pour vous. Ces Messieurs vous adressent leurs meilleurs souhaits et les plus affectueux sentiments. Inutile d'ajouter que j'en fais autant et plus.

Tout à vous bien fraternellement en N.S.

E Anizan prêtre

L'Adoration nocturne de Juillet a été excellente.

- A Henri Lucas-Championnière

[Paris], 2 Septembre 1890

Cher frère et Ami

J'ai reçu votre lettre avec grand plaisir. Le voyage ne s'est pas mal passé si j'en juge par votre silence à cet endroit. Ne ménagez aucune précaution si vous voulez passer l'hiver avec nous ; c'est dans ce voyage bien probablement que vous allez vous même régler cette question.

Une quinzaine de soldats sont venus Dimanche dernier. J'en ai confessé cinq ou six dont Potier Quersiel Cénévie Gélín. Je n'ai pas pris les deux autres noms par oubli.

Les autres étaient tous confessés de huit ou quinze jours et se déclaraient sans tache. J'en ai fait souper huit au fourneau, et je leur ai donné à tous l'accolade du départ en votre nom.

L'un des jeunes pères assumptionnistes, parents des Virots, est venu sur une lettre d'invitation que je lui ai adressée, et a raconté au

patronage avant le salut, le pèlerinage de Lourdes qu'il vient de faire. Le tout d'ailleurs d'une voix très sympathique et avec grand intérêt.

Monsieur Blondin se sanctifie à Chaville en attendant son directorat. Le petit Dénizeau fait toujours de son mieux et Monsieur Sautjeau est toujours un peu tourmenté par ses idées de réformes dictatoriales. On ne fera rien de notable en ce sens d'ailleurs, soyez tranquille.

J'ai perdu près de dix malades depuis votre départ. Il m'en reste encore d'ailleurs de 45 à 50.

Les pauvres enfants Seiwer viennent de perdre leur père mort presque inopinément et sans sacrements, bien entendu, car il avait été transporté de suite à Tenon. J'ai appris sa maladie en même temps que sa mort. Il reste 6 petits enfants. Si nous avions eu une salle de malades il aurait été sauvé. J'ai écrit à Bourges, à M^{me} Prémonger, et j'écrirai ailleurs. Les réponses ne sont pas encore venues. Lady Wallace comme elle signe cérémonieusement m'a répondu par une fin de non recevoir. Je le comprends d'une protestante. Elle aura peut-être donné pour l'orphelinat protestant qui monte près de nous. Je poursuis l'affaire et attends les réponses très tranquillement ne désirant que la volonté de Dieu. Ce qui n'empêche que je désire vivement cette œuvre qui produirait tant de fruits spirituels et corporels pour notre cher et malheureux peuple.

Dimanche prochain promenade des dignitaires. Le soir, réunion des hommes.

Le père Lantiez est d'avis que vous demandiez votre guérison radicale à Ste Anne et surtout que vous l'obteniez. Nous la demandons avec vous.

Toute ma famille est envolée du côté de la ville saine quoiqu'un peu sèche que vous connaissez. Une saison vous y ferait peut être du bien. Si vous vous laissez mouiller comme l'autre jour je crains fort que votre voyage en Bretagne ne vous soit nuisible. Vous payez vous encore quelques jeûnes par excès de timidité ? - La tonne se prépare à rouler jusqu'en Normandie. Vous vous en f...ich... n'est ce pas ? Elle vous invite à y aller, bien qu'elle n'ait pas de chambre à vous offrir.

J'ai donné votre dernière adresse à la poste. M. Lorrain qui m'a enfin répondu compte aller congresser.

Adieu cher Ami.

Cave ne recordas.

E. Anizan pr. de S.V. de P.

M. Lenfant a fait demander de vos nouvelles. Je n'étais pas là, il n'a pas eu de réponse.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 2 Octobre 1890

Ma chère Marie

Je suis toujours pressé, c'est ce qui m'a empêché de t'écrire plus tôt. J'ai appris avec grande joie que ton voyage s'était bien terminé et que tu n'en as pas éprouvé trop de fatigue. Maman m'écrit que Stéphane est nommé à St Etienne. L'amélioration que nous espérons se fait attendre. Aller à St Etienne ou à Montluçon c'est, je crois, tout aussi long. J'en ai été très peiné désirant que Marguerite soit près de vous.

En cherchant s'il n'y aurait pas de remèdes, au moins de démarche à tenter, il m'est venu à l'idée de m'adresser à un ancien chef de bureau au ministère des cultes que je connais très bien et qui a été mis à la retraite à cause de ses sentiments religieux.

Je lui ai écrit pour lui demander s'il n'aurait pas conservé quelques relations avec le ministère de l'instruction publique. Il vient de me répondre une lettre très aimable dans la quelle il me donne un peu d'espoir. Au surplus je joins sa lettre à la mienne. Je prie bien Dieu que cela réussisse pour bientôt.

Il serait fort ennuyeux de changer encore. Si pourtant c'était pour venir tout près de vous le changement serait encore préférable.

Je compte te voir comme nous en sommes convenus dans une vingtaine de jours. Tu seras d'ailleurs prévenue. Mais je ne pourrai pas

m'arrêter longtemps car mon ministère me retiens beaucoup. Ma santé est bonne. Et toi ? Soigne toi bien et prends les précautions qu'on t'a recommandées. Ne te fais pas non plus de chagrin de l'éloignement de Marguerite. Il ne sera certainement pas long dans tous les cas. Et puis, offre tout à Dieu. Il faut bien souffrir pour gagner le ciel. J'en ai des exemples tous les jours sous les yeux je t'assure. Mais aussi, plus tard quelle récompense ! Surtout pour combien de temps ! Si la foi était bien vive on jubilerait au milieu des épreuves comme Ste Thérèse.

Je reçois une lettre de Maman qui m'annonce son arrivée avec Léonide et sa famille.

Adieu ma chère Marie.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

Mes amitiés à Ernest et à Stéphane.

E. Anizan pr.

- A Alfred Leclerc

Aiguebelle, le 10 Octobre 1890

Mon Révérend Père

Je vous adresse un mot de la solitude d'Aiguebelle. J'ai fait très bon voyage avec ma Mère.

Nous avons trouvé mon cher frère bien portant, gai, joyeux, tout en Dieu et ne demandant au ciel que la grâce de persévérer.

Le Père Abbé m'offre une place. Je suis trop habitué aux batailles de la plaine pour consentir à rester sur la montagne.

C'est pourtant bien bon de vivre avec Dieu seul loin de ce triste monde rempli de tant de petites gens et de tant de malice. Mais à chacun sa place. Je me prends seulement à désirer que notre petite commu-

nauté devienne une petite trappe par l'esprit intérieur l'esprit de prière et de pénitence. J'y travaillerai pour mon propre compte.

Je resterai ici jusqu'à mardi. Puis nous nous arrêterons à Nevers chez l'une de mes sœurs très souffrante. Pour moi je compte être de retour à Paris vers Vendredi.

J'espère que le cher M. Championnière n'est pas mal. Il était plus souffrant quand je suis parti. Mon pauvre peuple me manque. Plus je suis éloigné de lui plus je me sens fait pour lui. J'espérais faire le pèlerinage de la Salette mais tout le monde me dit que ce serait au dessus des forces de ma mère. J'en suis réduit à tourner les regards du côté de la montagne Unde veniet auxilium.

Je tâche d'intéresser les Supérieurs d'Aiguebelle à nos Œuvres qui semblent exciter leur attention. Je voudrais obtenir qu'ils prient pour nous, surtout pour que Dieu daigne envoyer des Apôtres à notre pauvre peuple si abandonné !

Que de pauvres âmes attendent l'occasion pour revenir à Dieu.

J'en avais encore une pauvre la veille de mon départ.

Un pauvre malade, un ébéniste qui ne s'était pas confessé depuis plus de trente cinq ans me disait en pleurant : « Si j'avais trouvé quelqu'un qui me tendît la main, il y a longtemps que j'aurais recommencé à fréquenter la messe et à pratiquer ma religion ! »

Combien d'autres comme lui !

Daignez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mon respect filial

E. Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris], 29 Octobre 1890

Ma chère Marie

Je n'ai que le temps de t'envoyer un mot. Je suis encombré de travail.

J'ai reçu une lettre de M. Blanc. Il me communique le billet envoyé du ministère au sujet de la demande faite. Le voici résumé :

« Notre travail du personnel était terminé lorsque j'ai reçu votre lettre. Mais ne le regrettez qu'à moitié, car je ne crois pas qu'il eût été possible de donner à M. Huriez un autre poste que celui de St Etienne. On connaissait son désir de se rapprocher de Nevers, et malgré toute la bonne volonté, il n'a pas été possible de faire la chose. C'est à revoir à la prochaine occasion. Je suis prévenu. Ai-je besoin de vous dire que je ferai ce qu'il y a à faire. »

On me recommande de garder cela pour moi. Tu le garderas puisqu'on le demande.

Tu vois qu'à la première occasion la chose se fera. Donc patience et courage. L'éloignement ne sera pas long. D'ailleurs offre cette épreuve à Dieu. Tu sais que quelquefois et même souvent les mères doivent par leurs épreuves contribuer au bonheur éternel de leurs enfants.

C'est dans ce sens que je t'engage ma chère Marie à faire ton sacrifice momentané. Surtout soigne ta santé. Fortifie toi.

Je vais très bien pour mon compte. Je crois que mon voyage m'a plutôt fait du bien.

Je recommande bien à Maman de prendre un express pour venir à Paris. Ces trains omnibus sont fatigants.

Adieu, ma chère Marie. Je prie pour toi pour ta fille et pour vous tous. J'ai dit la messe que tu m'as demandée. Bon courage ! Il serait mal de te faire trop de peine, ce serait un manque de confiance en Dieu.

Que veux-tu, on n'arrive pas à la sainteté et au ciel sans souffrir.

Je t'embrasse de cœur ainsi que Maman et Marguerite.

Bien des amitiés à Ernest.

Ton frère affectionné.

E. Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, le 17 Décembre 1890

Ma chère Marie

J'ai commencé une lettre pour toi depuis bien longtemps. Mais c'est toujours la même chose, les occupations se pressent et je ne fais que l'essentiel.

Comment vas tu ? Ce temps froid m'inquiète pour toi. Ne sors pas, aie bien chaud, et ne te tracasse pas. Maman m'a écrit que tu n'allais pas mal. J'espère que c'est la vérité. Et Marguerite comment se trouve-t-elle de son séjour à Saint Etienne ? Ce ne sera pas pour bien longtemps assurément. Tu as sans doute de ses nouvelles presque tous les jours. Quand tu m'écriras dis moi comment tout va là bas.

Ma santé à moi est très bonne.

J'en ai grand besoin d'ailleurs pour tout ce qui m'incombe. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour les âmes. Nous sommes très encouragés grâce à Dieu par la vue du bien qui se fait. Ah ! si nous avions toute la France dans la main !

Nous préparons Noël en ce moment.

Léonide n'allait pas mal la dernière fois que je l'ai vue. Je pense qu'elle n'est pas pire. Les enfants allaient bien aussi.

Maman m'a écrit l'autre jour que l'hiver se passait bien jusqu'ici. Tant mieux, car il est si rude depuis trois semaines ! La misère est grande autour de nous, et par ce temps les malheureux souffrent.

Vois tu Madame Pouf ta voisine comme elle te l'avait demandé ? Je serais bien aise de l'apprendre, car Ernest étant souvent à son bureau, tu es bien seule.

C'est une grande ressource que de bons voisins. Ici bas on est presque toujours séparé des siens ; il faut accepter cette épreuve. Vous voilà tous les cinq éparpillés ; chacun de son côté. C'était l'une des épreuves les plus sensibles pour nous qui nous aimons tant. Mais que veux-tu il faut gagner son ciel et Dieu nous aide par ces épreuves. Le principal est de supporter gaillardement et surtout chrétiennement les privations qui en résultent.

Pour mon compte je touche du doigt, je t'assure, le peu de cette vie ; on est bien insensé d'y chercher son repos. Si on comprenait le prix des épreuves on trouverait les siennes bien légères et si on avait une idée de l'éternité bienheureuse on placerait là toutes ses espérances. Enfin nous ne sommes pas parfaits ; demandons à Dieu de nous faire comprendre la vérité et de nous donner la force d'y conformer nos idées et notre vie.

Inutile de t'assurer que je prie pour vous. Je me recommande ainsi que les pécheurs à tes prières.

Adieu, ma chère Marie.

Présente mes amitiés à Ernest, dis bien des choses à Marguerite et à son mari quand tu lui écriras.

Je t'embrasse de tout cœur comme je t'aime.

Ton frère affectionné.

E Anizan prêtre

1891

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 4 Janvier 1891

Ma chère Marguerite

Je reçois tes vœux de nouvel an et t'en remercie de grand cœur. Je souhaite aussi pour toi et Stéphane la santé et toutes les prospérités. Moi aussi je désire ardemment votre changement et votre réunion, car c'est une situation vraiment pénible et qui ne peut pas durer bien longtemps. Toute cette affaire est inconcevable. D'où peut venir cet envoi au loin quand on demandait un rapprochement, surtout quand on l'avait fait espérer ? Enfin, espérons que ce ne sera que très passager et que les promesses du ministère ne resteront pas vaines. Soignez vos rhumes car quand ils durent longtemps ils ne sont pas faciles à faire passer, j'en sais quelque chose.

En effet, je vais beaucoup mieux je crois même qu'il ne me reste plus grand'chose. Je puis parler et faire tout mon ministère ordinaire. Nous avons à Paris un temps superbe.

Rien de nouveau qui puisse t'intéresser dans nos parages. Nous travaillons toujours et Dieu merci les consolations ne nous manquent pas. Inutile de te dire que je prie pour vous deux, pour votre changement votre réunion et aussi votre sanctification car sans cela le reste n'est rien.

Merci à Stéphane de son petit mot et de ses souhaits, dis lui mille amitiés de ma part.

Je vais écrire à ta mère dont tu aurais dû me donner des nouvelles.

A Dieu, ma chère Marguerite. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que ta Mère. Bien des choses aimables à ton Père.

Ton oncle affectionné

E. Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 7 Janvier 1891

Ma chère Marie

Je n'ai pu trouver encore le temps de t'adresser mes vœux de bonne année. Ce n'est pas faute d'y penser ni de le vouloir.

D'ailleurs à défaut de te les écrire je les ai offerts dès le 1^{er} jour de l'an à Dieu en le priant de les exaucer.

Bonne année donc, ma chère Marie, meilleure santé s'il plaît à Dieu, progrès dans son amour et surtout le ciel après cette vie !

Je suis bien désolé de te voir toujours ainsi souffrante et malade. Cette épreuve est certes l'une des plus rudes ici bas. J'en suis si continuellement le témoin que je suis à même de le comprendre.

Si pourtant Dieu le veut pour le salut de ton âme et pour celle de Marguerite, que son saint nom soit béni en tout ! Nous comprendrons là haut bien des choses cachées pour nous ici bas, et nous bénirons Dieu de grâces qu'en ce monde nous serions tentés de repousser.

Profite le mieux que tu peux de ton épreuve, ma chère Marie. Offre tout à Dieu, souffre tout pour lui. A son service on est assuré d'un large salaire. Sois bien persuadée que le temps de la souffrance est le plus précieux et le plus fécond de la vie.

Comment t'es tu trouvée au milieu de ces froids rigoureux ? Quelle rude saison depuis bientôt deux mois !

Pour moi je vais bien. Deux jours j'ai eu l'estomac un peu à l'envers. Tout est remis pour le moment.

Comment se porte Ernest ?

Offre lui aussi mes souhaits de bonne année.

Vous avez dû recevoir la visite de Marguerite et de Stéphane pendant les vacances du 1^{er} de l'an. Comment vont ils ?

Léonide a perdu sa vieille bonne qui est morte ces jours derniers et qu'elle a vivement regrettée. Elle a une femme de journée en attendant qu'elle trouve une autre domestique.

Nous avons eu de très belles fêtes de Noël.

Je t'engage fort à ne pas t'exposer au froid tous ces temps ci.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de tout cœur comme je t'aime. Mille amitiés à Ernest et aux enfants.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 19 Mai 1891

Ma chère Marguerite

J'en suis à ma troisième retraite de 1^{ère} Communion dans diverses paroisses de Paris depuis trois semaines. J'ai à suivre de près plus de soixante malades sérieusement atteints, sans parler d'autres dont les âmes sont plus malades encore que le corps, je ne t'énumère pas les prédications, catéchismes de retardataires, démarches, ministères de tous genres qui se succèdent d'un bout de l'année à l'autre, mon seul désir est de te persuader que mon silence n'a pour cause ni l'indifférence ni l'oubli mais uniquement mon insuffisance à tout concilier.

Pour toi qui as beaucoup moins à faire écris moi quand même, aussitôt que je pourrai je te répondrai.

Vous allez tous bien, ta mère me l'écrivait l'autre jour, j'en suis heureux. C'est une vraie joie pour moi aussi de vous savoir tous ensemble.

Les vacances d'ailleurs viendront bientôt et après vous être réunis à St Etienne, vous vous réunirez de nouveau à Nevers.

Rappelle moi au bon souvenir de Stéphane que je n'oublie pas non plus. Malheureusement, je n'ai pas eu beaucoup d'occasions jusqu'ici de le voir. Le peu que je l'ai vu me l'a fait grandement apprécier et aimer. Exhorte le bien de ma part à tout faire pour avoir son agrégation qu'il est cent fois capable d'emporter. Je prierai bien à son intention.

Es tu toujours bonne douce prévenante et pieuse ? J'en suis sûr. Je ne te demande pas de répondre à cette question, ton humilité m'enverrait une réponse alarmante ; fais ce que tu peux et mets bien en pratique les conseils que je t'ai donnés au nom de Dieu le jour de ton mariage.

Si tu as quelquefois des loisirs tu serais bien aimable de me faire quelques petits objets de laine pour les pauvres. Si le temps te manque regarde cette phrase comme non avenue. Avant tout ta maison.

A Dieu, ma chère Marguerite, écris moi de temps en temps et sois indulgente à mon endroit.

Je t 'embrasse de cœur et adresse toutes mes amitiés à Stéphane.

Ton oncle affectionné

E Anizan prêtre

Tu as bien fait de me faire donner ton adresse, je ne l'avais plus sous la main et plus d'une fois je ne t'ai pas écrit à cause de cela.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris], Mercredi 8 Juillet 1891

Ma chère Marie

Tu m'as offert ainsi que ton mari de passer quelques jours avec vous quand j'aurais besoin de repos. On veut que je me repose immédiatement et que je parte demain Jeudi. Je suppose donc que vous pouvez me recevoir et je pars demain pour être à Nevers le soir. Je resterai si vous pouvez me garder huit à dix jours.

Je ne suis pas bien malade mais le médecin me condamne au repos au silence à une bonne nourriture et à ne pas sortir quand il fait froid surtout le soir. Tout cela, je le trouverai facilement chez vous.

Attendez moi donc demain jeudi, soir. Je ne sais pas à quelle heure car je n'ai pas d'indicateur, mais pour souper. Si à votre heure habituelle je ne suis pas arrivé, soupez, je mangerai seul après.

Je me réjouis bien de vous voir.

Je t'embrasse de cœur ainsi que Marguerite. Bien des amitiés à Ernest et à Stéphane, s'il est là.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

- A Alfred Leclerc

[Nevers, 10] Juillet 1891

Mon Révérend Père

Je vous adresse ma première lettre. Je suis à Nevers comme un coq en pâte, coq encore fort maigre mais à bonne enseigne pour engraisser si je suis engraisable.

Comment vais-je ? Je ne sais. Pas plus mal assurément. Suis-je mieux ? Il faudrait pour vous le dire pouvoir m'ausculter moi même... Je ne tousse pas beaucoup. Je ne crache pas beaucoup. Je mange bien je dors bien, je me promène un peu et je ne trouve pas le temps de m'ennuyer, bien qu'en réalité je ne fasse rien.

Quel vilain métier ! Il est vrai qu'il n'y a pas de sot métier. C'est celui que Dieu veut que je mène en ce moment ; que sa sainte Volonté soit faite. Ah ! si cette indisposition pouvait contribuer à me rendre meilleur et plus utile aux âmes ! que j'en remerciais Dieu ! Je l'en remercie quand même comme je le remercierai si je vais mieux comme je désire le remercier si c'était le début d'une maladie plus grave. Quoi qu'il en soit, j'y ai du moins gagné de me mettre plus entièrement entre les mains de Dieu et d'avoir accepté d'avance tout, même une mort prématurée et tranquille. Que devient notre pauvre Monsieur Championnière ? Il était un peu plus souffrant quand j'ai quitté Sainte Anne.

Je vais faire les démarches nécessaires pour le voyage à la Salette. Je pense pouvoir le faire quand même.

Me permettez vous mon Père de vous recommander votre santé qui nous est si nécessaire à tous. Je m'afflige de vous voir toujours au poste de la fatigue.

Daignez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mon filial dévouement.

E. Anizan prêtre

Chez Monsieur Durouzeau
Nevers 6 square Desveaux

- A Henri Lucas-Championnière

[Nevers, 11 Juillet 1891]

Cher frère et Ami

Comment allez vous ? Vous n'aviez pas besoin de mon indisposition pour vous remettre.

Enfin ! Dieu le veut ! c'est bien à Lui de distribuer les postes, et s'Il veut nous tenir un peu à l'arrière garde, soit.

C'est un peu dur pour des Zouaves. Espérons reprendre le combat là où l'on risque de se faire casser la figure.

« Et vous ? » me dites vous. « Moi ? eh bien ! » « Comment allez vous ? » Est ce que je sais ? Je mange toujours bien, je dors toujours admirablement, je toussaille un peu de temps en temps pour ne pas cracher grand chose. On me trouve blanc, on me trouve maigre, on me trouve par moment un peu meilleure mine ! On me fait manger !!! on me fait boire !!! Si je ne reviens pas engraisé, c'est vraiment à y renoncer, c'est que je ne suis pas engraisable !

« Vous ennuyez vous ? » Non. Pourquoi m'ennuyer ? « Mais Dimanche ? » « Et bien, oui, c'est aujourd'hui Dimanche. » Vous avez fait mieux que moi probablement ; une seule chose me taquine, c'est la question de fatigue pour vous. Je suis allé à la Grand'Messe et aux Vêpres comme un bon paroissien. Je suis même resté au chapelet et au salut. Quel métier que celui de bourgeois ! Si je pouvais me dédoubler je m'eng... moi même. J'ai dit si souvent : « je m'en f... » et m'y voilà, dans le confortable jusqu'au cou ! Enfin c'est pour Dieu, j'espère car l'intention est là.

Que vous dire de plus ? Je me pilule toujours. A quoi cela sert-il ? Je ne sais non plus.

Il y a longtemps que vous auriez dû, cher ami, prendre votre vol vers la verdure et les montagnes. Le temps est superbe, que je regrette de vous savoir dans les vapeurs des peaux de lapins. Quelle bête de lettre !!! Vous en conclurez peut être que je suis bien malade. En tous cas ne concluez pas que je suis sans cœur à votre endroit, ce serait un mensonge. Je prie pour vous, pour le bon Monsieur Magnien

qui trime pendant que je fais le fainéant, pour le cher Monsieur Gambier qui soupire sourdement, je le crains, pour Monsieur Pecqueur qui doit être ahuri dans une pareille maison en particulier pour mon cher Supérieur qui m'est si supérieur en tout et auquel je dois si souvent causer des tribulations.

Et le Congrès des Aumôniers ? Dire que si j'étais soldat je pourrais me permettre de vous dire « je te ... » Mais ne craignez rien, cher Ami, je me contente de vous aimer en frère tout en vous vénérant comme je vous le dois.

Adieu, cher frère. Je vous en prie soignez-vous et guérissez-vous vite. Vous voyez bien que c'est nécessaire, puisque moi qui faisait le malin me voilà sur le flanc.

Tout à vous bien affectueusement en N.S. Mille amitiés à tous.

E Anizan prêtre

- A Henri Lucas-Championnière

Chamenaïs, 15 Juillet 1891

Très cher Ami

J'espère que le Patronage vous aura souhaité la Saint Henri. En tous cas je vous la souhaite.

Je suis jusqu'à demain matin chez l'excellent Monsieur Blanc qui vous envoie ses amitiés. Je suis toujours à peu près de même et ne vois pas de raison pour que cela change.

J'ai vu hier un Esculape de Nevers qui m'a dit (bien entendu) ce qu'aucun autre n'avait dit jusque là.

Selon lui j'aurais une fluxion de poitrine en miniature, autrement dit une congestion pulmonaire d'une petite partie d'un poumon. Qu'en est il ? Je puis guérir rapidement, cela peut me tenir encore un

mois. Quoi qu'il en soit la chose guérira complètement et bientôt. Pensez en ce qu'il vous plaira.

Comment vont nos chers frères ?

A Dieu ! Que Saint Henri vous garde et vous guérisse ! Vive la St Henri !!! Je gage que nous n'avez pas profité de mon absence pour vous faire souhaiter votre fête.

Je m'appelle Jean Emile, Monsieur ! et non pas Henri !

Donc régaliez vous, mais ne dépensez pas trop, car ici je ne récolte pas d'argent.

Tout à vous fraternellement en N.S. Mille amitiés à tous.

E Anizan prêtre

- A Alfred Leclerc

Nevers, 20 Juillet 1891

Mon Révérend Père

Merci de votre si longue et si paternelle épître. Je ne m'impatiente nullement de mon repos obligé et suis tout prêt à le prendre aussi long que Dieu voudra.

Je vais d'ailleurs plutôt mieux et le médecin après m'avoir mis un vésicatoire sur ma demande me disait samedi qu'il me trouvait mieux et que c'était l'affaire de quelques jours, d'une semaine environ. Je n'espère pas être quitte en une semaine, cependant je me crois mieux. Aussi ai-je l'intention de revenir mercredi ou jeudi à Paris afin de pouvoir apporter mon petit concours à la préparation de Ste Anne, quitte à reprendre une autre petite saison de repos, la semaine prochaine. Il y a Dimanche Première Communion en plus de la clôture de la retraite, il doit y avoir communion mensuelle pour nos familles ouvrières, et, bien que je sois loin de me croire nécessaire même en cette circonstance, je ne serai pas inutile.

D'autant qu'il y aura lieu d'inviter un certain nombre de nos anciens.

Ce que j'ai lu dans divers journaux me prouve que les grévistes sont en bien mauvaises mains.

Les en arracher et substituer l'action d'un Evêque serait un coup de maître, mais je doute que Monseigneur Richard, connu son caractère, consente à se lancer dans cette voie. Je prie néanmoins à cette intention. - Je regrette bien de n'être pas près de vous pour célébrer notre grand patron.

Que je serais heureux d'apprendre que votre larynx est mieux.

Au sujet de ce projet relatif à la grève, qu'il est pénible de voir l'Eglise si peu mêlée au peuple, qu'il faille faire un effort tout à fait extraordinaire pour pouvoir s'intéresser effectivement à ses intérêts. Où sont donc M. Harmel, le Cardinal Langénieux et tous ceux qu'on décore du nom de père des ouvriers de Cardinal des ouvriers ?

On me presse pour porter ma lettre à la poste. Je coupe donc court.

Daignez agréer, mon Révérend Père l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus affectueux.

E Anizan prêtre

- A Alfred Leclerc

[Nevers, 22 Juillet 1891]

Mon Révérend Père

Je viens vous dire où j'en suis. Avant hier soir à la suite d'une promenade en voiture j'ai perdu l'appétit. Hier à midi je n'ai rien pu manger. Ma sœur inquiète a fait venir le meilleur médecin de Nevers (soi disant). Il m'a examiné, palpé, écouté et m'a déclaré en fin de compte que j'avais une petite partie du poumon droit congestionnée

que c'était une fluxion de poitrine en miniature. La chose peut durer un mois, peut être moins mais il faut des précautions et de la teinture d'iode ou un vésicatoire. La chose guérira très bien, ajoute-t-il. Quant aux tubercules (je lui ai posé la question) il n'y en a certainement pas.

Est ce bien exact ? Est ce bien franc ? Je n'en sais rien.

Quoi qu'il en soit, je ne suis pas guéri, je ne suis même guère mieux. Ici, on me crie de tous les côtés : « c'est imprudent c'est insensé de repartir samedi pour Paris. C'est trop peu, ce repos ne servira de rien. » Je suis l'homme le plus embarrassé du monde. Je viens vous demander, mon Révérend Père, de me tirer d'embarras. Faut il revenir ? Faut il rester malgré la retraite et la 1^{ère} Communion de Ste Anne ? L'appétit est revenu. Je suis en ce moment chez l'excellent Monsieur Blanc qui me soigne comme un poulet.

Le médecin de Nevers me détourne absolument d'aller à la Sallette tant que je ne serai pas guéri, il y voit une grave imprudence. Que faire ?

Ma mère qui est allée voir l'Esculape du Trône m'écrit également, qu'à son avis ces dix jours ne peuvent presque rien produire.

Je m'en remets à votre décision mon Révérend Père.

Si vous préférez que je revienne je reviendrai, si vous voyez l'opportunité de me remplacer même ces huit jours je resterai.

Et vous, mon Révérend Père ? Votre larynx ? Monsieur Blanc s'en inquiétait tout à l'heure.

Je n'ai pas reçu de nouvelles de Ste Anne.

Excusez ce griffonnage je le fais à la hâte, on attend pour poster ma lettre.

Veuillez agréer, mon Révérend Père l'hommage de mon bien affectueux et filial dévouement.

E Anizan prêtre

Chez Monsieur Durouzeau
Nevers-6 square Desvaux
Monsieur Blanc me prie de vous envoyer ses hommages.

- A Alfred Leclerc

[Nevers, 24 Juillet 1891]

Mon Révérend Père

J'ai vu Monsieur Jousset qui m'a examiné de nouveau.

Il a été un peu plus inquiétant que la première fois, quoique (je tiens à vous le dire) je ne sois pas plus inquiété pour mon compte, me mettant pour tout entre les mains de Dieu.

Il m'a dit qu'il y avait au sommet de la poitrine quelques frottements qui l'inquiètent un peu. Cela pourrait devenir de la tuberculose si on ne l'arrêtait au plus tôt. Il me commande trois petits verres d'eau de la Bourboule par jour et me demande de le retourner voir avant le 13 Août (ou avant le 12 ?) car il doit s'absenter trois semaines.

Il me recommande de boire beaucoup de laitage. Une quinzaine à la campagne ne peut que me faire du bien.

Que penser de tout cela ?

L'un me dit « vous n'avez rien en haut vous êtes mieux en bas, c'est l'affaire de quelques jours ». L'autre me dit « il y a quelque chose. » Enfin à la grâce de Dieu !

Ne pourriez vous nous prêter un Prêtre Samedi soir (demain) pour les confessions, mon Révérend Père ?

Je ne dis pas toute ma consultation chez le Docteur Jousset à M. Championnière, car de proche en proche je serais bientôt mort.

Où aller ? A Valloires ? à Tournay ? Je ne sais. Décidez en, mon Père.

Je pense bien un peu à Vincennes chez ma Mère. Je ne serais guère à la campagne.

Daignez agréer, mon Révérend Père l'hommage de mon filial respect.

E Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

[Vincennes], 29 Juillet 1891

Ma chère Marie

J'aurais dû t'écrire plus tôt, d'abord pour vous remercier de votre si excellente réception et aussi pour vous donner de mes nouvelles.

Mais en arrivant, la retraite de 1^{ère} Communion et la préparation de la fête patronale m'ont absorbé jusqu'à lundi. Puis il a fallu aller à la Maison-Mère, voir des médecins qui déclarent que je dois repartir à la campagne pour quinze autres jours, faire des démarches pour m'informer si je puis aller ici, là, ou ailleurs encore.

C'est à n'en pas finir. J'ai dû aller dans une de nos maisons à Angers, maintenant je dois aller à Auvilliers où l'air natal, dit-on, me fera du bien. Je ne puis te dire toutes les démarches que j'ai dû faire. J'aurais voulu ne t'écrire que quand j'aurais été fixé définitivement, mais tu t'ennuies, je le comprends et je devance la fixation de mon départ.

Comment je vais ? Toujours à peu près de même. Mon séjour à Nevers m'a fait du bien surtout en me fortifiant grâce à la bonne nourriture et au repos. Mais pour la toux, il n'y a pas grand changement. Il est vrai que les jours qui ont suivi mon arrivée ici m'ont un peu fatigué encore.

Quoi qu'il en soit, je continue les pilules Dartois que le médecin de Paris m'a conseillées également, je mets sur mon dos de la teinture d'iode, on veut que je sois quelque temps au grand air au repos au silence et à la bonne nourriture.

Tout cela n'est pas amusant mais à la grâce de Dieu ! En attendant mon départ pour Auvilliers demain ou après demain, je suis chez Maman à Vincennes. Je ne vais pas plus mal d'ailleurs.

Et toi, ma chère Marie, où en es tu ? car tu étais aussi bien pa-
traque quand je t'ai quittée.

Je te remercie bien des quinze jours de repos de bonne nourriture et de bons soins que j'ai passés à Nevers. J'aurais bien voulu prolonger encore mais ce n'était guère possible.

J'espère que le nouveau repos ajouté à celui de Nevers triomphera de ce rhume tenace.

Remercie bien aussi ton mari de sa bonne et cordiale réception.

J'ai été bien heureux aussi que mon séjour à Nevers concorde avec celui de Marguerite que j'ai si peu l'occasion de voir.

Malheureusement je serai absent lors de votre arrivée à Vincennes, mais à moins que mon indisposition traîne trop en longueur je compte revenir pour le quinze Août.

Léonide doit aussi aller à Auwilliers avec ses enfants vers le 10 Août.

Maman doit t'écrire vendredi, elle répondra à plusieurs questions que tu lui as posées.

Dieu merci, personne d'ici n'était dans le train qui a été victime du terrible accident de Saint Mandé. J'étais à Paris et j'ai eu grand peur aussi, car on pourrait être amené à rentrer chez soi comme les malheureux qu'on enterre à cette heure même.

Adieu, ma chère Marie. Merci encore de votre généreuse et amicale hospitalité. Je ne puis la payer que par des prières et je le fais de grand cœur.

Meilleure santé à toi, bonne saison d'eau à Ernest.

Je t'embrasse de cœur ainsi que Marguerite. Bien des amitiés à ton mari et à Stéphane quand vous le verrez.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

Mon respectueux souvenir à Mme Pouff.

- A Alfred Leclerc

*[Vincennes],
Jeudi soir 30 Juillet 1891*

Mon Révérend Père

Un mot seulement pour vous tenir au courant de mes faits et gestes. Le projet dont je vous ai parlé en dernier lieu souffrant des difficultés, je pars demain Vendredi pour Angers. Il y a eu des correspondances engagées qui m'ont retenu à Vincennes jusqu'à ce jour. Je ne connais pas l'adresse de nos frères, j'enverrai demain matin une dépêche à M. Myionnet à l'Œuvre de Notre Dame des champs.

Là je ferai le possible pour me rendre de nouveau capable d'action ; à la grâce de Dieu !

Ma mère m'aidera à supporter les dépenses de séjour et de soins là bas.

Daignez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mes sentiments dévoués et respectueux.

E Anizan pr

P.S. Je prendrai le train à 11h. à St Lazare, c'est le plus comode, je crois.

- A Alfred Leclerc

Angers, 10 Août 1891

Mon Révérend Père

Je suis bien lent à vous donner de mes nouvelles. C'est parce que je ne sais trop qu'en dire.

Il me semble bien que je suis un peu mieux, mais je tousse et crache encore ; assurément la bronchite n'a pas encore cédé.

Monsieur Myjonnet n'a pas voulu m'examiner lui même. Il prétend ne s'y plus guère connaître. Sur sa proposition, je suis allé voir le docteur Cottel qui m'a examiné sérieusement.

« Vous avez de la bronchite dans tout le côté droit, m'a-t-il dit, mais vous devez en avoir eu davantage. Revenez me voir mercredi. Pas de lésion tuberculeuse. Il faut de la bonne nourriture du repos et des précautions pendant quelque temps.

- Mais qu'entendez vous par quelque temps, M. le docteur ?

- Un mois au moins.

- Mais je dois retourner à Paris pour le 15 Août.

- Si vous y retournez, vous commettrez une faute. Dites le au Père Leclerc de ma part.

- ...etc... etc... »

De fait, je crois qu'au point de vue de mon rhume j'ai eu tort de revenir pour Sainte Anne, cela a dû me reculer.

J'ai prié M. Myjonnet de vouloir bien voir lui même le docteur et vous en écrire ces jours-ci.

Je me soigne tranquillement.

Le docteur d'Angers me veut encore changer les remèdes, remplacer la créosote par l'arsenic etc... Tot capita tot sensus.

Quoi qu'il en soit, je m'abandonne entièrement à Dieu sans me soucier plus que cela de mon impuissance.

J'aimerais mieux travailler assurément, et la lame se lasse bien un peu par moment du fourreau, mais à vrai dire, la volonté de Dieu est adorable en tout, je me suis si souvent donné au divin Maître pour tout ce qu'Il veut, que j'aurais mauvaise grâce à accepter des regrets absurdes et intempestifs.

A la vie à la mort, vive Dieu !

Ah ! si du moins cette petite épreuve pouvait être utile à nos pauvres déshérités de la société ! J'avais tant désiré être un ouvrier puissant fécond dans la vie et dans la mort !

L'imitation affirme que la maladie sanctifie bien peu d'âmes. Je crains bien de n'être pas du peu. Si vous avez une petite intention de reste, mon Révérend Père, veuillez me l'appliquer dans le sens que Dieu voudra.

J'aurais quelque désir de voir le bon Père Larousse qui nous a donné une si admirable retraite de 30 jours. Il est à Laval. Si mon séjour se prolonge ici peut être pourrais-je y consacrer une journée ? Mon désir en cela d'ailleurs est fort relatif, comme tous les autres d'ailleurs sauf la gloire de Dieu et le salut du peuple.

Tout le monde ici est charmant, on me soigne le mieux que l'on peut.

Daignez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon plus respectueux dévouement.

E Anizan prêtre

P.S. Je devais voir le docteur Jousset le 12 au plus tard. Je ne le verrai pas assurément. Il m'avait recommandé de venir à cette époque parce qu'il s'absente de Paris pour 3 semaines. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de faire une démarche écrite. Il ne peut savoir par lettre où j'en suis. D'ailleurs M. Arnault et M. Cotel auxquels j'ai parlé de son traitement de l'eau de la Bourboule prétendent que cela sans être mauvais ne peut rien me faire.

- A Alfred Leclerc

Angers, 12 Août 1891

Mon Révérend Père

Pardon de vous importuner encore, vous avez déjà tant d'affaires sur les bras ! mais tout le monde renvoyant à vous pour tout c'est vous qu'il faut déranger.

Peut être avez vous d'ailleurs déjà répondu à ma dernière lettre. Si cette lettre croise la vôtre, cette dernière est sans objet. C'est Samedi le 15 Août, si je dois revenir ce jour comme il a été d'abord convenu, il me faut partir au plus tôt.

Le médecin que j'ai revu aujourd'hui me trouve en bonne voie mais il insiste pour que je ne reparte pas à Paris en ce moment. « A Paris vous ne vous guérirez pas, il faut y retourner guéri, et pour cela, restez ici quelque temps ». Monsieur Myionnet devait voir le docteur Cottelle et vous en écrire. Mais je crois bien qu'il n'aura pas eu le temps de le voir et de vous en écrire comme il me l'avait promis. Que faut-il faire ?

Il est bien ennuyeux que ni M. Championnière ni moi ne soyons à cette fête, mais ne faut il pas de préférence en finir puisqu'il en est temps encore au dire des médecins.

Je sais que Monsieur Imhoff ne se soucie guère de laisser son œuvre pour une autre un jour de fête comme celle là.

Aussi j'attends avec impatience une décision que je suivrai en tous les cas. Il ne faudrait pas de malades dans notre congrégation ni dans nos maisons.

Enfin, ce n'est pas au choix.

Je tâche de sanctifier ma situation actuelle, et je m'y résigne volontiers. Sainte Thérèse m'y aide. Monsieur de Préville devait revenir dans les premiers jours d'Août. S'il est de retour, s'il n'est pas trop fatigué du voyage, peut être pourrait-il confesser à Sainte Anne Vendredi soir et rester pour Samedi ?

Soyez assez bon, mon Révérend Père, pour m'envoyer ou me faire envoyer un mot ou une dépêche me fixant sur ma ligne de conduite.

Je prie tous les jours, mon Révérend Père, pour que Dieu vous donne la santé et la grâce de suffire à tous les tracas de notre famille.

Veuillez agréer l'hommage de mon plus filial dévouement.

E Anizan prêtre

- A Alfred Leclerc

Angers, 26 Août 1891

Mon bien cher et Révérend Père

Je suis bien lent à donner de mes nouvelles et j'ai été quelque peu confus d'être devancé par vous. Mais je suis si embarrassé pour dire où j'en suis que j'attends toujours quelque'amélioration plus sensible. Je vais, je crois, de mieux en mieux, mais c'est lent très lent. Le médecin, excellent homme d'ailleurs, me dit toujours : « Vous êtes mieux, bien mieux qu'en arrivant, mais il ne vous faut pas de Paris pour le moment. Angers vous fait du bien. »

La dernière fois, avant hier « Vous êtes incomparablement mieux, vous êtes bien ; encore un peu et vous serez vraiment bien..... pour votre position. » Qu'est ce que cela veut dire ? J'ai voulu le faire expliquer « Non, vous n'avez pas de tubercules, mais vous avez maintenant un terrain favorable dans lequel les bacilles se développeraient facilement. »

Il ne sort pas de là. J'aurais voulu que Monsieur Myionnet qui n'a pas voulu m'examiner ni me questionner, ni me traiter aucunement, j'aurais voulu qu'il le vît et qu'il vous rendît compte de ce que pense M. Cottel. Monsieur Myionnet me l'avait promis et il n'y est pas allé. Je lui ai redemandé de le voir afin que l'on sache à quoi s'en tenir et que faire, j'espère qu'il ira.

En fait de remède, je continue les pilules de créosote que le docteur déclare souveraine pour moi, (souveraineté qui ne se montre pas vite) je prends beaucoup de lait chez les braves gens de la ferme qui touche Notre Dame des champs. Je prends aussi de l'huile de foie de morue quoique le médecin n'en paraisse pas très partisan. Mon frère dans un cas à peu près analogue au mien lui a attribué sa guérison. J'en prends le plus possible. J'en [ai] absorbé aujourd'hui huit cuillerées. Je n'en ai pas éprouvé d'inconvenient jusqu'ici.

Quant à l'eau froide je n'ai pas encore essayé parce que c'est assez difficile. J'ai lu avec grand intérêt le livre et ce qui y est dit me

paraît très frappant, mais il faut que tout cela soit appliqué par un homme compétent. On recommande des affusions supérieures des affusions des genoux, des marches dans l'herbe mouillée etc. etc... Je ne puis faire tout cela seul sans être conseillé. Une application à faux ou mal faite peut être le coup de fouet pour la maladie. Si j'avais quelque'un d'expérimenté je prendrais très volontiers ces moyens simples en eux mêmes. Dans les cas de bronchite et de phtisie l'auteur recommande de la prudence dans l'emploi des remèdes.

Je ne voudrais pas m'exposer à aggraver encore mon cas. Si le bon Curé n'était pas si loin, je l'aurais bien été voir. Monsieur Myionnet est excellent, il tâche de me distraire. Nous sommes allés un jour à Chalonnnes un autre à Rochefort. Aujourd'hui il m'a fait conduire aux pont de Cé. Mais tout cela ne vaut pas Ste Anne pour moi (pour le cœur et l'âme).

J'ai lu avec un vif intérêt les détails que vous avez bien voulu m'envoyer sur l'Ordination et le reste. J'ai appris avec peine le vilain voyage de M. Championnière. Pauvre ami. D'autre part je suis tranquillisé de le savoir à Sainte Anne. Les médecins parlent beaucoup de la campagne, des montagnes. En somme M. Championnière est encore mieux à Paris.

Quant à mon retour, je serais bien aise, mon Révérend Père, que vous en écriviez un mot à M. Myionnet ; il verrait le médecin qui à lui ne cachera rien, et ensuite on réglerait si je dois encore profiter des quelques beaux temps ici, ou si je puis revenir sans grand inconvénient à Paris. Il est fort pénible et difficile pour moi de traiter et de régler cette question, le médecin ne me disant que des généralités et insistant seulement sur ce point qu'il faut encore rester ici.

Tous nos frères vous adressent leur affectueux hommage.

Daignez agréer, mon Révérend Père l'assurance de mon plus filial dévouement.

E Anizan prêtre

M. Myionnet doit partir à la fin de la semaine pour la retraite. Tout le monde ici demande de vos nouvelles.

- A Henri Lucas-Championnière

Angers, Vendredi 28 Août 1891

Cher frère et Ami

Vous trouvez mes lettres rares, et vous avez raison personnellement, puisque je ne vous ai pas écrit depuis votre départ. M. Magnien m'a donné une adresse qui ne pouvait convenir que deux ou trois jours. Ces jours passés, j'ai été dans l'incertitude et j'espérais recevoir de vous un mot qui m'aurait fixé.

J'apprends avec une véritable peine, cher ami, le mauvais voyage que vous avez fait, et je commence à croire que Paris vous vaut mieux que l'Auvergne ; surtout que l'Auvergne est un des derniers pays où l'on devrait vous envoyer. Du froid de la pluie, il est clair que tout cela vous est mauvais. Les médecins parlent donc des climats sans les connaître ? Le Père Supérieur m'écrivait hier que vous étiez cependant revenu avec une très bonne mine.

Je ne pense pas que la Communauté de Sainte Anne se soit plainte de la rareté de mes lettres. J'en ai plus envoyé que je n'en ai reçu. Cela devait être, nos chers frères étant si occupés.

Mes lettres ne disent pas grand'chose sur ma santé, dites vous. Que voulez vous qu'elles disent ? Depuis que je suis ici, je vais de mieux en mieux,,je crois, mais si lentement à mon gré que longtemps je n'ai pas constaté le mieux. Le médecin qui dans ses paroles me paraît être le médecin tant mieux, me dit chaque semaine : « Vous êtes mieux, bien mieux, mais pas d'imprudence pas de retour à Paris actuellement. » Quand je l'interroge il me parle de terrain actuellement favorable à la maladie etc... et toutes les fariboles que vous connaissez. Aussi, ne sachant ce qu'il pense au juste ne sentant pas une amélioration bien sensible je ne pouvais dire grand'chose.

Actuellement je me sens mieux tout en toussant encore ; Monsieur Myionnet pourra vous dire plus au juste où j'en suis, car il est allé voir le médecin ce matin sur ma prière, et vous le verrez demain soir. J'ai pensé que sa présence pourrait vous être utile Dimanche, et il ira vous demander à souper et à coucher demain Samedi. Il se mettra à votre disposition pour la messe et pour la prédication.

Il emmène un petit novice ; j'ai pensé que vous pourriez sans trop de difficulté le coucher soit dans une chambre soit à la maison de famille. Ce sera d'ailleurs pour une seule nuit.

Merci des prières qu'on veut bien faire pour moi à Sainte Anne ; puissent ces prières m'obtenir avant tout le quorite primum regnum Dei.

A Angers le temps est très généralement beau. Il est vrai que les bords de la Loire... J'ai oublié encore de laisser mon trousseau je le donne à M. Myionnet.

A Dieu, cher Ami. Soignez vous, car il vous faudrait de la santé pour deux. Mille amitiés à nos frères de Ste Anne, à vous mes sentiments les plus fraternels en N.S.

E. Anizan prêtre de S.V.

- A Marie Anizan Durouzeau

Angers, 3 Septembre 1891

Ma chère Marie

J'ai reçu ta lettre avec grand plaisir. En effet ce rhume a été bien plus long qu'on ne le pensait. Cependant je t'avoue que l'affirmation de Monsieur Lefebvre (que j'en avais pour huit jours) m'a laissé incrédule. Je ne me sentais pas guéri. Je crois pourtant que la semaine de la retraite de Sainte Anne m'a été mauvaise. J'y ai parlé, j'aurais dû m'en abstenir encore. Mais ma présence était pourtant bien utile. Et puis, le médecin ne m'en a pas détourné.

Dieu merci, je vais beaucoup mieux. Mon rhume est presque guéri. Le médecin me recommande beaucoup de précautions, parce qu'à son avis, cette bronchite m'a affaibli, et il faut que je me fortifie pour ne pas m'exposer à être repris. Quand il m'a dit qu'il fallait éviter la proximité prolongée des tuberculeux ce n'est pas parce que je le suis moi même, je ne le suis nullement, mais il prétend que quand on

est affaibli on est plus exposé à prendre ce mal qu'il regarde comme contagieux. Mais les médecins n'étant pas tous d'accord sur ce sujet, je ne m'en préoccupe pas outre mesure.

Quoi qu'il en soit, je te le répète, je vais beaucoup mieux. Je tousse encore un peu le matin mais très peu et mes quelques crachats sont transparents, c'est à dire, bien meilleurs.

Le principal maintenant est de me fortifier. Rassure maman. Je ne consulte pas les homéopathes. Celui que j'ai vu à Paris m'a ordonné des remèdes insignifiants que je n'ai pas continués. En fait de remèdes, je continue encore quelques jours les capsules Dartois et je prends de l'huile de foie de morue. Cela m'a bien réussi puisque je suis bien mieux.

Pour le voyage à Aiguebelle je ne puis rien dire cette semaine. J'en écrirai à maman la semaine prochaine. Je ne voudrais pas m'exposer à une rechute qui serait plus grave surtout l'hiver approchant. J'en parlerai lundi au médecin.

Je suis bien aise qu'on mette des persiennes au logement de maman. C'est, je crois, de l'argent bien placé. Soigne toi donc aussi, ma chère Marie, sans pourtant te droguer trop. Quelques soins bien appropriés à ton état, quelques remèdes à propos, une bonne hygiène. Je serais bien heureux que Stéphane et Marguerite fussent rapprochés de vous.

Espérons que Vichy aura fait du bien à ton mari.

A Dieu, ma chère Marie.

Le mariage de ta bonne était évidemment la cause de ses fréquentes sorties. Je souhaite bien que vous en trouviez une à votre convenance.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Maman et Marguerite.

Bien des amitiés à Ernest quand tu le verras et aussi à Stéphane.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

- A Alfred Leclerc

Angers, 6 Septembre 1891

Mon Révérend Père

J'ai présumé votre permission et après en avoir conféré avec Monsieur Myionnet je vais commencer demain ma retraite chez les Pères Jésuites, pendant que Monsieur Fontaine poursuit la sienne. Le temps de repos me paraît long. Jusqu'ici je comptais retourner là bas avant ou après la retraite. La retraite se passe et Monsieur ne revient pas. Quand donc ? Le docteur Cottel abuse, je crois, de la permission. Ne connaissant guère mon tempérament il poursuit, je crois, un résultat qu'il n'atteindra pas. Il ne me donnera pas des apparences de force auxquelles je suis rebelle. Le principal est que je ne tousse et ne crache presque plus et que le rhume est presque entièrement fondu. Monsieur Cottel prétend que si je retourne dans ce Paris qui m'est si contraire, dans ce milieu si mauvais, je cours grand risque de retomber, et alors... Jusqu'ici je ne me suis pas si mal porté tout en travaillant fort et le climat n'est pas tellement mauvais. Enfin, à la grâce de Dieu toujours ! Mais je ne pourrai prolonger trop cette situation indécise. Le médecin m'avait parlé d'abord d'un mois, puis du mois de septembre. L'autre jour il parlait même d'Octobre. Chaque fois que je le vois d'ailleurs il constate du mieux. Ah ! les médecins !!! Qu'il est triste d'avoir à faire à eux ! Enfin, cette retraite que je n'ai pas faite depuis deux ans ½ va occuper utilement cette semaine.

D'un autre côté ma mère me presse de lui dire si je puis l'accompagner à Aiguebelle. J'en parlerai au médecin puisqu'il y faut toujours revenir à ce médecin. Sur la demande que Monsieur Fontaine m'a faite en votre nom, mon Révérend Père j'ai écrit à Monsieur Lousier pour lui dire que je ne voulais pas passer dans l'Anjou sans lui rendre ses visites à Sainte Anne.

J'ai reçu un télégramme ainsi conçu.

Barèges. Abbé Loussier malade. Barèges supplie Monsieur Anizan remettre voyage Longeron, rentre 12. Désire le voir.
Loussier

J'irai donc lundi 14 ou mardi 15. Je recommande ma retraite aux prières de la communauté.

Daignez agréer, mon Révérend Père l'hommage des sentiments respectueux de celui qui aime à se dire votre fils.

E. Anizan prêtre

- A Alfred Leclerc

Angers, 28 Septembre 1891

Mon Révérend Père

Je suis enfin à la veille de mon retour à Paris. Je ne vous ai pas envoyé de mes nouvelles depuis quelque temps parce que Monsieur Fontaine a pu vous renseigner.

Je vais beaucoup mieux ; le docteur me dit qu'il ne reste plus rien, je devrai seulement prendre des précautions pour éviter les refroidissements. Moi, je me sens presque remis. Je dis, presque, parce que j'ai encore un peu de toux le matin et un peu d'enrouement. Mais c'est, je crois, une queue qui disparaîtra complètement et bientôt. Je compte rentrer à Paris demain mardi ou après demain mercredi.

Comme Monsieur Fontaine vous l'a certainement dit, j'ai fait ma retraite chez les PP Jésuites. J'en suis fort heureux, car j'étais en retard et je ne sais quand j'aurais été à même de la faire.

Je suis allé à Longeron comme vous me l'avez demandé. Vous avez le résultat de mon voyage. Depuis, je n'ai rien reçu de l'abbé Loussier. J'en suis un peu étonné. Il aurait dû me remercier de ma démarche ou m'inviter à revenir, ou me proposer de venir lui même à Angers.

Je n'ai pas cru devoir tenter une nouvelle démarche. J'ai l'intention de lui écrire un mot de Paris pour lui dire mon regret de ne l'avoir pas trouvé.

Je suis allé passer la journée de Dimanche à Nantes. J'étais bien aise de voir un Dimanche dans une ville vraiment chrétienne, d'entendre également les offices dans les diverses paroisses.

J'ai été fort édifié de tout.

Nantes a vraiment l'aspect d'une ville pieuse. L'affluence aux offices était considérable, tout se passe admirablement dans les paroisses que j'ai vues et la presque totalité des magasins est fermée. Le travail y est une exception.

Je suis allé le soir chez M. Peigné qui m'a fort bien reçu et m'a chargé de son respectueux souvenir pour vous.

Quelle vie depuis deux mois !

Il me tarde de pouvoir me remettre à notre grande tâche et de me dévouer plus que jamais au salut de notre pauvre peuple dévoyé.

J'ai l'intention de vous aller montrer bientôt ma mine luxuriante.

Nos frères vont bien. La sœur de Monsieur Myionnet après un mieux prononcé lui donne de nouveau des inquiétudes.

Daignez agréer, mon Révérend Père, l'hommage de mon plus affectueux respect.

E Anizan pr

On attend toujours M. Fay.

- A Alfred Leclerc

Ste Anne, 3 Décembre 1891

Mon Révérend Père

Pourquoi n'ai-je pas répondu jusqu'à ce moment à l'appel que vous avez bien voulu m'adresser par Monsieur Championnière pour les vœux de sept ans ? Je ne sais.

C'est peut être parce que ces vœux ne changeront pas ma situation de cœur avec Dieu. Je vous l'avoue cet appel ne m'a pas autrement ému qu'une étape prévue et naturelle dans le déroulement de ma

vocation. Il en a été un peu de même de mon sous diaconat et de mes premiers vœux religieux.

Une fois passés le saisissement pénible de la prise de la soutane et le moment d'allégresse en me trouvant une dernière fois dans ma chambre nue et absolument vide de vicaire quand j'allais partir pour devenir religieux et que tous mes meubles eurent disparu, une fois l'angoisse passée en quittant, le lendemain, ma famille que je croyais bien sacrifiée entièrement, tout le reste m'a laissé un peu froid. Les coups étaient portés, il n'y avait plus qu'à offrir successivement les blessures du cœur et il était facile de le faire avec joie. C'est le sentiment actuel. Dieu sait bien que je suis à Lui pour toujours, mais puisque c'est une formalité à remplir, je lui dirai bien volontiers que je suis à Lui pour sept ans, je dirais tout aussi. bien pour vingt ans.

Je ne songeais donc guère à vous écrire quand m'est venue la crainte que vous y voyiez de l'indifférence. Non.

Je vous remercie bien, mon Révérend Père de vouloir bien m'ouvrir les bras plus grands et je renvoie à Dieu mon merci d'autant plus cordial qu'Il sait, Lui, combien je suis indigne d'être à Lui, et que depuis mon entrée à son service il a béni mes petits efforts bien au delà de mes mérites.

J'espérais en devenant religieux devenir bien vite un vrai saint ; hélas j'en suis à pleurer sur les germes bien mesquins que Dieu voudrait voir arbres magnifiques. Si cela me donne un peu d'humilité Dieu y trouvera encore quelque profit. Enfin si ces vœux de sept ans peuvent m'aider à grandir en sainteté et que les vœux perpétuels doivent me la faire atteindre plus grande encore je ne remercierai jamais assez Dieu des premiers et je ne prononcerai jamais assez tôt les derniers.

J'ai pensé plus prudent de m'abstenir aujourd'hui du voyage de Vaugirard à cause de l'humidité. Vous voudrez bien m'excuser j'espère, mon Révérend Père.

Veuillez agréer, mon bien cher Père l'assurance de mon filial dévouement.

E. Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 14 Décembre 1891

Ma chère Marie

J'ai reçu avec grand plaisir ta lettre et comme tu ne parles guère de vos santés, je pense qu'elles sont assez bonnes. Pour moi, je vais mieux assurément et j'ai pu me remettre un peu à mon train de vie tout en me ménageant. Je vois un peu moins souvent mes malades, j'évite de sortir quand il fait trop mauvais temps, et, Dieu merci, jusqu'ici, je ne me ressens pas en mal de l'hiver. Je comprends, ma chère Marie, ton ennui des histoires de Stéphane, cependant je crois que tu t'exagères un peu les choses. C'est pénible d'être éloigné même pour un temps, mais quand on a tout espoir que l'on se rapprochera bientôt, il n'y a pas lieu, à mon avis, de se faire tant de chagrin. Qu'est ce qu'un incident comme celui là quand on est jeune ? Sans doute, et je le comprends, c'est la privation de voir facilement et aussi souvent Marguerite, mais ce n'est qu'une question de temps et probablement de peu de temps. Et puis, peut être que cette épreuve va secouer Stéphane et amener une préparation sérieuse qui le fera réussir.

Offre donc tout cela à Dieu, mets toi entre ses Mains, abandonne lui tout. Hélas ! la vie est une épreuve, quoi d'étonnant qu'on le sente à chaque instant. C'est la condition du bonheur éternel.

Je voudrais bien vous être utile en quelque chose, mais je ne connais guère les hommes du jour et une recommandation venant de nous aurait probablement un effet peu conforme à nos désirs. Si vraiment Monsieur Huriez a eu des relations amicales avec la famille Freycinet, je ne comprends pas qu'il n'en use pas, car c'est peut être l'homme le plus puissant à l'heure actuelle.

Jules en effet a dû faire hier ses vœux. Je t'avoue que je l'en félicite. Sa part n'est pas à dédaigner. Pour sa santé, je craignais dans les débuts, mais, après ces deux années d'essai, on peut, je crois, se tranquilliser. Maman et Léonide vont assez bien, je les ai vues vendredi. Quand tu verras Mme Pouff, présente lui si tu veux bien mon respect. Si je trouvais l'occasion de vous aller voir je n'y manquerais pas,

sois en bien assurée. Soigne toi bien, ma chère Marie. Tu as besoin de ménagement surtout par cette saison, tâche donc de te ménager aussi un peu les impressions pénibles auxquelles tu t'abandonnes trop. Un petit grain d'abandon à Dieu te serait utile, je le demande pour toi.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de cœur ainsi que Marguerite. Mille amitiés à Ernest. Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

1892

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 6 Janvier 1892

Ma chère Marie

J'aurais voulu t'écrire un mot dès le 1^{er} de l'an, je n'ai pas pu.

Bonne année, meilleure santé pour vous tous, prompt changement pour Marguerite, surtout sainte année et année de mérites.

J'ai appris avec peine par la petite lettre de Marguerite qu'il n'y avait pas encore de nouvelles pour le déplacement. C'est d'autant plus malheureux que Marguerite est séparée de son mari ce qui est déplorable à tous les égards.

Puisse cette situation changer au plus tôt.

Ma santé va bien en ce moment, elle s'améliore, je crois, de plus en plus ; je voudrais bien apprendre qu'il en est de même de toi.

A Vincennes on ne va pas mal. Maman souffre seulement un peu encore de sa douleur à la jambe. Sa domestique est malade, elle a dû être remplacée par une femme de journée. Tu es, je crois, dans la même situation.

Toutes nos œuvres vont leur train habituel.

Si je puis vous aller voir quelques jours dans le cours de cette année, je ne manquerai pas d'en profiter.

Présente bien mes souhaits de bonne année à Ernest. J'espère que sa santé s'est raffermie et qu'elle ne conservera pas trace de ses indispositions.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de tout cœur. Ton frère affectionné

E. Anizan pr

Je pense que Marguerite a reçu ma lettre.

- A Henri Lucas-Championnière
(lettre incomplète)

[Wörishofen], 16 Février 1892

Très cher Ami

Pardon de ne vous avoir pas prévenu et aussi de ne vous avoir pas répondu de suite. Mais nous menons ici la vie la plus extravagante qu'on puisse imaginer. Jugez en.

A peine réveillé, une lotion puis renforcement au lit. 20 minutes après vers 7h. moins le $\frac{1}{4}$ lever etc... Il faut aller dire sa messe à 500 mètres d'ici par un chemin couvert de 0^m 50 de neige. Attente, messe, action de grâces, 1h. $\frac{1}{4}$. Déjeuner, bréviaire, affusion ou douche car c'est tout un. Puis réaction c'est à dire $\frac{1}{2}$ h. de promenade à grands pas. On dirait à ce moment une maison de fous. Les uns courent les autres marchent d'autres font des mouvements de gymnastique avec bras et jambes, celui ci est nu pieds celui là en bas, quelques jeunes séminaristes ou étudiants se bousculent etc... etc... moi je me contente de me promener bien chaussé. Le dîner arrive bien vite, c'est 11h. Il y a soupe et deux services se composant chacun d'un plat de viande et d'un plat de légumes. C'est tout. Mais entre la soupe et le 1^{er} service, entre celui ci et le 2nd il faut compter à peu près 25 minutes d'attente.

Puis, la colonie française se réunit dans ma chambre, là on bavarde on joue aux cartes quelques uns font semblant d'apprendre l'allemand. On est obligé de rester là au moins 1h. Puis il faut se préparer à une nouvelle affusion Schenkeltguss ou Ruckengtuss ou Blitzguss ou... ou... Pour se préparer il faut encore s'échauffer. Après la douche, nouvelle réaction, bréviaire. Puis il faut que je me mette au lit vers 4h. pour supporter sur le ventre une compresse pendant 2h. Je me lève pour me remettre à table, puis nouvelle pause chez la colonie française.

Nous repartons avec M. Cauroy pour le lieux du repos. 20 minutes après le coucher il faut sauter à bas du lit et faire une nouvelle ablution, puis dormir, pour recommencer au réveil.

J'ai vu comme tout le monde un médecin avant de consulter M. Kneipp, il a complété la nomenclature. Les médecins de France

m'ont dit successivement c'est l'anémie, les nerfs, les rhumatismes l'estomac la poitrine, celui ci me dit c'est le cœur.

Mais M. Kneipp me direz vous ? M. Kneipp ne vous dit rien de la maladie que vous avez. Il écoute le médecin, vous regarde et donne un traitement pour 6 ou 7 jours ; puis on revient et ainsi de suite. Je me trouve bien de toutes ces douches. Je mange bien et malgré la neige qui ne cesse pas, malgré le vent, et quoique j'aie quitté la flanelle, je me trouve bien et ne tousse plus du tout.

Quand quitterai je ce pays qui n'est pas de nature à faire oublier la chère France ? Je ne sais. Tâchez donc d'avoir un conférencier pour le commencement du Carême. J'espère être revenu pour le 1^{er} Dimanche de Carême, mais je ne puis affirmer.

Je vous réécrirai. Et vous cher ami. Comment allez vous ? Le traitement Kneipp est particulièrement bon pour la poitrine ; qd je reviendrai je vous inonderai. Rien de plus agréable. Monsieur Cauroy tousse comme un malheureux, il ne dort presque pas mais il supporte...

- A Alfred Leclerc

Wörischofen, 19 Février 1892

Mon bien cher Père

J'ai été fort occupé depuis mon arrivée dans cette Sibérie où tout est blanc, les maisons, la terre, les arbres. Je ne vous dirai rien du voyage. Monsieur Cauroy vous en a fait, je crois, le récit. Vous a-t-il dit que les trains vont moins vite qu'en France ? C'est comme les hommes. Nous faisons dix tours pendant qu'ils en font un. N'en disons pas de mal puisque nous venons leur demander la santé. Je vous dis en égoïste ce qui me concerne, tout ce qui me concerne rien que ce qui me concerne.

Mercredi matin nous allons voir un médecin selon l'usage Nous avons attendu 1h. et ½ (je n'exagère pas comme M. Cambier quand il parle de nos sermons). Le dit médecin, selon l'usage dans une 1^{ère} consultation nous examine branle la tête et me trouve une maladie que

nul autre n'avait trouvée avant lui. « Tout vient du cœur, Monsieur l'abbé, me dit-il, en horrible français, vos maux d'estomac votre toux la bronchite que vous avez eue etc... etc... Vous n'avez plus rien à la poitrine pas même de catarrhe, l'estomac irait bien sans le cœur. « Comment ? les médecins ne vous ont pas dit ce que vous avez ? » - « Ils ne m'ont pas dit cela. » Un haussement d'épaules comme les médecins savent seuls en envoyer à l'adresse de leur confrère fut la réponse. Il coucha sur le carnet dont tout client du Père Kneipp doit être muni (Vite cordi). Nous donnons 2 marks, et, bonsoir !

Je me présente devant le tribunal de M. Kneipp à 2h. après avoir bousculé un gardien bavarois, un cerbère qui me criait : « Nix, nix ! » et puis un charabia auquel je ne comprenais ni ne voulais rien comprendre.

Je parle du tribunal de M. Kneipp, c'est tout à fait cela.

Une longue table... Au milieu, le gros Père Kneipp, la petite calotte sur la tête et la pipe à la main. A gauche un prêtre secrétaire à droite autour, derrière, des prêtres, laïcs allemands curieux qui vous dévorent des yeux. En face, le patient qui est debout comme un coupable ne sachant pas s'exprimer dans la seule langue admise. Heureusement le médecin est là vous serrant la main de laquelle il a reçu les deux marks du matin. Il explique au président ce qu'il croit. Pendant ce temps, le bon Père Kneipp vous regarde avec ses yeux intelligents enfoncés bien loin sous ses sourcils touffus.

Il a une bonne figure toute pleine de commisération. Il écoute en tirant qq's bouffées de sa pipe. Quand le médecin a fini, on entend une voix de basse taille qui dicte lentement l'ordonnance en aspirant de nouveau la fumée de la pipe en vous regardant encore un peu furtivement. Quand le Maître a fini de parler, le secrétaire qui a écrit l'ordonnance sur le carnet, vous le remet. Un petit salut de tête du Père Kneipp vous invite à laisser la place à celui qui vous suit. En voilà pour 7 jours. Je me fais traduire par un novice missionnaire d'Alsace, mon ordonnance. La voici :

2 fois par jour lotion supérieure du corps

Chaque jour une compresse de décoction de grains de foin sur le ventre

{ le matin affusion des genoux }

Ts les jours { le soir id des cuisses } 3 jours
 { Matin affusion des cuisses }
 { Soir id du dos } 4 jours

Pour ne pas perdre de temps je me promène de suite pour me réchauffer, dans les corridors, et à 3h. je vais prendre mon affusion des genoux. Dans une salle de douches, un employé m'administre sur les jambes un jet d'eau glacée qui me fit l'effet du jet d'une pompe à vapeur. Il avait pris la lance fulgurante. Cela durait durait et mes muscles des jambes commençaient à se tortiller. Enfin il me dit deux mots allemands doux doux comme du miel salé et poivré ; mais je ne les fis pas répéter, je les avais compris. Je ne me sentais plus les jambes.

Au bout de quelques instants elles reprirent connaissance et je sentis bientôt, après m'être promené, un bien être et une chaleur délicieuse. 1h. et ½ après je me couchais comme un malade, un domestique m'appliquait une compresse, m'emballait comme un enfant dans une couverture, il fallut rester là sans bouger comme une saucisse dans une purée de pommes de terre pendant 1h. et ½. Heureusement M. Cauroy vint bavarder, toute l'activité passa dans la langue. Je me levai pour aller manger. En somme, on est bien nourri. Pour commencer, une soupe de couleur variée, dans laquelle des grains d'orge ou des boulettes de pain grosses comme des bisciaens¹, puis un plat de viande (toujours du bœuf bouilli) et puis avec cette viande, des pommes de terre ou du pain bouilli et puis des pruneaux ou du raisiné ou des compotes.

Le soir c'est tout ; à midi un nouveau plat de viande et de légumes, la viande c'est qqf du bœuf bouilli ou bien de la charcuterie chaude. Il y a sur la table 4 ou 5 espèces de pain plus ou moins noir ; celui que M. Kneipp recommande comme le plus léger à l'estomac est un pain noir, serré, et qui, dans la main fait l'effet d'une grosse boule de plomb. Entre la soupe et le 1^{er} service, entre le 1^{er} et le second vous avez environ 20 ou 25 minutes pour digérer. Cela me va assez car j'ai tj mangé lentement. Après dîner nous nous réunissons les français ensemble dans une chambre du Kurhaus, et là on se distrait à la Française. Les uns (pas nous) fument la pipe, d'autres jouent une partie de trois sept (cartes) j'en suis souvent, d'autres devisent étendus sur le lit,

¹ Grosses balles sphériques utilisées, au 18^{ème} siècle, pour charger les fusils du même nom

d'autres lisent. Et puis après une heure de récréation nous nous retirons dans notre villa. Quand on est au lit depuis ¼ d'h. et qu'on commence à jouir de la chaleur animale, à bas ! il faut se promener sur la poitrine et le dos un torchon glacial imprégné d'eau et tordu, et puis, au lit jusqu'au lendemain.

Le matin, à peine réveillé, nouvelle séance de lotion, puis [à] nouveau couchés pour ¼ d'h. Nous repartons dire notre messe, chacun à notre heure à 500 mètres d'ici et par une petite température qui varie de 10 à 15° de froid, dans la neige, bien entendu. Que deviennent les exercices de piété au milieu de cette vie bizarre ? Il faut bien s'y prendre pour y être fidèle. A 8h. nous allons déjeuner, on parle un peu de Paris de nos frères de Sainte Anne, puis, les p^{ites} heures. Il faut ensuite se préparer à la nouvelle affusion, et puis, faire la réaction, et puis dîner etc... Après 7 jours, je retournai voir le médecin pour lui dire ce que je voulais dire à M. Kneipp.

En arrivant, il me regarde les yeux me tâte la tête, regarde encore. « Il y a déjà du mieux, me dit-il, vous n'avez pas de lésion organique, vous guérirez mais il vous faut rester qq's semaines. Et puis quand vous retournerez chez vous vous continuerez le traitement quelques mois... » De nouveau, 2 marks qui me valent le soir à la consultation un second serrement de mains et une œillade de connaisseur. Le Père Kneipp me regarde pendant que le médecin parle. La voix de basse taille dicte entre les bouffées de fumée et un bon sourire accompagné d'un bon regard amical mais lent comme le pays me congédie.

Maintenant, c'est	le dos et les bras	2 jours
	le demi bain et le dos	3 jours
	l'affusion totale	3 jours.

Ce matin après mon affusion du dos je traversais la salle où le P. Kneipp donnait l'affusion fulgurante. Tout à coup il me lance sur la poitrine le dos et la tête son jet qui me couvre d'une affusion totale. Il riait bonnement j'en fis autant.

A Dieu, mon cher Père. Voilà bien du bavardage. Que faut-il que je fasse ? Faut il rester encore 3 ou 4 semaines comme le dit le médecin ? Monsieur Cauroy tousse beaucoup, le froid le fatigue. Le médecin lui a trouvé le côté gauche bien pris, et il veut qu'il reste plusieurs mois. Il lui a promis que le traitement lui ferait beaucoup de bien.

Je suis fort heureux de n'être pas seul. Je suis un peu tourmenté par le Carême de Ste Anne.

Votre fils affectionné

E. Anizan pr

- A Henri Lucas-Championnière
(Lettre incomplète)

[Wörishofen, 20 Février 1892]

Mon bien cher frère et ami

Merci de votre seconde lettre et des bonnes nouvelles qu'elle m'apporte. Vous avez eu à Paris froid neige et pluie, alors c'est comme ici, mais j'espère que le froid n'a pas été aussi excessif. Votre santé n'a pas souffert de ces intempéries ; que Dieu en soit béni ! Il y a évidemment dans votre situation de santé une amélioration sensible sur les années précédentes. Que Dieu veuille l'accentuer et faire disparaître tous ces restes de fatigue qui entravent encore votre activité.

Je suis bien aise que le C^{te} Yvert se soit réuni à vous, c'est, je crois, le plus puissant dans le bureau central, il a assez d'habileté et en même temps de fermeté pour faire prévaloir ce qu'il juge bon.

Ici, notre vie est assez monotone tout en passant très vite. C'est un peu comme la retraite de trente jours. Il y a dans le traitement, diverses étapes. La 1^{ère} semaine, ce sont des applications préparatoires, les plus douces (genoux et cuisses). La seconde, on monte plus haut, ce sont les demi bains, les affusions du dos et les affusions totales. C'est là que j'en suis. Un peu plus tard, ce sont les Blitz, c'est à dire les douches fulgurantes, beaucoup plus fortes et plus longues que les autres. Comment suis-je ? Pas mal. L'estomac n'est pas encore remis en bon état, je le sens. Quant au cœur je ne le sens ni mieux ni pire vu que je n'en ai jamais souffert et que je n'en souffre pas plus.

Je comptais ne rester que quinze jours, mais c'est absolument impossible. Le traitement ne fait que commencer et tout le monde me dit que pour rester quinze jours j'aurais mieux fait de ne pas venir, une cure si courte ne pouvant produire aucun résultat.

Quoi qu'il en soit, je resterai le moins possible, tout en restant raisonnablement. On ne fait pas tous les jours de semblables voyages. J'emporterai d'ici un traitement que je suivrai à Paris le mieux possible.

J'ai été ravi de l'Encyclique du Pape à la France. Elle répond absolument à l'idée que je me faisais des sentiments et des lumières du Pape. C'est clair, fort, ferme, modéré, affectueux et digne.

C'est aussi lumineux, et ceux qui se plaindront désormais de n'avoir pas de direction dans la lutte actuelle seront vraiment de mauvaise foi. Et puis, cette lettre coupera court à tous les reproches qui allaient trop souvent jusqu'au Pape. C'est un vrai soulagement. Quant à la chute du ministère, c'est un beaucoup plus minime événement qui ne m'intéresserait guère s'il n'était survenu à propos de la question religieuse. Nous aurons probablement un blanc bonnet.

Que pensez vous faire pour les conférences de Carême ? Si vous trouviez un conférencier pour les deux premières ?

Je serai certainement de retour dans le commencement du Carême et je serai en état de reprendre le travail comme avant ma bronchite dont je n'ai plus rien. Il faudrait commander des cartes d'invitation et les envoyer le plus tôt. Vous trouverez les adresses dans la liste de la Ste Famille qui est dans mon cabinet en haut. Vous en trouverez d'autres dans la liste que j'ai faite.

Monsieur Cauroy vous envoie à tous mille amitiés.

- A Alfred Leclerc

Wörishofen, Lundi 29 Février 1892

Mon bien cher Père

J'ai reçu avec grand plaisir votre lettre datée de Tilly. Je vais tâcher d'y répondre.

Et d'abord, M. Cauroy ? Il ne va guère bien depuis son arrivée ici, surtout ces derniers jours. Il tousse beaucoup plus qu'à Vaugirard, d'après son dire. De fait, il tousse beaucoup. Il étouffe également plus que jamais, dit-il. Il semble fatigué, ennuyé, peu confiant dans la cure. Il espère cependant que c'est l'effet premier du traitement. Je voudrais qu'il retourne voir le médecin. Il ne l'a vu qu'à son arrivée. Je voudrais aussi qu'il aille de nouveau à la consultation de Monsieur Kneipp en lui faisant expliquer les effets apparents de la cure, mais il n'est pas commode de le décider. Il se dérobe, sous prétexte que le docteur ne comprend qu'à moitié ce qu'on lui dit et que le Curé ne dit rien. C'est un peu vrai, mais au moins il modifierait peut être les applications, s'il savait les effets. Enfin, je vais tâcher de le déterminer.

Vous me demandez ce que pensent et le docteur et M. Kneipp. Quant à ce dernier il est presque impossible d'obtenir sa pensée, de l'aveu même de ceux qui sont ici depuis longtemps et qui connaissent l'allemand. Le père Eterlé, comme tout bon Jésuite, ménage ses interventions autant que possible pour les siens. Je lui ai dit mon embarras, il ne m'a rien répondu, tout en me manifestant par son extérieur qu'il n'était nullement disposé à s'entremettre.

M. Kneipp est d'une réserve absolue dans ses consultations. Pense-t-il quelque chose ? a-t-il une opinion sur l'état du malade ? J'en doute. Il donne ses applications d'après le dire du médecin et aussi sur les forces apparentes du malade. Enfin je tâcherai de savoir par le médecin tout ce qui sera possible et je vous l'écrirai.

A la 1^{ère} consultation, le médecin a dit devant moi à M. Cauroy : « tout votre poumon gauche est pris. En plus, vous avez de l'emphyseme. La cure d'eau vous fera beaucoup de bien. »

Quant à M. Clavier, le médecin l'a examiné et ausculté en ma présence. Il lui a trouvé une pharyngite. Rien à la poitrine rien au larynx même. Mais il lui a dit que ce serait très long. « Il est plus difficile de guérir cela, a-t-il ajouté en montrant la gorge, que ceci, en montrant la poitrine. Il faut rester au moins six semaines, et puis, vous continuerez chez vous un traitement pendant longtemps. »

Pour moi, je me trouve bien du traitement. Je me sens plus fort et aussi plus d'appétit. L'estomac est encore gonflé et pesant par moment. Je compte repartir pour Paris la semaine prochaine. Mon séjour aura été de près d'un mois, il me semble que mon départ ne sera pas déraisonnable d'autant que je ne suis pas tellement malade. Tout ce que je désire c'est d'avoir plus de force pour faire davantage. A la volonté de Dieu. Les lotions à grande eau sont inconnues et réprouvées ici. Il faut promener sur le corps un torchon tordu, de façon que l'eau ne coule pas.

Pour les affusions, on nous les fait ici avec un tuyau de caoutchouc, là on n'épargne pas l'eau. On peut les faire également avec des arrosoirs. Le tuyau me semble plus commode, l'eau arrive plus abondante, et il n'y a pas d'interruption pendant l'affusion. Mais je vous répète que le jet est énorme et que les affusions sont comme de véritables douches.

Je marche assez souvent nu-pieds, bien que ni M. Kneipp ni le médecin ne m'en aient parlé. Le Curé ne donne que son traitement. Quant à marcher nu pieds, dans la neige, sur les dalles mouillées, dans l'herbe mouillée, il paraît que c'est sous entendu. Presque tout le monde en use, mais sans qu'on l'ait ordonné. Ce sont des choses qui se disent de l'un à l'autre, les anciens aux nouveaux. Je vais souvent me promener dans la campagne qui est sillonnée de ruisseaux, je rencontre très souvent des hommes prêtres ou laïcs marchant pieds nus et j'en fais autant pendant quelques temps. Vous me demandez si les douches sont rares ou communes ? Si vous entendez par là les affusions, tout le monde en reçoit. Si vous entendez l'affusion fulgurante c'est à dire avec un jet plus mince mais plus violent ; un bon nombre la reçoivent, mais seulement après un certain temps et si on a une apparence suffisamment robuste. C'est la seule application que je n'ai pas

encore reçue. Elle est moins froide mais plus longue et plus fatigante que les autres.

On ne m'a pas ordonné de maillot.

Des compresses seulement à la fleur de foin pendant une semaine.

Il y a à peu près 450 malades en tout ici. Sur ce nombre, il y a environ 60 ou 70 ecclésiastiques dont la moitié presque sont encore séminaristes, donc une quarantaine de prêtres. Il y a 3 jésuites ; l'un est malade des nerfs, l'autre de faiblesse, un troisième des os. Celui-ci a été guéri dans un 1^{er} séjour. La maladie revient et lui aussi. 1 Français, 2 Belges.

Il y a 3 Franciscains allemands. L'un a une maladie de peau, un autre d'estomac.

Il y a 3 ou 4 bénédictins allemands et américains.

3 Missionnaires Français des missions étrangères. L'un a une fistule à la jambe il va un peu mieux. Un autre a un point atrophié dans les deux yeux, il part jeudi sans mieux de ce côté mais en laissant ici des rhumatismes la migraine et un embarras du cœur. Le dernier encore séminariste crachait le sang. Il est guéri. Il y a quelques prêtres belges, 3 polonais. L'un est anémique l'autre sourd à n'entendre pas un coup de canon. Les Français sont à la même table avec les Polonais et les Belges. Les séminaristes ont aussi leur table. Après les repas les Français se réunissent dans une chambre. Là on cause, on fume (pas nous), on rit, on joue aux cartes. Un bon Père Missionnaire se charge d'égayer la société.

Nous avons logé à la villa Schmi[d]t tenue par M^{lle} Schmi[d]t, vieille fille de 40 ans, protestante. Il y fait froid, c'est assez mal tenu et pas une image religieuse dans les chambres. M. Cauroy est parti le 1^{er}, moi je quitte aujourd'hui pour loger chez l'instituteur, excellent catholique. Je céderai ma chambre en partant à M. Clavier, s'il veut. L'avantage de la villa Schmit est qu'on y peut prendre ses applications affusions etc..... Il y a là une quinzaine de chambres. En bas un salon où l'on peut venir toute la journée. Il est chauffé.

Un jeune père blanc est venu consulter M. Kneipp pour Mgr Lavigerie qui envoyait en même temps au célèbre curé une bénédiction du Saint Père. Ce jeune père blanc a été à Nazareth. C'est le Père Hello qui l'a dirigé dans sa vocation. Il me parlait du bon père Hello avec une affection touchante. S'il avait pu il serait retourné par Paris pour le voir. Il s'appelle je crois, Schank, c'est un suisse ; on l'appelle en religion Père Athanase. Il est l'infirmier et l'ingénieur du cardinal. Il m'a chargé d'amitiés pour le Père Hello Monsieur Henri¹ Monsieur Dautriche Monsieur Fidler et Monsieur Saavédra.

Je m'ennuie de mon peuple, et par moment je suis tenté de me reprocher de l'avoir laissé pour un mois.

Mes pauvres malades n'ont pas le moyen d'aller à Wörishofen eux, et mes pauvres enfants petits et grands que je dirige et connais ont été bien délaissés pendant cette année. Je ne sais si j'ai bien fait de partir ainsi. Ne vaudrait il pas mieux s'abandonner à Dieu et tomber à son poste ? Enfin je m'en remets à Dieu. Si j'ai tardé il sait que j'ai eu en vue surtout le service des délaissés et le désir de faire plus. Ah ! que je voudrais avoir la force de 3 ou 4 hommes ! que de bien se ferait qui ne se fait pas ! Il est vrai que ce ne sont pas les hommes à gros biceps qui ont fait le plus de bien puisque St Chrysostome et St Basile étaient si faibles St Bernard si délicat et que St Paul lui même se comparait à un avorton !

Je ne sais ce que Monsieur Championnière aura résolu pour le Carême.

Je serai à Ste Anne dans tous les cas pour le 2^{ème} Dimanche de Carême. Je continuerai mon traitement dans la mesure du possible mais je travaillerai tant que je pourrai. Monsieur Clavier meurt de faim ici. Il serait peut être à propos de lui envoyer quelques caisses de vivres. Qui croirait qu'un si petit corps soit aussi vorace. Il reçoit avec allégresse ses affusions et il nous couvre de bleus à force de coups de coudes. Il crache beaucoup depuis vendredi.

M. Cauroy sort d'ici. Il venait de recevoir l'affusion du dos, il était tout réveillé, se prétendait mieux et parlait presque avec enthousiasme du P. Kneipp qui lui a commandé 8 affusions du dos qui lui font tant de bien, 8 aff. en 8 jours bien entendu.

¹ Henry Tardé...vraisemblablement

Voici ma dernière ordonnance.

	Matin	Soir
1 ^{er} j.	affusion des cuisses	affusion du dos
2 ^e j	id supérieure	id
3 ^e j	demi bain	id
4 ^e j	id	affusion supérieure
5 ^e j	affusion totale	demi bain

Recommencer

Je vous quitte mon Révérend Père pour faire une petite promenade le long des bois de sapins. Je vais marcher déchaussé pour me préparer au souper.

Quelle lettre décousue ! Mais je l'ai faite en quatre fois.

J'ai reçu une très bonne lettre de M. Championnière.

Veillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon filial dévouement

E. Anizan pr.

J'avais à faire une conférence je crois en Mars. Si on pouvait me renvoyer pour après Pâques ?

J'ai passé la journée d'hier à Ste Anne.

On meurt ici aussi. Un père Jésuite belge est mort ici la semaine dernière d'un cancer à la jambe. Quelques jours après un jeune prêtre autrichien est mort de la poitrine. C'était trop tard. Le P. Kneipp a fait un discours sur la tombe de ce dernier le jésuite a été emporté en Belgique.

- A Henri Lucas-Championnière

[Wörishofen] Samedi 5 Mars 1892

Très cher Ami

Merci de votre longue lettre qui me donne des détails si consolants pour les fêtes des quarante heures au patronage. Je comptais repartir d'ici mercredi, mais 2 jours étant peu de choses je vais partir lundi à cause du malade de Clichy que je ne connais pas mais qui n'a encore reçu aucun sacrement. Peut être les aura-t-il reçus quand j'arriverai, peut-être sera-t-il mort. Si j'avais été à une distance notable de mon départ je me serais contenté de prier pour lui et de prévenir à Orléans de mon absence. Mais je me reprocherais d'avoir retardé de quelques jours mon retour quand une âme est en jeu, n'y aurait-il qu'une chance.

D'ailleurs je connais le traitement et M. Kneipp m'a donné ce matin une ordonnance pour quelques mois.

Je partirai lundi matin, je ne puis guère voyager tout un Dimanche. Je serai à Paris probablement mardi soir. Je me réjouis de me retrouver au milieu de vous qui êtes ma seconde famille en ce moment. Je crois être plus fort et mieux. Le traitement que je continuerai l'accroîtra j'espère de plus en plus. Puissé-je n'être plus obligé de quitter le champ du travail ! Je suis très heureux que vous commenciez les conférences, je vous déchargerai ensuite autant que je pourrai.

Adieu cher ami et à bientôt. Mille amitiés à nos frères en attendant que je me retrouve avec eux.

Tout à vous fraternellement en N.S.

E. Anizan pr

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 7 Avril 1892

Ma chère Marie

Dès le jour où j'ai reçu ta lettre, je me suis rendu à l'adresse de M. Coulhon, rue Baulant 4. Ce Monsieur habite bien en effet à cette adresse, au 1^{er} étage. Il n'y avait personne chez lui. La concierge m'a dit qu'il n'est pas marié. Il a avec lui, m'a-t-elle dit, une de ses parentes assez âgée. Sur l'affirmation que je le trouverais le lendemain avant 9h. du matin je me suis résolu à y retourner. En effet, hier j'y suis allé vers 8h. et ½, mais personne encore.

La concierge lui avait dit que je l'avais demandé. Bien entendu je n'avais pas parlé du but de ma visite. Il a répondu que j'aie à lui écrire ce que je désirais et qu'il pourrait me donner un rendez vous dans l'un de ses bureaux, mais que chez lui il ne pouvait indiquer d'heure.

En effet, il part le matin et ne revient que le soir. Il n'a pas de domestique.

La concierge qui n'est pas là d'ailleurs depuis longtemps, ne connaît presque pas ce Monsieur, et dans la maison il n'est pas plus connu par les locataires, il ne vient que pour la nuit.

J'ai demandé où était son bureau à quelle administration il appartient.

La concierge ne sait rien. Elle m'a dit qu'il était bien contrôleur que sur toutes ses lettres il y avait simplement contrôleur. Elle croit qu'il est dans la douane, mais elle n'en est pas sûre. J'ai eu beau l'interroger lui demander si quelqu'un pourrait donner ce renseignement, je n'ai rien pu savoir de plus.

Jugez-vous bon que je lui écrive et que je lui demande un rendez-vous ? Vous en ferez plus, je crois, en écrivant. D'ailleurs je ne veux pas retarder plus ma réponse. Dans tous les cas, je suis à votre disposition, si vous voyez quelqu'autre démarche à faire.

Je ne vais pas mal en ce moment.

Il est vrai, ma chère Marie, que j'ai été bien long à t'écrire mais, vois tu, le nouveau voyage que j'ai dû faire pendant lequel je n'avais presque pas une minute à moi, et puis le surmenage qui l'a suivi m'ont tellement absorbé que je n'écrivais plus à personne. Je me fais d'ailleurs sur ce que tu recevais de mes nouvelles par Vincennes. J'en avais aussi des vôtres de la même manière. Nous sommes en plein travail de Carême et de retraite.

Adieu, ma chère Marie. Je suis à votre disposition pour les démarches qui pourraient vous être utiles. Je serais bien heureux si vous vous rapprochiez de Paris.

Mille amitiés à Ernest.

Je t'embrasse de cœur ainsi que ma chère Marguerite.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris], 16 Mai 1892

Ma chère Marie

Bien que je ne puisse pas souvent t'écrire occupé comme je le suis, je pense souvent à toi et désire fort que tous vos désirs soient réalisés.

J'ai vu, l'autre jour, un Monsieur Lavollé un ancien consul qui collabore je crois à la rédaction du Soleil et que j'ai l'occasion de rencontrer quelquefois. J'ai pensé qu'il pouvait avoir des relations dans l'Université et lui ai parlé des affaires de Stéphane.

Il s'est mis fort aimablement à ma disposition pour faire une démarche auprès d'un intermédiaire qui pourrait arriver jusqu'au chef du personnel ou d'un employé puissant. Lui ne peut rien tenter personnel-

lement ses sentiments connus n'étant pas conformes à ceux des hommes du jour.

Ecris moi donc de suite quels sont vos désirs, pour qu'il essaie quelque chose dans ce sens. Je ne sais s'il aboutira à quelque résultat, mais il faut tenter quand même.

Indique moi les quelques postes que vous souhaitez. Je lui enverrai les indications aussitôt reçues.

J'espère que ta santé se maintient. Moi je vais beaucoup mieux depuis que je suis le traitement de l'eau.

On va bien à Vincennes en ce moment, je crois.

Adieu, ma chère Marie. Rappelle moi au bon souvenir d'Ernest et embrasse bien pour moi Marguerite.

Je t'embrasse toi même de cœur. Ton frère affectionné

E. Anizan pr.

Il m'a semblé que M. Lavollé m'a dit qu'il serait bon de faire la démarche avant les inspections. Y a-t-il des inspections dans ces époques ? Dans ce cas il faudrait recommander à Stéphane de se tenir sur ses gardes, car cela pourrait peut être influencer.

- A J. Pelgé, Vicaire Général

Paris, 9 Août 1892

Monsieur le Vicaire Général

Le capitaine gérant de l'hospitalité de nuit du boulevard de Charonne est allé vous demander quelques autorisations pour des pèlerins de Saint Dié qui doivent passer à Paris le 24 Août. Vous avez eu la bonté de les accorder, sauf celle de donner le salut. Le baron de Livois désire que cette autorisation soit obtenue. Il est bien probable que cette omission est due à un oubli puisque vous avez bien voulu accor-

der aux prêtres qui dirigent le pèlerinage l'autorisation de dire la messe et de confesser. Je vous serais bien obligé, Monsieur le Vicaire Général, de vouloir bien donner l'autorisation du salut si vous le jugez bon. Tout se passe dans une salle de l'établissement transformée en chapelle.

Daignez agréer, Monsieur le Vicaire Général, l'hommage de mon bien respectueux dévouement.

E. Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 26 Août 1892

Ma chère Marie

Comment vas-tu ? Comment va-t-on chez toi ? Moi je vais bien malgré les chaleurs et le travail. Marguerite, je crois, doit être à Lardy, je me réjouis de la voir bientôt à Vincennes avec Stéphane.

Maman t'a mis au courant des démarches de M. Lavollée. Il est tout plein de bonne volonté et du désir de réussir. Il s'est adressé à un inspecteur de l'Université qui a été, je crois, son professeur et est resté son ami. Il avait fait une démarche déjà et cet inspecteur lui avait promis d'agir en temps et lieu. La dernière fois que j'ai vu M. Lavollée c'était, me disait-il, le moment des changements et il a dû revoir le dit inspecteur qui a dû faire lui même une nouvelle démarche auprès des autorités compétentes. Cet inspecteur n'est pas un inspecteur des sciences c'est un inspecteur des lettres, mais malgré cela il espère réussir. Je lui ai dit qu'il y avait une place vacante à Nevers. S'il n'y a pas d'opposition absolue d'un autre côté, on a toutes les chances de réussir à quelque chose. Je le souhaite fort et prie pour cela.

Je sais que Jules a été repris violemment de sa bronchite qui semblait tout à fait passée. Il est, paraît-il, très faible.

Maman va bien. Elle est encore à Orléans, mais elle va revenir incessamment.

J'espère que le voyage de Vichy vous aura fait du bien à tous et surtout à Ernest.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de tout cœur.

Mille amitiés à ton mari.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

Jules dans une petite lettre du 23 Août me disait qu'il était un peu mieux.

J'espère vous voir bientôt.

Avez vous vu M. Blanc ?

- A Marie Anizan Durouzeau

[Aiguebelle], 8 Septembre 1892

Ma chère Marie

Nous sommes arrivés à bon port. Nous avons trouvé Jules affaibli mais mieux qu'il n'a été. Nous le voyons une bonne partie de la journée, car il ne peut suivre les exercices de la communauté et on nous laisse toute latitude. Il est d'ailleurs d'une résignation parfaite.

Avez vous quelque chose de nouveau pour Stéphane ?

Nous te préviendrons de notre retour à Nevers quand nous serons fixés. Je n'ai pas le temps de t'en dire plus pour aujourd'hui.

Adieu ma chère Marie. Je t'embrasse de tout cœur.

Maman et Jules se joignent à moi.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

- A Alfred Leclerc

Aiguebelle,

Mardi 13 Septembre 1892

Mon Révérend Père

Je tiens à vous adresser un mot d'Aiguebelle où je suis avec ma Mère depuis mercredi soir. Nous avons trouvé mon frère très souffrant, affaibli; mais d'une résignation parfaite.

Depuis notre arrivée il ressent du mieux, il a plus d'appétit, mais je le trouve très malade quand même et je ne pars pas sans appréhension.

C'est une consolation pour moi de le voir abandonné à Dieu comme il l'est, et je n'ai qu'un désir c'est de partager cet abandon à Dieu toute ma vie, jusqu'à la fin.

Je compte rentrer à Paris samedi soir vers 6h.½. J'espère que mon absence ne se sera pas trop fait sentir. Pour le courant habituel ces Messieurs pouvaient suffire.

Après plusieurs jours de vent du Nord nous avons ici une chaleur d'été. Je ne sais ce qui se passe en dehors de cette vallée car je n'ai rien reçu de Charonne et je ne vois pas de journaux. De journaux ! Je m'en passe volontiers. Je vous verrai le jour de la Salette mon Révérend Père, et j'espère vous trouver bien portant.

Veillez agréer, mon bien cher Père l'hommage de mon respect filial et de mes sentiments bien affectueux.

E Anizan prêtre

- A Henri Lucas-Championnière

Aiguebelle,

Mardi 13 Septembre 1892

Mon bien cher frère

J'attendais pour vous écrire la photographie de Monseigneur Gay, mais comme je le craignais, vous l'avez oubliée et je risquerais de ne vous écrire qu'en arrivant à Paris.

Maintenant il serait inutile de l'envoyer. Je repars demain mercredi d'Aiguebelle pour Nevers.

Je reviendrai à Paris samedi soir vers 7h. aussi serais-je bien aise que quelqu'un pût se tenir à la disposition des personnes qui voudraient se confesser à partir de 4h. pour la communion mensuelle du lendemain. Je ne puis arriver plus tôt.

J'ai trouvé mon frère fort souffrant oppressé ne pouvant marcher qu'à petits pas et fatiguant beaucoup à parler.

Notre visite et le grand air qu'il a pris ces jours-ci lui ont fait du bien, mais ce n'est pas la guérison.

Ce qui me console grandement c'est sa résignation parfaite à la volonté de Dieu. Il parle de la mort comme d'un événement ordinaire et il m'affirmait hier n'avoir pas fait une seule prière pas même une invocation pour demander la santé. Cet abandon à Dieu se gagne un peu. Je m'en aperçois. Ma mère par bonheur ne le trouve pas mal, et j'espère que la séparation ne sera pas trop douloureuse ou du moins qu'elle sera adoucie par le saint abandon.

J'espère que toute la communauté va bien. La vie des religieux qui m'entourent me donnent bien quelques regrets de ne pouvoir mener une vie plus contemplative.

Enfin, s'il faut des Moïse il faut des Josué et au ciel la contemplation sera pour tous.

Adieu cher ami. Veuillez me rappeler au bon souvenir et aux prières de nos frères et croire à mes sentiments bien affectueux en N.S.

E. Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

[Aiguebelle, 13 Septembre 1892]

Ma chère Marie

Je t'adresse un simple mot pour te prévenir de notre arrivée. Nous comptons arriver à Nevers Jeudi à midi 40 mn. Si une circonstance nous empêchait d'arriver à cette heure nous vous enverrions une dépêche. Je t'en préviens d'avance afin que tu ne sois pas effrayée si une dépêche télégraphique vous arrivait.

Jules va tout doucement. Il est un peu mieux depuis que nous sommes ici. Il recommence à manger un peu de viande qu'il ne pouvait goûter auparavant.

Adieu, ma chère Marie. Excuse ce griffonnage. Je suis pressé et assez mal outillé.

Je t'embrasse de tout cœur comme je t'aime ainsi que Marguerite. Maman et Jules se joignent à moi. Mille amitiés à Ernest et Stéphane.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 14 Décembre 1892

Ma chère Marie

J'ai appris avec grande joie le changement de Stéphane et de Marguerite, tout en regrettant qu'on ne les ait pas plus rapprochés de vous. Mais enfin ils ne sont pas perdus comme à Rodez. Ils sont à cinquante lieues de Paris dans une grande ville très agréable me semble-t-il, dans une contrée bien chrétienne et en somme dans une position bien supérieure.

Et puis c'est peut être un acheminement vers un poste encore plus rapproché. Si tu veux aller voir Marguerite, tu nous vois en passant, tu te reposes en chemin, et si malheureusement vous deviez prendre votre retraite, Versailles n'est pas loin du Mans.

Je crains que le départ de Marguerite t'ait beaucoup éprouvée, car tu étais si habituée à l'avoir près de toi. Enfin, offre cela à Dieu, ma chère Marie, il ne peut que bénir ce sacrifice bien fait. Et ta santé ?

Je vais bien de mon côté.

Maman et Léonide se portent bien aussi. Jules est stationnaire paraît-il. Je n'ai pas reçu de ses nouvelles directement depuis longtemps. La maladie m'inquiète. L'hiver surtout est à craindre pour lui. Et ton mari ?

Ici rien de bien nouveau qui puisse t'intéresser. Mon ministère est toujours le même tout en se développant encore. Nous préparons en ce moment Noël.

Quand tu écriras à Marguerite, ne manque pas de lui dire mille choses pour moi et la satisfaction que j'ai éprouvée de son changement.

J'ai vu plusieurs fois le Mans en passant par le chemin de fer, la ville m'a paru très agréable.

Adieu, ma chère Marie.

Je me rappelle toujours avec plaisir et reconnaissance des bonnes journées trop courtes, il est vrai, que j'ai passées avec vous à Nevers et de tous tes soins.

Je t'embrasse bien affectueusement. Mille amitiés à Ernest.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 31 Décembre 1892

Ma chère Marguerite

Je reçois à l'instant ta lettre et vos souhaits de bonne année dont je vous remercie et auxquels je tiens à répondre de suite.

J'ai su votre changement dès le moment où il vous a été annoncé puisque vous l'aviez écrit à Vincennes. Y ai-je eu quelque part ? Je l'espère. Monsieur Lavollée avait fait tout ce qu'il pouvait, de mon côté je le désirais vivement. L'essentiel c'est qu'il soit venu et que votre poste vous convienne.

C'est fait, il faut en remercier Dieu. Je forme aussi pour vous bien des vœux, tu n'en doutes pas. Je souhaite que vous soyez heureux ensemble. Pour cela il faut des concessions de part et d'autre car nul n'est parfait ici bas. C'est dans une condescendance aussi raisonnable que chrétienne qu'on peut être heureux. Toi en particulier, ma chère Marguerite, sois bonne affectueuse prévenante pour ton mari. Tu sais qu'il t'aime beaucoup qu'il est disposé à t'en passer aussi. Il faut que ce soit réciproque.

Engage le bien, si c'est encore possible, à en finir avec son agrégation car j'entrevois que ce sera toujours une cause d'ennui pour vous tous. Tes parents le souhaitent vivement. Je suis sûr que cela mettrait entre vous tous une paix parfaite, car ton père et ta mère es-

timent beaucoup Stéphane et au fond l'aiment bien. C'est là la malheureuse pomme de discorde et d'ennui.

Enfin, je ne t'en parle que par affection et par le désir que j'ai de votre bonheur, car c'est votre affaire et non la mienne.

Tout le monde va bien ici.

Je viens d'écrire à ta mère.

Je voudrais la savoir heureuse et bien portante.

Adieu, ma chère Marguerite.

Je t'embrasse de cœur. Mille amitiés à Stéphane.

Ton oncle affectionné

E. Anizan prêtre

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 31 Décembre 1892

Ma chère Marie

Un mot pour t'offrir mes vœux de bonne année. Je souhaite bien vivement que cette année soit bonne pour ta santé pour ta tranquillité et surtout pour ta sanctification.

Les épreuves ne te manquent pas, et cette année qui finit en a vu beaucoup, mais j'espère qu'elle a vu aussi beaucoup de mérites que Dieu récompensera.

Ta grosse épreuve maintenant c'est assurément l'éloignement de Marguerite, mais il est impossible que Dieu ne bénisse pas ce sacrifice accepté pour lui. Il le bénira en toi et en ta fille. Offre donc toutes tes inquiétudes et tes ennuis, c'est par là qu'on gagne son ciel, et il vaut la peine qu'on le paye. Ce sera d'ailleurs aussi une source de bé-

nédiction pour Marguerite elle même... Elle a besoin que tu souffres un peu pour elle pour sa sanctification et son salut.

Je demande au Bon Dieu de t'accorder tout cela et aussi un abandon complet à sa Sainte Volonté. C'est la perfection.

Offre bien mes vœux de bonne année à Ernest et recevez tous les deux mes remerciements pour vos soins chaque fois que je vais à Nevers. Si j'en vois la possibilité je ne manquerai pas de vous aller faire une visite dans le courant de l'année. Si tu vois M. et M^{me} Blanc ainsi que M^{me} Pouff rappelle moi à leur souvenir et offre leur mes souhaits de bonne année.

Je t'embrasse de tout cœur.

Mille amitiés à Ernest.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

Je reçois une lettre de Marguerite qui va bien.

1893

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 6 Juillet 1893

Ma chère Marie

Je vais profiter d'une dizaine de jours que j'ai plus libres pour aller voir Jules et j'aurai la joie de vous voir en passant. Je partirai demain Jeudi à 9h.15 et j'arriverai à Nevers à 1h.51, je dis jeudi demain 6 Juillet qui sera aujourd'hui pour vous puisque ma lettre vous parviendra demain matin.

J'ai hésité à m'arrêter à Nevers en allant à cause de la difficulté qu'il y a chez vous à coucher tout le monde. Enfin je crois que vous ne seriez guère contents que j'aïlle là bas sans avoir vos commissions. C'est ce qui me détermine.

Je ne t'en mets pas plus long puisque je vous verrai demain.

Je vais bien. Chez Léonide on va également bien.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Maman et Marguerite.
Mille amitiés à Ernest.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

Si j'avais quelqu'empêchement demain, ce qui pourrait se faire n'étant guère maître de moi je vous enverrais une dépêche.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Aiguebelle],

Lundi 10 Juillet 1893

Ma chère Marie

Un simple mot dans le cas où Maman serait partie à Vincennes et où sa lettre la suivrait.

Mon voyage s'est bien achevé.

Jules était un peu moins mal que je ne craignais. Il n'est pas bien cependant tant s'en faut. Il est faible, il tousse et crache beaucoup il mange peu et vomit quelquefois le peu qu'il mange. Cependant il reste toute la journée debout et sort dans le jardin. C'est là que je passe presque toute la journée avec lui. Il me charge de vous dire mille choses à tous. Comme je le dis à Maman, je vais tâcher d'obtenir du Père Abbé qu'il le fasse partir pour N.D. des Neiges dans les montagnes de l'Ardèche. Il paraît que l'air y est excellent et puis ce sera une diversion à la monotonie de sa vie.

Adieu, ma chère Marie.

Merci de ta bonne réception.

Ici on me fait compliment sur ma mine. C'est rare, et bien sûr je le dois à tes soins.

Embrasse Marguerite pour moi. Mes amitiés à Ernest et à Stéphane.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

Et le mariage qui tourne la tête aux dames de Nevers ?

- A Marie Anizan Durouzeau

Rennes, 10 Septembre 1893

Ma chère Marie

Je finis de prêcher deux retraites à Rennes c'est te dire que j'ai été fort occupé cette semaine. Je voulais t'écrire il y a quelques jours je n'ai pas pu.

J'ai reçu des nouvelles de plus en plus inquiétantes de ce pauvre Jules. Il paraît qu'il s'affaiblit de plus en plus. La diarrhée ne veut pas céder. Il est d'ailleurs un modèle de patience et de résignation. Le P. Alexis me dit qu'il désire même sa délivrance. Il est bien triste pour nous et pour lui que personne de nous ne soit près de lui. Mais c'est un grand voyage, et comment laisser là toutes ses occupations une seconde fois ? Enfin que la volonté de Dieu se fasse. Je suis bien triste, je t'assure.

Maman est à Orléans en ce moment. Elle sait que Jules est bien mal, mais je ne veux pas augmenter ses inquiétudes en voyage par ces mauvaises nouvelles. Je crains bien que le dénouement prévu ne se fasse guère attendre. Depuis 8 jours je n'ai rien reçu de nouveau.

Comment vas-tu, ma chère Marie ? Soigne toi bien.

J'ai été bien content de voir Marguerite et Stéphane. J'ai traversé le Mans en chemin de fer.

Et Monsieur Durouzeau est il à Vichy ?

Je ne t'en mets pas plus long, il est 10h. du soir et je suis un peu fatigué de toutes mes prédications. Je vais aller me coucher. Prie bien pour Jules comme je prie pour lui, que le Bon Dieu le soutienne et l'assiste. Il est, Dieu merci, dans d'admirables dispositions.

Je t'embrasse de tout cœur comme je t'aime, ainsi que Marguerite. Bien des choses à Ernest et à Stéphane.

Ton frère affectionné

E. Anizan pr.

Je t'enverrai des nouvelles quand j'en aurai. Je serai à Paris mardi soir.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris], 19 Septembre 1893

Ma chère Marie

J'ai reçu ta lettre et je t'envoie des nouvelles de Jules bien qu'elles soient de plus en plus mauvaises. Il paraît qu'il décline rapidement. Une lettre d'hier soir me disait qu'il était d'une faiblesse extrême et qu'on ne l'entendait presque plus parler. Je crains bien de recevoir d'un moment à l'autre la nouvelle de sa délivrance car pour lui ce sera une vraie délivrance.

Il est d'ailleurs dans des sentiments admirables et il voit venir la mort sans crainte ni chagrin.

J'espère qu'Ernest va mieux, et que Marguerite et son mari sont bien. Ménage toi toi même, ma chère Marie.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ton frère affectionné

E. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris],

Jeudi 21 Septembre 1893

Ma chère Marie

Je viens t'annoncer avec une peine profonde la triste nouvelle que nous redoutions depuis si longtemps. Ce pauvre Jules a cessé de souffrir.

Il s'est éteint doucement sans efforts et sa mort a été celle d'un prédestiné. La semaine dernière avait été très mauvaise. Il se levait encore cependant ou plutôt on le levait 2h. environ jusqu'à Vendredi. Depuis Vendredi il a fallu renoncer à le lever la faiblesse était trop grande. La nuit de Dimanche à lundi, on a cru qu'il passerait. Il a pourtant été jusqu'à 2h.½ de lundi après midi. Il avait sa parfaite connaissance jusqu'à la fin presque. Il ne craignait pas la mort il la désirait même. Elle a été en effet une délivrance pour lui car depuis plus d'un an il a dû bien souffrir pendant ces longues journées et ces longues nuits de lan-gueur.

J'ai annoncé la triste nouvelle à Maman qui l'a supportée avec un grand courage.

J'espère que son courage se soutiendra. J'ai passé la journée d'hier avec elle. Je l'ai quittée aujourd'hui jeudi à 2h. de l'après midi.

Dans notre peine nous avons bien à remercier le Bon Dieu des grâces qu'il a accordées à Jules. Il l'a appelé à la Trappe pour le préparer à son éternité. Qu'il daigne nous accorder à tous une mort aussi bien préparée.

Si tu désires plus de détails sur les derniers temps de son épreuve je pourrai t'envoyer les lettres que j'ai reçues.

Comment va Ernest ? J'espère qu'il est mieux.

Nous allons bien ici.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

Bien des amitiés à Ernest et à Stéphane.

Ton frère affectionné

E. Anizan pr.

- A Henri Lucas-Championnière

Paris, 22 Septembre 1893

Très cher Ami

J'ai reçu mardi matin votre lettre m'annonçant votre accident. La veille au soir une dépêche du Père Jean Baptiste me prévenait de la mort de mon frère.

Mardi dans l'après midi il me fallait donner le sermon solennel de la Salette et mercredi j'allais annoncer le deuil qui nous frappe au cœur à ma mère avec laquelle je suis resté jusqu'hier Jeudi à 1h.

Mon après midi s'est passé avec des malades, vous comprendrez mon retard à vous dire la peine que nous fait éprouver votre accident.

Est-ce la chute que vous avez faite paraît-il à Ars qui a produit cette cassure ? est-ce une autre chute ? Enfin, peu importe, le fait est que vous êtes au lit loin d'ici. J'apprends avec plaisir les bons soins dont vous êtes entouré, mais je crains bien que vous ne soyez pas en mesure de voyager pour la fin même de la semaine prochaine.

Dans tous les cas, ne faites pas d'imprudence. Nous suffirons avec M. Villaume pour la confession des enfants, et l'époque actuelle, à part cette petite retraite, étant une époque d'accalmie pour l'œuvre, ne vous pressez pas trop de quitter le calme le repos nécessaire à un prompt rétablissement, et aussi le bon air qui ne peut y être que favorable.

Je le dis uniquement dans l'intérêt de votre rétablissement, car pour nous nous serions heureux de vous avoir ici et de vous donner les

soins nécessaires. C'est peut être une vengeance du démon, car Monsieur Petit nous dit des merveilles du congrès d'Ars. En tous les cas c'est une épreuve du Bon Dieu. Ici, tout va son train habituel. L'Œuvre continue à porter l'empreinte calme sérieuse quoiqu'un peu mélancolique et froide qui la dirige. Aucune difficulté particulière d'ailleurs. Il y a eu promenade Dimanche à Versailles pour les 1^{ères} sections. Tout s'est bien passé.

La chapelle nouvelle se prépare patiemment à la bénédiction qu'elle doit attendre jusqu'au 29. Monsieur Bardinal m'adresse une carte avec le titre de premier Vicaire de Grenelle.

La mort de mon frère a été relativement douce et absolument sainte Je le recommande néanmoins à vos prières. Ma mère est très vaillante et énergique malgré ses 79 ans.

Tout à vous bien affectueusement en N.S. La communauté joint ses amitiés aux miennes.

Anizan pr

Je reçois à l'instant l'annonce de la mort de notre ancien confrère M. Jacques Thomas de Toulouse. Il a succombé, paraît-il, après cinq jours de rudes souffrances.

- A Henri Lucas-Championnière

*Paris, le 29 Septembre [1893]
fête de St Michel*

Très cher Ami

Merci de vos bonnes prières et de vos indulgences pour mon cher frère, merci aussi de votre sympathie pour ceux qu'il laisse.

C'est aujourd'hui jour de consolation pour Dieu, j'espère, et pour moi. La nouvelle chapelle a été bénie ce matin par M. Paradis qui a dit ensuite la Sainte Messe. C'est donc une affaire terminée.

La cérémonie a eu lieu à 7h. très simplement et devant une trentaine de personnes dont 2 frères de Ste Marguerite 3 religieuses et notre petite communauté au complet. Nous n'avons pas fait d'invitations pour entrer dans les vues de prudence de l'Archevêque. L'organiste de Sainte Marguerite a joué pendant la messe, nous avons chanté l'O Salutaris. M. le Curé a déjeuné ensuite dans la chambre du haut. Il a été fort aimable et très satisfait. Il est convenu que nous aurons les catéchismes des écoles r Alexandre Dumas, r Titon et cité Voltaire ce qui fera en tout 250 enfants. Ce seront 4 catéchismes à faire par semaine ; deux le lundi et deux le jeudi.

Il aurait désiré que nous mettions la messe du Dimanche à 9h., mais la chose me paraît impossible à cause de Ste Anne que je n'entends nullement lâcher. Il insiste pour que ce soit au plus tard 9h.½. Peut être pourrons nous le satisfaire sur ce point. Je serai seulement empêché de dire la messe de 8h.½ mais je pourrai confesser et prêcher. Dimanche prochain ce sera à 9h.½. Nous en conférerons à votre retour.

M. le Curé M. Bardinal et quelques employés de la gare de Lyon me demandent avec insistance d'accepter la charge de Prêtre Directeur de la corporation des employés de la gare de Lyon. C'est une charge peu onéreuse, il s'agit d'assister à deux réunions par mois un soir en semaine et d'y dire un mot de piété. Le Curé de Ste Marguerite insiste M. Bardinal me pousse et je m'y sens porté, la plupart des membres étant des ouvriers ou plutôt des hommes d'équipes. Il y a aussi un certain nombre d'employés. Ils désirent au moins avoir leur centre dans la nouvelle chapelle. C'est une réunion vraiment pieuse paraît-il. Ce serait d'ailleurs un premier et bon groupe d'hommes pour l'œuvre de la rue des Boulets et pour les conférences. J'ai réservé la réponse, bien entendu, après le retour du Père Supérieur. Je suis évidemment fait pour la vie très active, car au milieu du tourbillon dans lequel j'ai à peine eu le temps de me retrouver moi même ces trois dernières semaines je me porte bien. La retraite des écoliers a été excellente du côté des enfants. Voici les chiffres de présence par matinées et soirées.

1 ^{er} jour m	171	s	200
2 ^{ème}	191		195
3 ^{ème}	189		208

Messe de clôture 204 dont 34 communions.

J'attribue ces chiffres en partie aux lettres envoyées à domicile, et aussi aux insistances faites aux enfants réunis et à chacun en particulier.

M. Villaume a été suffisant. Nous avons pu confesser tout le monde à nous deux M. Magnien.

Rien de bien nouveau d'ailleurs. Nos grands vont bien.

Adieu cher ami. Toute la communauté gémit sur votre clavicule et remercie le Bon Dieu qu'elle se soit trouvée là pour supporter tout le dégât. Mieux vaut la clavicule que ce qu'elle préserve.

A vous bien affectueusement en N.S.

E. Anizan pr.

Si vous voyez le Père Supérieur, veuillez lui dire que j'ai bien regretté son absence ce matin et que tous nous serons bien heureux de le revoir.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 21 Octobre 1893

Ma chère Marie

Comment vous portez vous Ernest et toi ? Et quelle nouvelle avez vous de Marguerite et de son mari ? J'ai toujours quelques détails sur vous par Maman mais je serais bien aise d'en avoir directement de toi.

Ici tout va assez bien. L'ouvrage ne manque toujours pas. J'ai même un surcroît depuis un mois que j'ai ouvert une nouvelle chapelle dans un quartier éloigné de toutes les églises. L'organisation m'a pris pas mal de temps et maintenant qu'elle est ouverte il faut naturellement s'en occuper. Nous avons là des catéchismes en semaine pour les

pauvres enfants des écoles laïques, nous les préparons à la 1^{ère} Communion. Nous avons également la messe tous les Dimanches et les samedis.

Tu avais déjà assez d'ouvrage me diras-tu comme de coutume. Vois-tu, dans cet immense Paris on n'en fait jamais assez. Je voudrais bien pouvoir me multiplier pour faire autour d'ici tout ce que je vois d'urgent.

En province les Prêtres peuvent vous gêner car ils sont en nombre suffisant. Ici c'est la pénurie la plus complète. Ma santé d'ailleurs est bonne et j'ai bien à remercier le Bon Dieu de ce côté car avec pas mal de fatigues je tiens bon assez facilement.

Je t'envoie les principales lettres que j'ai reçues les derniers temps de la maladie de Jules. J'ai hésité assez longtemps à te les adresser craignant de réveiller ta douleur par des détails toujours tristes. Mais ce n'est pas l'absence de détails qui t'empêchera de souffrir dans le cœur et les détails de sa fin si édifiante ne pourront, je pense, qu'adoucir la peine en fortifiant l'espérance. Je ne cesse de penser à lui pauvre enfant. Enfin il faut partir un jour ou l'autre, il est bien heureux d'être mort dans de si admirables sentiments et comme l'écrit le Père Alexis, puissions nous mourir ainsi. C'est un lien de plus pour nous avec le ciel, et c'est un aimant qui nous y attirera encore.

Adieu, ma chère Marie.

Rappelle moi au bon souvenir d'Ernest et encore mille amitiés pour moi à Marguerite quand tu lui écriras. A Vincennes tout va assez bien.

Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné

E. Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 7 Novembre 1893

Ma chère Marie

Je reçois ta lettre avec désolation . C'est une véritable surprise car je croyais Ernest souffrant sans doute mais pouvant faire son travail et à peu près comme je l'avais vu en Juillet. Comment le mal s'est il aggravé à ce point ? Enfin les pourquoi ne font rien à la chose et la triste réalité est là. Marguerite est assurément avec toi en ce moment c'est ce qui me tranquillise un peu.

Ernest a bien fait de se confesser et de recevoir l'extrême onction. C'est la première précaution à prendre et c'est souvent le meilleur soulagement. Je ne doute pas qu'il soit bien préparé à paraître devant Dieu s'il le fallait, mais je veux espérer qu'il se remettra encore.

Prie Marguerite de m'envoyer des nouvelles au plus tôt. Si ma présence pouvait vous être agréable dans cette triste occurrence je ferais l'impossible pour aller passer Vendredi et Samedi avec vous. Peut être pourrais-je partir jeudi soir même.

Fais appel à tout ton courage ma chère Marie, ou plutôt demande à Dieu de te soutenir. Avec ta santé si chancelante tu as besoin de calme et de résignation.

Je vais dire demain matin la messe pour Ernest et aussi pour toi et Marguerite et je ne cesserai pas de prier pour vous.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de tout cœur comme je t'aime.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

Maman hésitait à partir pour Nevers, et si elle n'avait craint de vous déranger elle serait peut être partie. Je crois qu'à son âge cela pourrait lui faire du mal, et peut être aussi ne vous serait-elle d'aucune utilité. Si pourtant tu le désirais elle irait bien vous retrouver. Je l'ai plutôt un peu retenue.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris],

Mercredi 15 Novembre 1893

Ma chère Marie

Je suis tellement bousculé d'ouvrage que je ne puis t'envoyer qu'un mot. Je suis arrivé à bon port. J'espère que Léonide sera arrivée de même.

Combien je reste chagrin de ton malheur et combien je redoute que tu te fatigues tous ces jours ci.

Il me tarde de te savoir arrivée à bon port et au repos.

J'aurais bien voulu t'aider dans tes fatigues de ces jours mais le devoir me retient.

Résigne toi à la Sainte Volonté de Dieu, c'est une des grosses épines du chemin qui te mène au ciel. Remercie de ma part M^{me} Bataille de sa chambre.

Envoie moi de tes nouvelles un peu fréquemment d'ici que tu sois installée au Mans.

Adieu ma chère Marie. Je t'embrasse affectueusement comme je t'aime ainsi que Marguerite.

Mille amitiés à Stéphane.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

Inutile de te dire que je prie pour le repos de l'âme d'Ernest.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris], 9 Décembre 1893

Ma chère Marie

J'ai reçu de tes nouvelles avec grand plaisir. Dieu merci vous allez être bientôt installés. Je t'avoue que je redoutais pour toi les fatigues de tous ces changements survenant après toutes ces inquiétudes et cette grande peine. Enfin, tout cela sera bientôt fini et tu pourras te reposer. Je suis bien tranquilisé aussi de te voir près de Marguerite et de Stéphane. Au moins tu es en famille, et je ne doute pas que leurs attentions et leur affection compensent un peu le vide que te laisse la mort de ton mari.

Tu n'as pas besoin de me remercier d'avoir été à Nevers dans cette triste circonstance. C'était bien naturel et c'était une satisfaction pour moi de partager un peu ces moments douloureux.

Je vais bien pour mon compte.

J'ai des fatigues sans doute mais on n'arrive à rien sans peine. Pour faire le bien il faut se donner du mal.

C'est à Aiguebelle que je conseillais à Maman d'envoyer une lettre de faire part. Là en effet on priera pour le repos de l'âme d'Ernest en souvenir de Jules, et les prières pour les morts sont trop précieuses pour qu'on les néglige.

Rien de bien nouveau ici.

Nous sommes en préparation de Noël. C'est un des coups de feu de l'année. Soigne bien ta santé. J'espère que l'air du Mans te sera plus favorable que celui de Nevers.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

Mille amitiés à Stéphane.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

Je reçois ta lettre au moment d'envoyer celle ci.

Je dirai les 14 messes que tu me demandes pour ton mari.

J'irai vous voir aussitôt que je pourrai.

Je te quitte on m'attend pour des catéchismes.

- A Marie Anizan Durouzeau

[Paris] 3 Janvier 1894

Ma chère Marie

Je voulais t'envoyer plus tôt mes vœux de bonne année, mais avec moi il faut toujours être indulgent, je suis si peu maître de mes instants.

Je te souhaite une meilleure année que celle qui vient de finir. Que d'épreuves successives !

Il est vrai que Dieu a bien voulu mettre à côté de l'épreuve la meilleure consolation puisque ce pauvre Jules est mort d'une façon si édifiante et si consolante et qu'Ernest a pu recevoir à temps et en pleine connaissance les sacrements. Mais cette consolation n'enlève pas la peine ni les conséquences.

Je souhaite que vous soyez heureux ensemble et que cette année vous console de la précédente. Je souhaite bien vivement également que ta santé se remette un peu et que celle de Marguerite et de Stéphane reste bonne.

Marguerite m'engage à aller au Mans. Ce serait une vive satisfaction pour moi, mais je ne puis guère en ce moment. Aussitôt que je verrai le moment favorable je ferai le possible.

Ma santé est toujours bonne malgré pas mal d'occupations.

Quand tu pourras m'écrire donne moi donc quelques explications sur ton installation. Je regrette que tu n'aies pas accepté le premier.

Maman a été très éprouvée par un abcès au coin de l'œil. Heureusement elle est presque guérie.

Adieu, ma chère Marie.

Remercie bien Marguerite et Stéphane de leurs vœux. Je leur écrirai ces jours-ci. Présente mes amitiés à Stéphane.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

E. Anizan pr.

Je dis les messes que tu m'as demandées pour ton mari.

- A Henri Lucas-Championnière

Paris, Jeudi 15 Février 1894

Cher Frère et Ami

J'ai reçu votre lettre qui nous a tous réjouis puisque vous avez fait bon voyage. Vous avez été très bien reçu et vous êtes bien soigné. Ce sont de bonnes conditions pour vous remettre entièrement, nous prions tous Dieu de donner à l'air des Pyrénées les vertus curatives qui vous sont nécessaires et de vous ramener au milieu de nous pour Pâques.

Ici tout va son train ordinaire. Nous avons commencé Dimanche dernier les conférences sur la Passion. M. Fontaine est venu soutenir l'attaque. Tout s'est bien passé.

Nous perdons le jeune Galon comme organiste. Il a trouvé, je crois, une source plus large et pour lui c'est la question capitale.

Il m'a laissé en plan Dimanche soir parce qu'il avait une soirée de 30^f je ne sais où. Nous cherchons un autre.

Hier fête de la Réparation à Vaugirard. Moins de monde que de coutume. M. Chapuis a agacé Monsieur Cambier et fatigué quelques autres, mais avec la meilleure volonté du monde.

Les santés sont bonnes ici.

Il y a pas mal de malades en ce moment, ce qui me nécessite de nombreuses courses. Avant hier soir nous avons eu notre réunion d'employés de Lyon et hier la troisième réunion préparatoire de la corporation des ébénistes. Ils étaient une dizaine de petits patrons et quelques uns excusés. J'espère que nous arriverons à quelque chose de bon, mais il faudrait des journées de 48h. pour voir chacun chez lui et faire d'autres visites.

Je n'active pas beaucoup le feu pour ne pas être obligé d'y jeter de l'eau faute d'ouvrier pour l'entretenir. Ma situation est un peu celle du cocher qui ne fouette pas ses chevaux et les retient même un peu.

Rien n'est encore fixé pour la retraite de la rue des Boulets, le P. Supérieur n'a pas encore vu le Cardinal et je suis tenu à une grande prudence car le Curé est aux aguets surtout relativement aux Pâques.

Pas un rabat libre dans la maison. On va vous en envoyer. Tout le monde se rappelle à votre bon souvenir et les jeunes gens ne cessent de demander de vos nouvelles.

Adieu, cher ami. Soignez vous fortifiez vous et venez travailler, messis multa. A vous bien affectueusement

Anizan pr.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 6 Mars 1894

Ma chère Marie

J'ai reçu avec bien du plaisir ta lettre et j'aurais voulu y répondre par retour de courrier mais si tu savais combien je suis pris et surmené tu m'excuserais. Ne te formalise pas de ma lenteur à écrire je t'en prie. Tous les jours ce sont de nouveaux travaux pressants et pour lesquels j'ai souvent bien de la peine à suffir.

Ta santé va toujours doucement. C'est là ta grande croix et ton vrai Purgatoire. Offre le bien à Dieu. Nous sommes dans le lieu de la lutte et des mérites, non pas de la récompense.

Marguerite est enceinte, me dis-tu ? Tant mieux en un sens. Je dis en un sens parce que cela te donne encore des inquiétudes, mais comme la vie deviendra bien plus gaie quand vous aurez un gentil petit enfant au milieu de vous. J'en remercie le Bon Dieu et je vais bien prier et faire prier pour que tout se passe aussi bien que possible. Les enfants sont la bénédiction des familles. Si j'ai un souhait à faire à Marguerite c'est d'avoir une bonne petite nichée d'enfants. Cela coûte et de la peine et de l'argent, c'est vrai, mais le Bon Dieu est là et il bénit toujours les siens.

Je caresse l'espoir d'aller vous voir vers la fin d'Avril après les fêtes de Pâques et la 1^{ère} Communion de Ste Marguerite pour laquelle je prépare un certain nombre d'enfants. J'espère que rien ne s'y opposera.

Et toi ? Ne viendras tu pas quelques jours à Vincennes. Maman a été très souffrante pendant quelques jours et j'étais inquiet à cause de son âge. Dieu merci elle est bien mieux. Mais elle a besoin de bien des précautions.

Adieu, ma chère Marie. Embrasse Marguerite pour moi félicite la et dis lui que je vais lui écrire ces jours ci. Mille amitiés à Stéphane.

Ton frère affectionné

E. Anizan prêtre

- A Henri Lucas-Championnière

[Paris, Samedi 31 Mars 1894]

Très cher Ami et Frère

Nous avons peine en effet à vous suivre sur la route des Pyrénées, et une lettre datée d'Argelès m'avait fort étonné, je vous l'avoue. Cependant je ne pensais pas avoir deviné si juste quand je vous mimaais écrivant de Tours que tout était pour le mieux et que la montagne vous devenait fatale dès lors que vous perchiez dans ce nid délicieux tout embaumé des parfums de votre volontariat.

Faut il vous dire que la communauté a été prise d'un fou rire au récit détaillé et si habilement mené des avantages incontestables de cet avortement de voyage en pays chaud. Les bords de notre chère et belle et si française Loire sont donc devenus biens sains bien secs bien peu venteux même en Avril ! et j'avais donc bien plus raison que je ne pensais ! Bref, vous me pardonnerez de vous tambouriner un peu, c'est une revanche que vous m'offrez et que je vous servirai à l'occasion. Cher Ami, votre détermination ne me paraît pas raisonnable. Quoi ! on vous ordonne le midi. On discute longuement sur les avantages et désavantages de Cannes de Nice d'Amélie les bains etc. ... etc. .. On se décide après l'approbation de personnes compétentes, et au premier attrait, vous faites litière de tout et les ordres des médecins et toutes les décisions et les calculs aboutissent à une villégiature au centre. - J'anticipe sur mes droits, c'est vrai et j'espère que le Père Supérieur lui usera des siens pour procurer à vos poumons la chaleur et l'air fortifiant que vous leur marchandez tant. Je comprends d'ailleurs les attraits de Tours au récit merveilleux que vous en faites. - Depuis votre départ Paris est en pleurs et en boue. J'en sais quelque chose et ma douillette aussi. Je n'ai guère de minutes à moi pour les retardataires des Pâques. Je vais tâcher cependant de faire quelques tentatives. En ce moment, les Pâques des malades m'absorbent bcp de tps. Le jour de votre départ j'ai dû faire plus de quinze visites dans ce but. J'ai pu glaner qqs épis en chemin, le mari de l'une, la femme de l'autre etc. ... Que de bien facile à faire ! et pourquoi faut il laisser tant de perles qui ne demandent qu'à être ramassées ! Mercredi six malades ont communiqué le matin, jeudi trois, hier deux, aujourd'hui une. J'en ai encore une quinzaine pour la semaine prochaine.

Jeudi tout a marché son train. M. Veillet a passé. J'ai voulu le faire parler aux enfants « Je n'peux pas, que voulez vous que j'dise ? » J'ai échoué devant cette phrase répétée. J'ai fait les deux associations. J'ai reçu les pauvres hier matin. Le soir, visites de malades ; je suis allé chercher les stes huiles à Notre Dame ; puis une petite visite à M. Bieil qui conseillait beaucoup de vous faire aller à la campagne du 1^{er} Vicair de St Paul St Louis. Climat délicieux, propriété très belle, air de la montagne, soins à désespérer Tours et Paris (ce sont de bonne religieuses de la Sagesse).

Hier soir, 6 troupiers conduits par Lemarié dont trois viennent faire leurs Pâques à minuit et ½. Ils n'ont pas voulu se coucher. Ils avaient permission de théâtre.

Jean Leduff de Bourg blanc canton de Plabennec
Jean Gac de St Fréjan c^{on} de Lannilis
Forust de Lanpaul c^{on} de Ploudalmezeau
ont fait leurs Pâques cette nuit.

Rosec Quéré Leroi et Lemarié sont restés avec eux. Ce dernier a voulu communier, j'ai pensé pouvoir lui accorder cette grâce en raison des autres. J'en ai qq scrupule ce matin. J'en ai eu moins cette nuit. C'est fait !

Hier soir réunion des Mères de famille.

Tout le monde va bien. On mange et on dort. Quelques retours de la Ste Famille cette semaine. J'en suis pour mon compte au 38^{ème}. M. Bournisien en a eu une dizaine. J'en espère qquns encore ; nous irons pour la Ste Famille à 70. Les deux jeunes Denis sont venus remplir le devoir Pascal. Le G^d Racigalupo m'a promis de venir avec son jeune frère. Je compte ce soir sur M. Magnien. La communauté prie pour vous. Dans toutes nos réunions d'Œuvres on fait une prière pour votre prompt rétablissement. Moi je vais très bien.

Je vous quitte car on vient me chercher pour une mourante.

Adieu cher ami. Soyez obéissant en fait comme vous l'êtes en volonté. Ce n'est pas seulement votre bien que l'on cherche c'est celui des âmes et la gloire de Dieu. Donc pour Dieu et les âmes faites ce que vous dira le P. Supérieur et ne lui donnez pas le change même sans mauvaise intention comme c'est votre fait.

Tt à vous de cœur en N.S.

Em. Anizan pr.

Vos sept soldats ont bu ce matin à 1h. 1 litre et ½ de vin.

Lemarié m'a déclaré qu'il en fallait pas plus.

Je me sauve sans me relire.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 3 Juin 1894

Ma chère Marie

Que devenez vous ? et comment allez vous ? J'ai bien de temps en temps de vos nouvelles par Vincennes, mais je serais bien aise d'en avoir des directes. Le moment de la délivrance de Marguerite approche et je n'ai pas besoin de te dire que je prie et que je fais prier pour elle. Jusqu'ici Dieu merci, elle ne s'est pas trouvé trop mal de sa position. C'est un bon signe, je crois.

Tout ira bien assurément. Je m'inquiète plus des préoccupations et des craintes que tu dois te donner, portée comme tu l'es à mettre les choses au pire.

Je m'inquiète aussi des impressions que te causera toute cette affaire. C'est peu de chose pour quelqu'un qui a l'habitude et qui se raisonne mais je crains bien que ce ne soit une cause de grande fatigue pour toi. J'aurais été bien heureux que tu passes quelques jours ailleurs et que quelqu'un te remplace deux ou trois jours simplement auprès de Marguerite. Tu aurais pu revenir aussitôt la chose faite pour la soigner.

Enfin, à la grâce de Dieu !

Je vais bien et me suis bien trouvé de mes huit jours passés au Mans. Je me rappelle avec une vraie reconnaissance et un véritable plaisir de cette bonne semaine. Je ferai mon possible pour aller baptiser le bébé. Un empêchement grave pourrait seul me retenir.

Rien de bien nouveau qui puisse t'intéresser ici. As tu reçu quelques nouvelles pour tes affaires ? cautionnement bureau de tabac ? Je souhaite vivement que tout cela s'arrange au mieux.

Adieu, ma chère Marie. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite à laquelle j'écrirai ces jours ci. Mille amitiés à Stéphane. Vaut-il partir ou restera-t-il pour les couches de Marguerite ? Il ferait mieux de rester.

Ton frère affectionné

Anizan prêtre

- A Henri Lucas-Championnière

Paris, Samedi matin 30 Juin 1894

Mon bien cher Ami

Je vous adresse un simple mot pour vous prévenir avant les journaux d'un incident relatif à notre maison. Ce matin à 5h.½ la concierge me sonnait à deux reprises comme quand il s'agit d'un malade pressant.

C'est la police qui venait recommander des précautions une bombe ayant été déposée à notre porte.

En effet sur la marche de la porte du contrôle il y avait une bombe enveloppée d'un sac. Cette bombe avait la forme d'un gros obus. Son volume égalait environ deux bouteilles de champagne. C'était une bombe à renversement. Quatre agents veillaient autour. C'est Schmitgantz qui l'a découverte. Est-ce une fumisterie ? la bombe est elle chargée ? Cela me paraît plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit le Commissaire de police a télégraphié au laboratoire municipal qui a envoyé sa voiture ; l'engin a été emporté.

Un voisin d'en face a vu vers 4h.½ un individu vêtu d'un gilet noir de travail avec un chapeau de paille portant quelque chose enve-

loppé d'un sac, c'était le même sac apparemment, dit-il. Le susdit individu était monté sur le perron du côté du marchand de vin. Il voulait sans doute déposer l'objet sur le perron. Mais apercevant quelqu'un à la fenêtre d'en face il a traversé tout le perron et a déposé l'objet à la porte d'en bas.

Peut être les journaux parleront-ils de la chose c'est pourquoi je vous adresse ce mot de suite.

Avez vous fait bon voyage ? Nous le désirons et l'espérons. Respirez bien, mangez bien, ne vous faites pas de mauvais sang et revenez nous bien portant. Rien de nouveau d'ailleurs depuis hier soir. L'archevêque de Paris adresse une très courte lettre sur l'assassinat de Carnot et sur ses obsèques. On la lira comme c'est prescrit.

Adieu, cher Ami.

A vous bien affectueusement en N.S.

Anizan prêtre.

- A Stéphane Huriez

Paris, 25 Juillet 1894

Mon cher Stéphane

J'ai reçu votre lettre et je suis tellement pris, qu'aujourd'hui encore je ne puis vous répondre qu'un mot. Je suis bien heureux que tout se soit si bien passé et j'espère que la suite répondra au début.

Je suis bien désireux d'aller baptiser le bébé, mais comment répondre de moi ? Je ne puis promettre que sur le coup. Quand vous aurez décidé le jour, fixez moi je répondrai si je puis. Je ferai tout le possible.

Dans tous les cas je ne pourrai qu'aller et venir.

Je pars donner une retraite, vous excuserez mon laconisme.

J'écrirai à ma sœur la semaine prochaine un peu plus longuement mais je ne veux pas vous faire attendre plus ma réponse.

Mille amitiés à Marguerite à sa mère sans oublier son cher mari.

Bien à vous de cœur

Anizan prêtre

Vous avez eu tort, je crois, tous les trois de n'avoir pas fait ondoyer l'enfant, ces petites vies sont si fragiles ! Enfin, maintenant il n'y a plus guère à attendre. Qu'on veille bien sur la chère petite.

- A Marie Anizan Durouzeau

Paris, 9 Août 1894

Ma chère Marie

Je dois t'écrire depuis la semaine dernière, mais les occupations qui se succèdent et se pressent m'absorbent entièrement. J'espérais pouvoir aller au Mans pour le baptême de la chère petite, et de fait j'aurais pu m'échapper une journée la semaine qui a suivi l'accouchement. Mais, comme je l'écris à Stéphane, la chose m'est devenue impossible pour une quinzaine de jours au moins. Je suis seul et chargé de toutes les œuvres sans compter une fondation que je compromettrais absolument en m'éloignant. C'est une véritable privation. J'en suis d'autant plus au regret que j'espérais en profiter pour te ramener. Il est vrai que je n'aurais pas réellement baptisé la petite Marie Louise puisque c'est l'ondoisement qui est le vrai baptême, mais j'aurais passé quelques heures avec vous.

Quoique ne pouvant aller là bas j'espère cependant pouvoir t'aller prendre quelque part quand tu viendras. Sans doute tu accompagnerais Marguerite et Stéphane non loin de Lardy. Je ferai tout le possible pour aller te prendre où tu me fixeras pour que tu ne sois pas seule.

Nous nous réjouissons de te posséder le temps que tu voudras nous donner à Vincennes. C'est un changement qui, j'espère, te feras du bien.

Nous sommes en ce moment en démarches pour placer Eugène le second enfant de Léonide. J'espère que nous réussirons à le faire entrer à la Caisse d'Epargne.

Il paraît que Maman va bien. Je ne l'ai pas vue depuis une dizaine de jours. Ma santé à moi est bonne. Puisse la tienne s'améliorer.

Adieu, ma chère Marie.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marguerite.

Ton frère affectionné

Anizan prêtre

- A Stéphane Huriez

Paris, 9 Août 1894

Mon cher Stéphane

Je reçois à l'instant votre bonne invitation. Vous n'ignorez pas le plaisir que j'aurais à y répondre, et de suite. Mais jamais les circonstances n'ont été si peu favorables. Un de mes confrères malade est en ce moment en Auvergne, l'autre en vacances ne reviendra que dans une dizaine de jours. Un de nos Messieurs laïques est également absent. Sur cinq nous restons deux et je suis seul Prêtre. J'ai d'ailleurs une cinquantaine de malades que je ne puis laisser ainsi seuls et j'ouvre la semaine prochaine un dispensaire avec consultations gratuites, qui me demande des préparatifs. Aussi suis-je dans l'impossibilité de me déplacer en ce moment.

J'en suis dans une véritable peine car j'aurais eu bien du plaisir à vous rejoindre pour cette circonstance mais comment faire en face de tant d'impossibilités ? Si je n'avais été seul je serais peut être parti

pour 24h., mais je ne puis en conscience laisser tout là. Vous avez très bien fait de faire ondoyer l'enfant, c'est une mesure urgente quand on ne peut procéder de suite aux cérémonies du baptême.

L'enfant d'ailleurs est maintenant baptisé, il n'y a plus qu'à compléter les cérémonies omises.

Je vous engage à faire faire ces cérémonies sans m'attendre. M. et M^{me} Huriez ne pourront pas d'ailleurs rester bien longtemps sans doute. Je regrette bien de manquer cette occasion de les rencontrer.

Nous espérons bien vous voir tous bientôt. Je suis bien heureux de savoir Marguerite en si bonne voie de guérison complète et la chère petite en si bonne disposition de profiter.

Adieu, mon cher Stéphane et à bientôt j'espère. Mille choses affectueuses à Marguerite et un bon baiser à ma petite nièce

Anizan prêtre

- A Alfred Leclerc

Paris, 22 Août 1894

Mon bien Révérend Père

Nous avons à Sainte Anne un enfant de 13 ans nommé Edouard Basire qui témoigne depuis deux ou trois ans et d'une manière constante le désir d'être Prêtre comme nous. A-t-il vraiment la vocation ? C'est possible.

Depuis deux ans et ½ il n'a pas cessé un jour, sauf raison majeure, de venir servir la messe de 6h.

Toutes les messes étaient quelquefois servies par lui. Il s'y est toujours prêté avec si bonne grâce qu'il y a l'indice d'un véritable attrait. Dans la fondation de la maison de la Ste Famille rue des Boulets il a été mon aide le plus précieux et le plus persévérant. Pas un office presque ne s'est fait sans son concours.

Il fréquente les sacrements.

En somme je trouve en lui l'attrait le dévouement et la piété dans une bonne mesure.

Comme intelligence, il est ordinaire. Sa famille est absolument pauvre. Sa mère veuve s'est épuisée pour faire vivre ses deux enfants. C'est une bonne chrétienne et pas vulgaire comme sentiments. Elle ne pourra pas donner un sou. Il est un peu faible de santé par suite de privations mais un régime régulier le fortifierait, je crois. Je ne veux pas prendre la responsabilité de laisser là une vocation possible.

J'ai dit à nos confrères mon dessein de présenter cet enfant pour le petit noviciat, ils pourront vous dire ce qu'ils pensent. En somme, tout en étant un peu hésitant comme moi, ils penchent à le présenter.

Nos santés sont bonnes. Monsieur Magnien qui avait laissé sa voix à Chaville recommence à faire valoir ses droits. Il pourra j'espère parler Dimanche.

Je vous remercie bien d'avoir permis à M. Fontaine de venir Dimanche dernier, c'était fort utile car j'étais seul pour presque tout.

Les consultations gratuites sont commencées de Samedi. Il y a eu le premier jour 32 consultations données. Hier il y en a eu 15. L'œuvre est bien partie. Je m'inquiète un peu des médicaments, car je suis si peu riche !

La corporation des ébénistes va également bien. Nous avons eu une fête patronale le 29 Juillet. Le matin, messe pour la Corporation. 27 ébénistes la plupart patrons y assistaient. Après la messe petite réunion amicale. Le soir rendez-vous à Montmartre pour un banquet. 21 ébénistes sont venus. Le banquet qui a coûté 2^f aux banquistes m'a coûté en outre 0^f50 par tête. On y a fait une petite collecte pour les malades. Tous sauf moi s'étaient mis en gilet et manches de chemise. On a bien bavardé ri mangé et à la fin fumé. Nous sommes partis à 10h., encore a-t-il fallu me gendарmer. Il y avait eu, bien entendu, toast café pousse café, puis nouvelles bouteilles de vin. Cependant pas d'inconvenance, chacun était solide sur ses jambes (moi compris)

La réunion des employés de Lyon va bien aussi. Nous avons eu hier soir réunion.

Pour les ébénistes nous aurons une petite réunion mensuelle Jeudi soir à 8h.½ rue des Boulets. Un ancien missionnaire fera une petite conférence sur le bois des Iles et la manière dont on le travaille en Indo Chine. Si vous étiez moins loin, mon Père, je vous inviterais à y assister. Ce soir j'ai notre réunion de charité des hommes, qui se fortifie. Mais, je vous entend, au milieu de tout cela, que devient le Patronage ? Je m'y donne presque entièrement qd les jeunes gens sont là. En somme je ne suis pris que huit soirées par mois et encore pas toute la soirée. Tous les soirs libres je suis avec nos enfants. Je dirige tous ceux qui sont dirigeables et en ce moment je fais les 2 associations. A l'Assomption nous avons eu 120 communions pour le Patronage nous n'avons pas dépassé ce chiffre ce jour depuis que je suis ici. Toujours des malades des courses des services à rendre des ouvriers à placer. Ah ! si vous me donniez un Prêtre actif, quel bon exemple nous donnerions à la Congrégation. Je n'ai plus la place de vous offrir tous mes devoirs et mon dévouement. Vous voudrez bien excuser ma longueur. Veuillez me croire cher et vénéré Père à vous bien filialement

Anizan pr

- A Henri Lucas-Championnière

Paris, 22 Août 1894

Mon bien cher frère et ami

Vous n'avez pas à regretter la température de Paris car nous ne faisons que passer du chaud au froid et réciproquement. Aussi profitez bien du climat de la montagne s'il continue à être beau comme vous me l'écriviez le 15. L'Assomption s'est bien passée. Nous avons eu à peu près 120 Communions. C'est bien pour nous et pour cette époque de l'année. La Sainte Famille a donné également une belle communion. Le Patronage va bien.

Les jeunes gens sont nombreux tous les soirs. Hier M. Augros a mis l'animation par de petits jeux de société qui leur plaisent beaucoup.

Le Père Bayers des Flamands vient de mourir subitement. On l'a trouvé mort dans son lit lundi matin, je crois.

Les consultations ont commencé samedi matin. Le médecin a donné le premier jours 32 consultations. Hier matin il y en a eu 15. M. Arnault était venu avec son successeur. Ils s'y sont mis à deux, tout a été fini en 20 minutes. M. Arnault m'a demandé de vos nouvelles, si vous aviez reçu sa lettre etc. Il va aller à Lourdes avec sa femme.

Les consultations ont lieu tous les mardis et samedis de 10h. à 11h. Vous pouvez y envoyer Barbaut.

Pendant quelques temps je resterai dans la chambre du haut pendant les consultations. A la rue des Boulets, tout va son train. Le jour de l'Assomption nous avons eu messe de Communion à 7h. Un père Picputien l'a dite. Il y a eu quarante communions au moins. Si nous avions la messe de 7h. tous les Dimanches le mouvement s'accroîtrait bien vite.

Monsieur Magnien a laissé à Chaville sa voix. Il est revenu ici avec une extinction complète, c'est à peine s'il peut nous servir encore une voix de saxophone basse enrôlé.

J'espère qu'il pourra parler Dimanche pourtant. M. Fontaine a parlé Dimanche dernier à la messe de 8h.½.

M. Cambier est à Boulogne depuis huit jours. Il doit revenir Samedi.

J'ai lu avec joie les bonnes nouvelles qui ressortent de la consultation du médecin de St Cernin. Assurément vous n'êtes pas mal depuis un certain temps. Votre malheur c'est d'abuser aussitôt que vous sentez un peu d'amélioration. Vous retardez chaque fois un peu leur retour plus complet. Enfin, je ne dis trop rien ayant l'expérience de ce que c'est que la maladie et de ce qu'elle rend, je le vois tous les jours.

Adieu, cher ami. Soignez vous et prévenez nous quand vous reviendrez.

Le Patronage des vacances va bien. M. Olive prêchera la retraite des vacances et M. Pecqueur celle des communiants d'Octobre.

Tout à vous bien affectueusement en N.S.

Anizan prêtre

Tous vous adressent leurs amitiés.

- A Henri Lucas-Championnière

[Paris], 27 Août 1894

Cher frère et Ami

J'espère que vous avez reçu ma lettre partie un peu avant la réception de votre dernière à moi adressée.

Vous êtes peiné de ne pas recevoir plus de nouvelles. Mais si vous saviez ce que sont mes journées ! De 5h.½ à 11h. je n'ai presque pas une minute pour souffler. Malades réunions préparations démarches visites. C'est un roulement perpétuel. J'ai grand peine à joindre les deux bouts ensemble. Je dois être fidèle avant tout autant que possible aux exercices et pour y arriver je fais souvent l'impossible.

Certes je ne me plains pas de cette surcharge, je l'ai toujours désirée pour plusieurs motifs, mais il est certain qu'elle me fait un peu négliger ce qui n'est pas absolument essentiel, je suis comme ceux qui vont au plus pressé. D'autant que je crains toujours de n'être pas assez à la disposition de notre pauvre peuple. On tombe si facilement dans le défaut de n'être jamais à lui qu'à demi, de le considérer comme importun et de tout faire passer avant lui, que je tâche de faire le contraire. Même chez nous nous devons fermer notre porte bien souvent ; pendant les exercices pendant les réunions particulières, le mercredi. Je ne suis jamais là l'après midi, le matin j'ai souvent à préparer

ceci, cela et toujours pressant. Enfin ne voyez dans ce silence qui vous peine qu'une conséquence de la surcharge qui m'incombe. Quant à nos frères ils ont été absents ou absorbés un peu par le patronage des vacances.

D'ailleurs il n'y a rien eu de bien nouveau.

J'ai marié avant hier samedi Jacques Wéber ; Monsieur Cambier qui arrive de Boulogne va y retourner avec un certain nombre de dignitaires Dimanche prochain.

La voix de Magnien est un peu remise il a pu dire quelques mots hier soir. J'ai fait faire la 1^{ère} Communion hier à la rue des Boulets à 6 petits pupilles de la Seine qui sont dans la maison infecte de l'avenue Philippe Auguste. Je leur ai fait faire une petite retraite Jeudi Vendredi et Samedi. Hier soir je leur ai fait renouveler leurs promesses du baptême après leur avoir fait une petite allocution à l'office du Patronage de 5h. et ils ont eu ensuite une petite consécration à la Ste Vierge. Ces pauvres enfants de 13 à 14 ans ont été délicieux pendant ces 4 jours. - Le patronage des vacances est nombreux. Samedi ils étaient 140 malgré les écoles de vacances. Il est vrai qu'on leur a fait faire une promenade au bois de Vincennes.

Nous avons assisté samedi matin à l'ordination de nos deux jeunes prêtres.

J'ai présenté Ed. Basire au petit noviciat.

Adieu, cher ami, soignez bien vos poumons déjà améliorés, grâce à Dieu, et reprenez des forces pour nous aider un peu cet hiver, si Dieu le veut bien.

A vous bien affectueusement en N.S.

Anizan prêtre

Tout le monde vous envoie mille amitiés.

Nous vous attendrons pour Dimanche et j'exhorterai les enfants à profiter de votre passage pour se confesser.

Jeudi dernier j'ai eu réunion de la corporation des ébénistes. La salle du haut était comble. Comment faire pour avoir de la place ? Il faudrait aménager le sous sol, mais c'est l'argent !

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 16 Septembre 1894

Ma chère Marguerite

J'espérais t'aller voir comme je te l'avais fait presque promettre par Stéphane, mais un empêchement subit m'a retenu au dernier moment. On m'a appelé pour un malade très gravement pris et qu'il s'agissait de marier de suite. Je n'ai pu retrouver un autre moment. Je le regrette surtout parce que tu devais partir chez ton oncle Cerisier et aussi parce que je t'ai fait revenir plus tôt à la maison, et je t'aurai causé une démarche inutile. Enfin, l'homme propose et Dieu dispose.

J'espère que vous avez fait bon voyage et que votre gentille et grosse petite fille ne se trouve pas mal de ces changements.

Stéphane t'aura donné des nouvelles de ta Tante Léonide qui était si contrariée de n'être pas à Vincennes lors de ton séjour.

Vis bien en paix, je t'en prie et porte toi comme je t'ai vue.

Embrasse pour moi Marie Louise et présente mes meilleures amitiés à Stéphane.

A toi bien affectueusement.

Ton oncle

Anizan prêtre

Les Abréviations les plus courantes

a. m.	aumônier militaire	com.	communion
a., ap., apos.	apostolique(s)	com.	complies
affect	affectueux ou affectueusement	con.	congrès ou conseil
arch., archev.	archevêque	conf., confér.	conférence(s)
aux.	auxiliairice	confes.	confesseur
B.C(h) et V. P.	Bien Cher et Vénéré Père	cong., congr.	congrès ou congrégation(s)
B.C(h).P.	Bien Cher Père	congrég., congré	congrégation(s)
B.C., B ^{eau} C ^{al}	Bureau Central (de l'Union des Oeuvres)	cons.	conseil
bcp, bp	beaucoup	constit(ut).	constitution
bd, brd	boulevard	C ^t	Commandant
B ^{eux}	Bienheureux	d., doc., doct.	docteur(s)
C., Cal, C ^{al} , Cardin.	Cardinal	D ^{elles}	demoiselles
can., canon.	canonique(s)	D ^{eur(s)} , direct.	Directeur(s)
capit., capitul.	capitulant(s)	dioc.	diocèse
C ^{esse}	Comtesse	ds, dns	dans
ch.	cher, chère	enfts	enfants
chap.	chapitre(s)	ev.	évêque
chp	champ	F., FF., fr.	frère(s)
Cie	Compagnie	G., gal(e), G ^{al}	général(e), Général
circul.	Circulaire	gd(e), grd(e)	grand(e)(s)
CNDA	Curé de N. D. Auxiliairice	hop.	hôpital
		h ^{te}	haute
		Jés	Jésuites

laï.	laïc(s), laïques(s)	R., Ro	Rome
Lazar.	Lazaristes	ré., rég.	régulier
loc.	local, locaux	retr.	Retraite
Maison M. M.M.	Maison Mère	s. g.	supérieur général
maj.	majeur(s)	S., S ^{ée}	Sacrée
M ^e	Maître	S., st, ste, sts	saint(e)(s)
Mgr, Monsg	Monseigneur	s., sup., su- pér.	supérieur(e)(s)
M ^{is(e)}	Marquis(e)	S.C.	Sacrée Congrégation
MM.	Messieurs	sc, scol, scol- las	scolastique(s)
mouv ^t	mouvement	Scrt	Sacrement(s)
n., no., nov	novice(s), noviciat(s)	sem, semin	séminaire ou séminariste
ns	nous	slt	seulement
orph.	orphelinat	Souver. Pont. Sou Pon	Souverain Pontife
P.	Père ou Pape	T. Or.	Tiers Ordre
patron.	patronage	tj, tjs	toujours
pdt	pendant	tps	temps
pit(s)	petit(e)(s)	ts	tous
pr	prêtre(s) ou pour	tt(e)(s)	tout(e)(s)
pr SV	prêtre de Saint Vincent de Paul	V.	Vatican
prés., présid.	président	v.,	voeu(x) ou vicaire
qd	quand	V., Vis., Visit.	Visite ou Visiteur
qq ch	quelque chose	vic.	vicaire
qq, qqs, qqes	quelque(s)	voc., vocat.	vocation(s)
qqf	quelquefois	vs	vous
qqns	quelques uns		
R., rel., relig.	religieux		